
SE TAIRE ET FAIRE



HISTOIRE
CRITIQUE
DE LA
PHILOSOPHIE,
TOME QUATRIEME.

HISTOIRE
CRITIQUE
DE LA
PHILOSOPHIE,

OU L'ON TRAITE DE SON Origine, de ses Progrès, & des diverses Révolutions qui lui sont arrivées jusqu'à notre tems.

arville François Boureau

Par M. DESLANDES.

TOME QUATRIEME.



A AMSTERDAM,
Chez FRANÇOIS CHANGUION.

M. DCC. LVI.

Opinionum comenta delet dies,
Naturæ judicia confirmat.
Cic. Lib. 2. de Nat. Deor.

AVERTISSEMENT.

LORSQUE je publiai les trois premiers Volumes de l'Hiſtoire Critique de la Philoſophie, je comptois que la ſuite travaillée avec le même ſoin, ne tarderoit pas à paroître; & je ſentois parfaitement que plus cette Hiſtoire approcheroit de notre tems, plus elle deviendroit agréable & utile, tant par les progrès qu'a fait la Philoſophie, que par la maniere noble & élégante dont elle a été traitée. Mais divers obſtacles ajoûtés les uns aux autres, m'ont retenu juſqu'à préſent; & j'ai craint de nouvelles contradictions de la part de ceux que bleſſe toute vérité dite hardiment. J'en avois eſſuyé d'une autre ſorte de la part de quelques perſonnes, qui croyoient que l'amour de la Philoſophie ne pouvoit s'allier avec l'eſprit & le maniment des affaires, comme ſi un homme

vrai, juſte, déſintéreſſé, peſant toutes choſes au poids de la raiſon, n'étoit pas l'homme le plus propre à ſuivre l'ordre établi par les loix, & à y ramener ce qui s'en écarte. Le Philoſophe eſt le ſeul citoyen, & le citoyen eſt le ſeul qui aime & procure le bonheur public.

De pareils obſtacles auroient duré long-tems, ſi ce courage d'eſprit qui doit accompagner un Auteur, lequel a le loiſir de penſer, ne m'avoit comme obligé de donner la ſuite d'un ouvrage que le Public avoit lû avec des yeux d'indulgence. J'oſe donc lui promettre que le quatriéme Volume de l'Hiſtoire Critique de la Philoſophie paroîtra avant la fin de cette année, & que les autres, vû l'arrangement que j'ai pris, le ſuivront de près. Heureux, ſi je perſiſte à ſoutenir avec modération mes premiers ſentimens, & ſi l'air contagieux qui regne aujourd'hui, ne m'invite point à dire par complaiſance, & peut-être par intérêt, ce que je

ne crois point. Je me flatte, suivant les dispositions où je me trouve & le peu de cas que je fais des faveurs mal distribuées de la fortune, que je ne changerai point de sentiment.

Les deux derniers Volumes de mon Ouvrage contiendront une histoire de l'esprit & du cœur humain, traitée suivant mon goût & mes idées particulieres. Cette Histoire renfermera deux choses : 1°. Le détail des vertus & des vices qui ont triomphé dans chaque siecle, des cruautés, des injustices qui s'y sont commises, les noms des Rois équitables & bien-faisans dont la liste est si courte & les noms des Tyrans & autres mauvais Princes pour en inspirer de l'horreur. 2°. Le progrès des connoissances humaines, les efforts de génie qu'ont fait les grands Philosophes & les grands Législateurs, l'établissement des principales Religions en chaque pays, & les changemens qui y sont arrivés, soit par hasard, soit de dessein prémédité ;

enfin, les différens goûts qui ont succédé les uns aux autres, soit dans les mœurs, soit dans les sentimens, soit par rapport au commerce ordinaire de la vie. Cette Histoire, si je ne me trompe, aura quelque chose de neuf & de singulier. Et comme en écrivant l'Histoire Critique de la Philosophie, mon intention a été d'écrire l'histoire de l'esprit humain, envisagé par ses côtés les plus favorables, il me semble que pour relever davantage cette Histoire, celle du cœur humain doit s'y lier & s'y unir intimément. Si l'on veut bien connoître les hommes, il faut les décomposer, pour ainsi dire, & considérer d'abord leur esprit, ensuite leur cœur; car il y a de grandes vertus sans esprit, comme il y a de sublimes connoissances sans mœurs & sans probité.

Depuis que les trois premiers Volumes de l'Histoire Critique de la Philosophie ont été imprimés, il en a paru une Latine sous le titre d'*Historia*

Critica Philosophiæ à mundi incunabulis ad nostram usque ætatem deducta. Cet Ouvrage loué par les uns & blâmé par les autres, est d'un Allemand, nommé Jacques Bruckerus. Pour moi, si j'osois être d'un sentiment contraire à celui des célebres Auteurs de l'Encyclopédie, je dirois que c'est une compilation indigeste partagée en cinq gros Volumes *in*-4°. plutôt qu'un ouvrage réfléchi. Bruckerus a lû sans beaucoup de discernement, & il a écrit sans nulle bienséance; & quoique Messieurs de l'Encyclopédie assûrent que son ouvrage donne lieu à beaucoup penser, je prendrai, moi, la liberté de leur dire que plus de la moitié en est d'une diffusion & par conséquent d'une inutilité dont rien * n'approche. En effet, à quoi peuvent servir les deux premiers Volumes? Que nous apprennent-ils, sinon des folies & des absurdités tirées

* Dans la suite de cet Ouvrage, je donnerai des exemples de ce que j'avance ici.

des plus anciens Peuples, & dont la plus grande partie vient de quelques modernes ignorans & superstitieux qui ont donné leurs rêveries pour des vérités ? N'aurois-je pas eu, par exemple, bonne grace, de remplir un volume des prétendus sistêmes des Perses & des Chaldéens, dont on ne trouve que quelques lambeaux mal assortis dans l'Antiquité, & que des visionnaires ont cousus les uns avec les autres vers le tems de la décadence de l'Empire de Constantinople ? N'aurois-je pas eu encore bonne grace d'imiter l'Allemand Bruckerus, & d'offrir au Public un volume circonstancié de la Philosophie cabbalistique des Hébreux & des Juifs ? Il me semble que j'en ai dit tout ce qu'il en falloit sçavoir dans mon Histoire Critique de la Philosophie; & dût le Bruckerus m'accuser de trop de concision & de briéveté, j'avouerai naïvement que je serois fâché d'en avoir dit davantage; & si c'est à ses yeux un mérite d'être am-

ple & prolixe, j'aime mieux, tout bien examiné, être court & judicieux.

Je ne parlerai point des extraits que les principaux Journalistes ont donnés de mon Ouvrage. Ils me font tous, malgré leur différente maniere de penser & de saisir les objets, ils me sont, dis-je, tous assez favorables: mais ce qui m'a le plus touché, c'est qu'ils m'ont rendu la justice que je souhaitois qu'ils me rendissent, c'est d'avoir préféré à une érudition fastueuse, & qui pour l'ordinaire coûte peu à acquérir, ce choix & cette attention qui servent à éclairer les hommes; d'avoir plus songé à faire connoître le génie & le caractere des anciens Philosophes, qu'à rapporter leurs sentences, leurs bons mots, les titres de leurs livres & l'Olympiade où ils ont vécu.

AVERTISSEMENT.

De quelques pensées & de quelques axiomes propres à découvrir le fond de la Philosophie des Anciens.

I.

L'homme, dit Platon, étant doüé d'intelligence, doit faire usage de cette faculté pour se déterminer entre le bien & le mal.

Il doit être encore persuadé que Dieu n'agit jamais contre la convenance morale des choses ; & cette persuasion dépend de la maniere attentive dont il interroge la nature.

Qu'il s'examine ensuite lui-même ; & il découvrira sans peine ce qu'il doit penser & ce qu'il doit faire, pour se concilier la bienveillance de l'Etre suprême.

Enfin, un homme en se servant des forces de son entendement, pourra sçavoir en quoi consiste la religion qui lui est essentielle, & agir d'une ma-

niere convenable tant à ſa propre nature qu'aux circonſtances dans leſquelles il ſe trouve. *Plato de Legibus.*

II.

Si Dieu, remarque Ciceron, avoit voulu que la Religion fût la même dans tous les tems & chez tous les Peuples, elle ſeroit telle par les moyens admirables qu'il auroit deſtinés à cela. Mais croire que ce qui nous concilie aujourd'hui ſa faveur, peut demain nous attirer ſa haine, c'eſt en vérité une penſée peu raiſonnable. La bienveillance de Dieu n'eſt point attachée ni à un âge particulier, ni à une certaine famille, ni à une certaine Nation : c'eſt un bien général, c'eſt une prérogative accordée à l'humanité, dont chacun peut juger par la convenance des choſes. *Cic. de Nat. Deorum & lib. 4. Acad. Quæſt.*

III.

Il eſt certain, dit encore Platon, que les devoirs que Dieu nous impoſe, ſont tels que des êtres raiſonnables

placés dans les circonſtances où nous ſommes, peuvent les remplir par les ſeules forces de leur nature. L'Etre infiniment ſage & infiniment parfait, n'a point créé des êtres raiſonnables pour leur preſcrire des choſes ridicules & contraires à la raiſon qu'il leur a donnée. *Plato ubi ſupra.*

IV.

On dit ſouvent, repete plus d'une fois Ariſtote, que Dieu étant ſouverainement libre, peut commander tout ce qu'il veut & en agir avec ſes Creatures ſuivant ſon bon plaiſir. Mais quelle idée oſe-t-on-là nous donner de Dieu ? Hé quoi ! ne ſe ſervir de ſon pouvoir & de ſa toute-ſcience, qu'au préjudice & au déſavantage de ſes Créatures ; eſt-ce une idée digne de lui ?

S'il y a un Dieu, il n'agit point arbitrairement : mais il ſuit la convenance morale des choſes, c'eſt-à-dire que Dieu nous ayant accordé la raiſon pour nous conduire pendant les

bornes étroites de cette vie, il ne peut nous rien ordonner de contraire à cette raiſon. *Ariſtot. Methaphyſ. l. 1. & 2.*

V.

Exiſter, ajoûte Ariſtote, n'eſt point un avantage, & ne ſçauroit par conſéquent nous impoſer aucune obligation. Mais exiſter d'une maniere favorable, d'une maniere qui nous ſoit utile, exige de nous un tribut de reconnoiſſance, de reſpect & de vertus. *Ariſtot. ubi ſupra.*

Comme il eſt plus noble & plus grand de faire des heureux que des malheureux, on doit ſe confier à la bonté de Dieu & tout attendre de ſa miſericorde. *Stob. paſſim.*

VI.

Nous avons des raiſons puiſſantes pour croire que Dieu n'employera point ſon autorité ſuprême d'une maniere bizarre & pernicieuſe; mais qu'il l'employera plus en Pere infiniment bon qu'en Juge ſévere, plus en Roi bien faiſant qu'en uſurpateur tyrannique.

VII.

Tous les Stoïciens soûtenoient qu'il n'y a point d'histoire où l'on ne voye distinctement ce que peut la destinée, & combien il est difficile d'échapper à cet ordre qui amene les évenemens enchaînés les uns aux autres. Tout arrive parce qu'il doit arriver.

La fortune semble aveugler les hommes, & les aveugle en effet, pour les empêcher de sentir son pouvoir souverain.

Fortunæ omnipotens & ineluctabile Fatum.

La destinée est cause de beaucoup d'évenemens, auxquels on ne peut se dérober ; & souvent on se dit à soi-même, pourquoi n'ai-je pas évité tel accident, j'en étois le maître : mais je ne l'ai pas évité parce que je vois clairement qu'il devoit arriver. *Seneq. Epict. vid. etiam Tacit.*

VIII.

L'Orateur Philosophe parlant de la superstition, la dépeint comme le plus

grand mal dont un homme puisse être attaqué. « Dès qu'on s'y laisse aller, » dit-il, elle vous poursuit, elle vous » obséde, elle vous tourmente sans » cesse..... s'il tonne, s'il éclaire, si le » feu du ciel tombe, s'il naît quelque » espece de monstre ; enfin, si d'une in- » finité des choses possibles il en arrive » quelqu'une qu'on n'attendoit point, » la superstition est incontinent sur vos » pas, & ne vous laisse jamais dans une » assiette paisible & courageuse. Le » sommeil même qui devroit être l'asy- » le de tous les hommes dans leurs pei- » nes & dans leurs inquiétudes, est pour » le superstitieux un nouveau champ de » frayeurs, qui ne lui permet pas de re- » flechir sur ce qu'il y a de frivole & » de mal-entendu dans l'objet de sa » crainte. »

C'est-là ce qui a donné lieu à plusieurs Philosophes de préférer l'athéïsme à la superstition. Si l'Athée, disoient-ils, se comporte mal, parce qu'il n'a aucune religion ni aucune piété, le superstitieux

ſe comporte encore plus mal, parce qu'il ſe ſert du voile de la piété & de la religion, pour autoriſer tous les déſordres & toutes les violences qu'il commet.

A ce que les anciens Philoſophes ont dit ſur la ſuperſtition, j'ajoûterai le Commentaire inſtructif du Chancelier Bacon, un des premiers reſtaurateurs des ſciences exactes. La ſuperſtition, obſerve dans ſes eſſais cet Auteur illuſtre, ôte à l'homme le bon ſens, l'amour de la vérité, l'inclination naturelle aux devoirs de la ſociété, la connoiſſance des loix & l'attachement à ſa propre réputation : au lieu que l'athéïſme, en méconnoiſſant la Divinité, peut avoir tous ces principes devant les yeux & ſe laiſſer conduire conformément aux dehors d'une vertu morale. La ſuperſtition furieuſe dans ſes principes & ſanguinaire dans ſes effets, trouble la paix des Etats où elle ſe répand, porte en tous lieux le tumulte & la confuſion, allume le flambeau de la diſcorde : l'Athéïſme, au contraire, retiré en lui même, ne cauſe aucun de ces maux.

TABLE DES CHAPITRES DU TOME IV.

LIVRE DIXIEME.

De la renaissance des Lettres en Italie, & successivement dans les autres Royaumes de l'Europe.

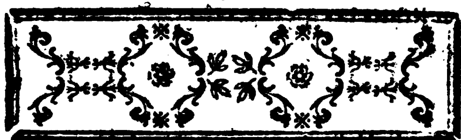
DISCOURS

DISCOURS,

Où l'on examine ce que les anciens Philoſophes penſoient de la Divinité.

Ego enim non populum advocare, ſed certos electoſque ſoleo, quos intuear, quibus credam, quos denique & tanquam ſingulos obſervem, & tanquam non ſingulos timeam.

Plin. Epiſt. lib. 7.



DISCOURS.

LA Philosophie est la science de la plus grande étendue. Elle renferme tant de parties, & des parties si différentes les unes des autres, qu'en écrivant son Histoire, il est impossible qu'on n'en oublie ou qu'on n'en néglige quelques-unes. C'est ce qui m'a engagé à relire attentivement les trois premiers volumes de mon Histoire de la Philosophie, & à donner de nouveaux jours à ce qui n'étoit pas assez éclairci ni assez détaillé. Tout cela joint & combiné ensemble pourra me fournir des remarques utiles, & propre à développer le génie des anciens Philosophes. Car il ne faut point juger d'eux, ni de leur doctrine, sur quelques passages pris au hazard dans leurs Ou-

vrages. Souvent ces passages se contredisent les uns les autres : plus souvent encore ils sont enveloppés d'expressions métaphoriques, qui séduisent & trompent au premier abord. Il faut, pour n'en être point la dupe, apporter à leur examen de bons yeux, de ces yeux que d'ordinaire les Compilateurs n'ont point malgré leurs recherches laborieuses.

Pour ce qui regarde les Auteurs qui depuis la naissance de Jesus-Christ, ont parlé des ancens Philosophes, j'avoue qu'on ne doit point se livrer aveuglément à leurs divers témoignages. Ils ne rapportent gueres que des Sentences, des Apophthegmes, des Pensées isolées, qui ne fournissent aucune instruction suivie. J'en pourrois citer ici plusieurs exemples ; mais on ne peut ouvrir aucun Livre qui traite de la Théologie Payenne ou de la Vertu des Payens, qu'on n'en soit rassasié.

I.

Les anciens Philosophes recom-

mandoient expressément l'étude de la Nature dont le détail est immense, comme l'étude la plus propre & la plus avantageuse à l'homme, laquelle peut également servir à éclairer son esprit & à calmer les tempêtes qui agitent son cœur. Cette étude mene par dégrez à la vraye Science, qui ne consiste point, suivant la remarque de Platon (a) & d'Aristote, à sçavoir ce que les autres ont sçu, ni à charger sa mémoire de ce que les Livres renferment. Elle consiste à faire usage de son esprit, en lisant les meilleurs de ces Livres, & en choisissant les Auteurs qui ont une plus grande réputation de probité, de sagesse & de sincérité: elle consiste à juger, non d'après ces Auteurs qui se trompent encore souvent, mais d'après soi-même, d'après les lumieres qu'on a acquises: elle consiste à saisir l'esprit de chaque chose, & à discerner ce qui lui est essentiel de ce que les hommes y ont

(a) *Plat. in Theæt. & Arist. Lib. 2. & 3. Metaphy.*

ajouté : elle consiste enfin à fortifier son jugement, à étendre ses connoissances, à n'être point la dupe ni des hommes, ni de leurs opinions, ni des tems ni des lieux, ni de l'autorité séduisante du plus grand nombre.

De la même maniere, croire (*a*) n'est point ajouter foi à ce que disent les autres, ni à ce qu'ils peuvent croire en effet : mais c'est examiner sérieusement & à la lumiere de son esprit quels sont les motifs de crédibilité qu'on propose, quel dégré de force ont les raisons qui doivent porter à croire ou à ne pas croire : c'est démêler la vérité des vraisemblances, la certitude des probabilités, l'évidence des fausses lueurs qui n'ont qu'un éclat passager : c'est en un mot convenir avec soi-même qu'on ne peut prendre d'autre parti que celui qu'on prend, & c'est suivre ce parti avec courage, avec persévérance, avec une

(*a*) *Religionem imperare non possumus, quia nemo cogitur ut credat invitus.* Theodo. apud Cassior.

ferme résolution de n'en point changer.

On ne sçait donc, suivant la pensée des deux Philosophes que j'ai cités, que ce qu'on s'est rendu propre par la réflexion qui seule produit la vraye science ; & on ne croit point ce qu'on s'efforce de croire par la persuasion d'autrui, mais seulement ce qu'on voit clairement & nettement qu'on doit croire par sa propre persuasion.

II.

La Vérité (a) que Cicéron regardoit avec tant de respect & comme l'essence même de la Divinité, est quelque chose de si délicat, de si relevé, de si supérieur aux forces de l'humanité, qu'on a jugé de tout tems que peu d'hommes étoient capables de se familiariser avec elle : & ces hommes privilégiés furent d'abord appellés les Sages par ex-

(a) S. Augustin assure que *satis apparet supra mentem nostram esse legem quæ veritas dicitur.* Aug. de Doctr. Christ. l. 1.

cellence, & ensuite d'un nom plus doux, les Amis de la Sagesse. Eux seuls aimoient tendrement la Vérité, ou du moins ce petit nombre de Vérités auquel la Nature nous a comme bornés. Eux seuls osoient se fauxfiler dans le fond, dans l'intérieur de la Religion; ils distinguoient en détail & la Morale commune à tous les hommes, & la Politique qui est la Morale particuliere des Souverains; ils recherchoient en un mot ce qu'il y a d'essentiel & ce qu'il y a de captieux, ce qu'il y a d'utile & ce qu'il y a de frivole dans cet amas d'opinions, de préjugés, de moeurs, d'usages, de Loix & de coûtumes répandus sur la face de la Terre. Voilà quel étoit autrefois, & quel est encore aujourd'hui le partage des Amis de la Sagesse, de ces gens qu'on nomme Philosophes.

Pour ce qui regarde le peuple incapable de réflexions, la Vérité avoit un éclat trop vif, une lumiere trop forte, pour lui plaire & lui convenir. Des vûes si courtes ne pouvoient s'y prêter, des yeux si

mauvais ne pouvoient s'en accommoder. Il fallût donc affoiblir cette lumiere, il fallût diminuer cet éclat, tantôt par des ombres qui couvrissent certains objets, tantôt par des nuages au travers desquels on en pût voir d'autres extrêmement déguisés.

De-là sont venues toutes ces fables qui masquoient la Religion & la Théologie des Anciens, qui enveloppoient la Divinité, pour ainsi dire, & la représentoient sous les images d'un feu brûlant, d'une lumiere étincelante. De-là tant de fictions employées pour dérober aux simples & aux indiscrets la connoissance des misteres & des énigmes de la Nature; pour leur cacher ce qu'on pouvoit déja sçavoir de l'origine commune de toute chose, de la correspondance qu'ont entr'eux, les Etres primitifs, & de l'ordre dans lequel ils se succedent les uns aux autres; enfin, de la force intérieure où, si j'ose ainsi parler, de cette ame universelle qui meut, qui pénetre tout, qui donne à la matiere une vie que rien ne peut altérer,

De-là tant de discours artificieusement concertés, soit pour retenir les peuples policés dans leur devoir & y appeller les peuples barbares, soit pour donner une certaine consistence au culte public, & inspirer par son moyen aux hommes des sentimens de douceur, de modération & d'humanité. Rien de plus désirable dans le commerce, dans le cours ordinaire de la vie que ces sentimens, & rien de plus rare en effet.

On voit par ce que je viens de dire, qu'il n'y avoit parmi les Anciens qu'un très-petit nombre de Sages qui connussent la Vérité : & peut-être que le nombre de ceux qui la connoissent parmi nous, est plus petit encore. Si quelqu'un de ces Sages, touché de compassion pour le genre humain, osoit découvrir la moindre Vérité ; loin d'être remercié, il s'attiroit une aversion presque générale : tant les préjugés tiennent au cœur de la multitude, tant elle a de peine à se déprévenir. On haïssoit ce Sage qui avoit parlé ; on le poursuivoit sans aucune

ménagement. N'est-ce point là ce qu'on voit malheureusement rapporté dans l'Histoire de la Philosophie ancienne ? Combien de Socrates maltraités, pour avoir soutenu les intérêts de l'Etre suprême contre une foule de Divinités subalternes ? Combien d'Aristotes obligés de se cacher, pour éviter la fureur & les noirs complots des Prêtres de Cerés ? Combien d'autres Philosophes contraints de s'expatrier, pour aller vivre dans cette douce obscurité qui plaît tant à ceux qui sçavent penser ?

Quoique Saint Augustin ait approuvé l'usage où étoient les Anciens de couvrir la Vérité sous le voile des fables, des métaphores, des allégories, des fictions, & qu'il ait avancé comme un principe certain que (a) *necesse est ut taceatur aliquod verum propter incapaces* : il faut avouer cependant que toutes ces enveloppes mistérieuses donnerent lieu à l'idolâtrie. Et quelle idolâtrie encore ! la plus vile & la

(a) *August. de Don. Persever.*

plus méprisable de toutes, celle qui regarde les plantes & les animaux comme l'objet d'un culte public. Passe encore pour l'adoration du Soleil. Si l'on peut pardonner quelque idolâtrie aux hommes, c'est assurément celle-là, qui ne manque point d'une certaine noblesse. Car où la Divinité s'est-elle mieux peinte, que dans ce globe immense de feu & de lumiere ?

III.

L'Idolatrie (*a*) étoit la Réligion des Peuples imbécilles, & qui noyés dans les voluptés basses & grossiéres, ne pouvoient regarder fixement l'Etre Suprême, ni admirer les merveilles de ce vaste Univers. Pour les Fondateurs des grandes Monarchies, les Philosophes, les Législateurs, ils suivoient la Réligion naturelle qui n'a point appellé les Fables à son secours. Sa simplicité fait son principal mérite : tout ce

(*a*) *Vossius, de Idolatria Lib.* 1. *cap.* 1. 2. *&* 3.

qui l'approche, tout ce qui l'environne, n'est point obſcur ni miſtérieux. Le vrai la dévance, & le bonheur la ſuit. Il n'y a que deux principes qui lui ſoient eſſentiels, deux devoirs qu'elle impoſe.

Le premier conſiſte à adorer le Pere, le Dieu de toute choſe, en eſprit & en vérité: c'eſt le ſeul culte qu'il demandoit à ceux que la révélation n'avoit point encore éclairés, le ſeul qui fût alors digne de lui, culte de reſpect, d'amour & de reconnoiſſance. Le ſecond devoir que preſcrit la Religion naturelle, conſiſte non-ſeulement à ne point faire de mal à ſes ſemblables, aux Hommes qui ſont de la même origine & de la même famille, mais encore à leur faire tout le bien dont on eſt capable. Et la meſure de ce bien doit être l'amour de ſoi-même: amour fondé ſur le béſoin réciproque qu'on a les uns des autres; & plus encore ſur l'obéiſſance duë au Créateur, au Conſervateur, au Bienfaiteur commun.

Dans la Religion naturelle, chaque Homme eſt Prêtre. L'Autel ſur

lequel il sacrifie, est l'Univers entier tout brillant de merveilles, de prodiges, de beautés sans nombre; tout pénétré de la Divinité. Cette Religion n'admet point de Séducteurs, d'Enthousiastes, de ces gens qui pour tromper les autres plus hardiment, affectent d'être eux-mêmes trompés les premiers.

I V.

Les deux principaux objets qui fixoient l'attention des anciens Philosophes, étoient Dieu & la matiere; mais ils n'envisageoient pas tous de la même maniere ces deux objets. Il y avoit entr'eux une grande différence. Les uns croyoient que Dieu & la Matiere, sont les deux premiers principes, & qu'ils formoient par des noeuds éternels & qui ne pouvoient se délier, le Tout, l'Univers. Dieu est l'intelligence suprême, disoient ces Philosophes: la Matiere est l'organe immédiat de Dieu. Il vit parce qu'il agit, & il agit parce qu'il a une Matiere soûmise à son action. Desunies, ce sont

deux substances incompletes, & pour ainsi dire, non-existentes. Leur union constituë le tout, qui seul mérite le nom de substance. Dieu est l'Etre par soi, & la cause universelle: & ne pouvant y avoir de cause sans effet, la Matiere est l'effet, Dieu la cause. Le lien qui les assujettit l'une à l'autre, est la Nature bienfaisante. La Nature est quelque chose de réel: c'est l'action de Dieu, à laquelle répond à point nommé la réaction de la Matiere: c'est le changement continuel des formes toutes tirées du même fond, qui naissent, renaissent & semblent s'anéantir tour à tour. *Opus Naturæ*, remarquoit Aristote, *est opus intelligentiæ*.

Dieu est l'Excellent par lui même: la matiere n'excelle que parce qu'il y a un Dieu. Il ne peut exister sans la Matiere, ni la Matiere sans lui.

Le Polythéïsme n'a été d'abord qu'une équivoque. Les Hommes frappés des perfections multipliées de Dieu, n'ont pû les considérer ni les embrasser d'un seul coup d'oeil. Ils les ont décomposées. De-

là autant de Dieux ſubalternes, qu'il y a de ſublimes perfections dans Dieu lui-même. Les trois principales & dont toutes les autres découlent, ſont une intelligence ſans bornes, une bonté infinie, une puiſſance qui peut faire tout ce qui n'implique point contradiction, ou ne ſe termine point à l'abſurde.

Les Payens n'adoroient point pluſieurs Dieux indépendans les uns des autres. Ils adoroient un Dieu ſuprême, mais *incompréhenſible*, *innominable*, *inconnu*, auquel étoient ſoûmis tous les Dieux ſubalternes, tous les demi-Dieux. Leur nombre augmentoit ou diminuoit ſuivant les beſoins différens des Peuples, & les idées différentes des Philoſophes. Ils étoient ſouvent obligés de ſe prêter à ce que la multitude exigeoit d'eux, & de créer, pour ainſi dire, de nouveaux Etres.

Tout ſe meut: mais tout tend au repos, & tout y parviendroit enfin, ſans l'art (*a*) de Dieu qui ré-

(*a*) *Ars omnipotentis Artificis*. Aug. de verâ Relig. Lib. 1.

veille incessamment la Nature, & qui remet chaque partie de l'Univers dans la place où elle doit être, pour y conserver l'ordre & la simétrie. L'art de Dieu fait que lui seul reste immobile, tandis que tout ce qui est hors de lui, est coulant, fluide, variable, incertain. Cet art fait encore que rien ne périt, rien ne se détruit; que tout tend, non à se perpétuer, mais à se renouveller; enfin, qu'en tous lieux on ne voit que des naissances, des morts, des renaissances. *Omnia (a) vivunt*, dit Platon, *aut properant vivere*. Tout cela est assaisonné & nuancé par le plaisir, qui n'est pas un des moindres caracteres de l'art divin. En effet, le plaisir est le motif universel, le milieu qui rapproche les extrémités, la fin où tout tend, le nœud en un mot, le lien inaltérable de la Nature.

V.

Voilà ce que pensoient les Phi-

(a) *Plato in Timaeo.*

losophes les plus raisonnables de l'Antiquité, ceux qui distinguoient Dieu de la matiere : comme Anaxagore, Socrate, Platon, Aristote. Ces Philosophes ajoutoient que par l énergie, par l'intensité de sa nature, Dieu agit continuellement, & agit sur la Matiere toûjours disposée à recevoir ses ordres. Mais on ne doit pas croire pour cela que la Matiere soit quelque chose de mort, & d'inanimé. Elle est au contraire vivante & pénétrée d'une force interne, d'une vigueur secrete & à nous inconnuë, qui la rend capable de passer par toutes les formes possibles, suivant les diverses loix de gravité, d'attraction, d'électricité, de magnétisme, de simpatie ou d'affinité &c. Elle est pleine de vies particulieres, d'ames indivisibles, incorruptibles, ne devant jamais périr. *Tota Natura*, remarque Pline, *animata est. Et quæ videntur animâ carere animam etiam habent. Nihil enim sine eâ vivit.* Ces ames sont de différentes espéces; les unes sensitives, les autres agissantes sans connoître leur action,

ou le principe de leur action, les autres douées de sentimens, mais sans réflexion : ce qui va jusqu'à l'infinie, & depuis le plus petit animal, le plus vil insecte, jusqu'à l'Homme. Mais qu'est-ce que l'Homme, qu'est-ce que les substances intelligentes dont je parle, il faut pour les bien connoître, remonter à la force active de la Matiere, à la cause universelle qui anime tout & qui agit par tout, & qu'on doit regarder comme la vie générale, la vie des vies particulieres.

Rien n'a commencé, disent Ciceron & Pline le Naturaliste, rien ne finira. Le tout est éternel : la totalité des êtres n'augmentera ni ne diminuera. Pour l'ordre, l'arrangement, la succession de ces mêmes êtres pris tant en général qu'en particulier : c'est proprement l'ouvrage de Dieu, c'est l'art supérieur & admirable qu'il employe, c'est pour tout dire l'ensemble de l'Univers.

En considerant Dieu & la Matiere, les Anciens observoient qu'il est aisé d'appercevoir comment les

choſes naturelles ſont produites & non produites tout-à-la-fois : non produites parce qu'elles ſont éternelles, & produites à cauſe de la ſucceſſion des formes. Ils obſervoient encore que l'eſpace & le tems étoient Dieu lui même, qui exiſtoit toûjours ; mais que par rapport à la Matiere, l'eſpace n'étoit que l'ordre des coëxiſtences, & le tems que l'ordre des exiſtences ſucceſſives. Ils ajoutoient que tout ce qui vit a une ame, & que tout ce qui a une ame vit : l'Ame & la vie n'étant que des termes ſynonimes. Sur quoi je citerai Anaxagore qui diſoit avec toute l'école Ionique : *Ubi eſt (a) anima eſt etiam vita, & ubi eſt vita eſt etiam anima.*

V I.

Mais qu'eſt que vivre ? c'eſt ſe reſſouvenir, c'eſt pouvoir lier enſemble un certain nombre d'idées, d'actions, de mouvemens. Si ces

(a) *V. Caneparium de Attramentis.*

mouvemens, ces actions, ces idées ne ſont coupées que par de courtes intervalles : cette interruption s'appelle ſommeil. Si elle eſt ſans retour, on la nomme mort, & elle peut paſſer pour le plus long de tous les ſommeils qui regardent un ſeul & même être. Mais on ne doit pas s'imaginer pour cela que cet être meurt en effet & tombe dans l'anéantiſſement, il ſe reveille au contraire & revit d'une autre façon. La monade, la ſemence, la graîne où il eſt comme préformé & préordonné par la Nature, ne périt point & ne peut périr. C'eſt une unité, un point indeſtructible : c'eſt une vie qui doit continuellement exiſter : c'eſt une ame qui ſuivant ſa force intrinſeque, doit toûjours ou penſer ou agir ou ſe mouvoir, ſi ce n'eſt pendant de courts intervalles de ſommeil & de repos, néceſſaires, ſi j'oſe parler ainſi, pour ſa révification. Quelques Modernes ont imité ce langage, mais ſans trop l'entendre.

VII.

Le Tout, l'Univers, le composé de Dieu & de la Matiere est infini. Mais comme les Anciens avoient séparé les perfections divines pour en faire plusieurs demi-Dieux, ils regarderent de même la Matiere étenduë sans bornes, comme séparée en plusieurs Mondes tous différens l'un de l'autre. Chaque Monde est échauffé, animé, sollicité à se conserver, présidé par un Soleil qui est son ame particuliere & la vie générale de tout ce qu'il contient, ou, comme on le nommoit poëtiquement, le Seigneur de sa vie, *Dominus vitæ*. En effet, chaque Monde a des caracteres & des variétés qui lui sont propres : mais rien n'y croît, rien n'y végéte, rien n'y mûrit, rien ne s'y meut que par la chaleur bienfaisante, par la force salutaire de son soleil. Les Astres qui l'environnent suivant certaines loix de mouvement & de pésanteur, changent continuellement : lui seul ne chan-

ge point, ou ne change qu'après une longue révolution de siécles: ce qui s'appelloit la grande année. Ces Astres ont aussi leurs années particulieres, & toutes l'organisation dont est susceptible leur figure jointe au plus ou moins de matiere, qui constituë leur pésanteur spécifique. Il n'y a de plus aucune de leurs parties qui ne contienne des êtres, depuis l'être pensant jusqu'à celui qui n'a qu'un sentiment confus, depuis l'être qui se replie sur sa pensée & qui raisonne jusqu'à celui qui n'est doüé que d'une simple perception.

De tous les Mondes qui composent l'Univers, nous ne connoissons guéres que celui où est placé la Terre que nous habitons. Seulement sommes nous en droit de soupçonner avec les Disciples de Pytagore, que chaque étoile fixe échauffe & anime un Monde particulier : & tous ces Mondes variés à l'infini, donnent une idée que rien n'égale, & de la fécondité de la Matiere, & de la puissance de Dieu : le tout lié &

également balancé par la Nature attentive & qui jamais n'agit que pour le mieux.

VIII.

Après avoir parlé des Philosophes anciens qui ont distingué Dieu de la Matiere, je vais parler de ceux qui les ont confondus ensemble, en ne supposant qu'une seule substance dans l'Univers, de laquelle tout est formé & dans laquelle tout doit se réduire. Ce sistême, si pourtant il mérite ce nom, exclut toute Divinité, toute substance spirituelle, & se renferme dans la Matiere assujettie à la destinée. Mais qu'est-ce que la destinée.? Je doute que ces Philosophes surnommés *Pantheistes*, en eussent aucune idée distincte. Ils disoient seulement que tout ce qui frappe nos yeux, tout ce qui arrive, se termine à des modifications tirées du sein de la Matiere, qui ne durent qu'un certain tems & qui s'écoulent aussi-tôt par une suite d'effets nécessaires & imprévûs.

Je crois que c'eſt-là le pur Matérialiſme, que Jean Bodin dans ſon Traité manuſcrit *de abditis rerum cauſis &c.* nommoit le Naturaliſme très-groſſier & très-confus. Il en diſtinguoit de deux autres ſortes; le ſubtil & ſimplement le groſſier, dont le détail ſe peut voir dans le *Schediaſma inaugurale de Naturaliſmo cum aliorum, tum maximè Jo. Bodini.* L'Auteur de cet ouvrage eſt un Profeſſeur Allemand, appellé L. J. Diecmann.

Le Naturaliſme groſſier eſt celui qui n'admet point la révélation, & penſe au ſurplus que la Loi naturelle ſuffit pour nous rendre heureux après les bornes de cette vie; qui regarde Jeſus-Chriſt, non comme un Dieu, mais comme un ſublime Prophete qui nous a enſeigné une morale pure, avantageuſe, utile aux grandes fins de la ſociété; qui aſſûre enfin que l'Evangile n'eſt qu'une ſeconde déclaration de la Loi naturelle . . . . A cela reviennent beaucoup & le Socinianiſme & ce que les Anglois appellent *Latitudinarian*, la liberté

de penser & de suivre la droite raison, sans s'astreindre à aucun dogme particulier.

Le Naturalisme subtil est celui qui ne reconnoit point de péché originel, persuadé qu'avec ses seules forces l'Homme peut faire le bien, sans le concours de la grace; qui fait consister tous ses avantages dans une liberté aveugle, qui n'a besoin d'aucune raison déterminante ni d'aucun motif actuel, pour se décider . . . . . . Enfin, c'est le Pélagianisme.

IX.

Les Anciens Philosophes qui ont cru que tout l'univers n'est qu'une substance, & que Dieu & le Monde ne sont qu'un seul être : *omnia sunt Deus, Deus est omnia*; ces Philosophes, dis-je, soûtenoient que tout ce qu'on voit, tout ce qui vit & se meut, tout ce qui a été produit & se produit de nouveau, est Dieu; enfin, que lui, les hommes, & la masse réünie des êtres, soit animés, soit inanimés, sont toutes cho-

ses. Ils ne reconnoissoient aucune providence: ils ne demandoient, ils ne craignoient, ils ne souhaitoient rien, tout arrivant selon eux par une succession invariable, & par une nécessité que rien ne peut changer. La substance unique est immobile & inaltérable: elle n'est susceptible que de modifications, qui cependant peuvent se nommer dans un sens des substances passageres & momentanées. Et ce sont ces modifications qui s'entresuivent les unes les autres, comme par hazard & sans effort, d'où dépendent le jeu, le méchanisme & je ne sçais quel ordre apparent de ce vaste Univers. Le Philosophe (a) Straton, qui étoit un des plus hardis de ces *Pantheïstes*, disoit qu'à la substance unique étoit assujettie la Nature, comme une espece de semence divine, répandue par tout, mais n'ayant aucune figure particuliere, ni aucun sentiment qui lui fût propre.

(a) V. le Diction. de Bayle, à l'article Spinoza.

Dans la secte Eléatique où l'on pensoit fortement, & dans la secte Ionique avant Anaxagore, on soutenoit que tous les Etres de l'Univers ne faisoient qu'une substance: & que cette substance éternelle & infinie, sans commencement & sans fin, qui renfermoit toutes les choses existantes & possibles, étoit Dieu. Xenophane, Fondateur de la secte Eléatique, expliquoit sa pensée par ces trois mots: *Un & tout.* Je passerai sous silence plusieurs autres Philosophes qui tiennent à cette secte, pour venir aux Stoïciens, qui malgré les dehors spécieux de vertu & d'honnêteté dont ils se couvroient, malgré leurs discours pleins de sentimens nobles & élevés, malgré l'austérité de leur Morale, regardoient Dieu comme l'ame du Monde, & l'unissoient à la Matiere par un lien inaltérable. Et comme Aristote avoit dit que Dieu étoit la forme *assistante* du monde, les Stoïciens ajouterent qu'il en étoit encore la forme *informante* ou qui constituoit toutes ses parties telles qu'elles sont. De-là venoit leur idée

ſur le ſouverain bien qu'ils faiſoient conſiſter à vivre convenablement à la Nature. Mais qu'eſt-ce que la Nature? Seneque (*a*) répondoit; la Nature n'eſt autre choſe que Dieu & la Raiſon Divine: & elle eſt répandue par-tout, & ſoumiſe aux Loix du Deſtin par leſquelles ſe gouverne l'Univers entier. Or le Sage céde volontairement à ces Loix, dont auſſi bien il ne peut s'écarter. La Nature & Dieu ſont donc la même choſe, & vivre convenablement à la Nature, c'eſt s'unir, c'eſt participer à la Raiſon Divine.

X

Sur les débris & les ruines de toutes ces anciennes opinions, Benoît de Spinoza établit un ſiſtême malheureuſement trop célebre, auquel il voulût donner je ne ſçai quel air de démonſtration. Comme ce ſiſtême n'étoit point nouveau pour le fond, & que Spinoza n'avoit fait que le traiter à la maniere des Geo-

(*a*) *Lib. 4. de Benefic.*

metres, un docte Allemand composa une Dissertation intitulée : *de Spinosismo (a) ante Spinozisam*. Il y remarquoit deux choses importantes : la premiere, que les plus grands Philosphes ont soutenu autrefois qu'il n'y a qu'une seule substance dans l'Univers, qu'ils nommoient tantôt Dieu & tantôt la Nature ; la seconde, que la plûpart des Nations Orientales sont encore dans le même sentiment, comme l'ont montré Bernier, éclairé Voyageur, & la Loubere dans sa curieuse Relation de Siam.

Quoique le sistême de Spinoza soit de la derniere absurdité, aussi faux dans ses principes que dans ses conséquences, il est cependant certain qu'on l'a jusqu'ici très-mal réfuté, soit que ceux qui l'ont voulu faire, ne l'ayent pas bien entendu, soit qu'ils ayent agi de mauvaise foi : ce qu'on reproche à quelques-uns de ses Critiques. Les objections qu'ils tirent de Spinoza,

(a) *J. Franc. Buddeus. V. etiam ejus Introd. ad Philos. Ebræor.*

font plus fortes que les réponſes affectées qu'ils y font. On diroit qu'ils veulent ſe jouer de la crédulité des Lecteurs peu attentifs. Il eſt vrai que Spinoza a des tours de penſée qui lui ſont propres, & qu'il eſt difficile de ſaiſir & même de combattre. En voici deux exemples. Il déclare 1°. que par le mot de Dieu, il entend une ſubſtance compoſée d'attributs qui ne peuvent ſe diſtraire & ſe ſéparer, chacun deſquels renfermant l'idée de l'Eternel & de l'Infini. Mais ſi l'on demande quels ſont ces attributs dont la ſubſtance de Dieu eſt compoſée : les Diſciples adroits de Spinoza repliquent que ces attributs ſont les parties de cet Univers, ou les Etres déterminés à repréſenter Dieu de telle ou telle maniere, c'eſt-à-dire, la Nature comme un *Tout* dans lequel ils ſont & ils exiſtent, & où ils ne peuvent ceſſer d'être & d'exiſter. Il déclare 2°. que l'eſprit humain eſt une partie de l'entendement infini de Dieu. Et lorſqu'on ſoutient que l'eſprit humain a telle ou telle per-

ception, telle ou telle idée, on ne soutient autre chose sinon que Dieu, non entant qu'il est éternel & infini, mais entant qu'il constitue l'essence de l'esprit humain ou qu'il est modifié par cette essence, a tantôt une certaine perception ou une certaine idée, tantôt une autre.

Spinoza assure la même chose du corps, qu'il définit un mode ou une façon d'être qui exprime d'une maniere déterminée l'essence de Dieu considérée comme une chose étendue.

Ces deux traits suffisent pour faire connoître & l'obscur qui regne dans le sistême de Spinoza & l'art qu'il a employé pour éclaircir cet obscur de son mieux. Au reste Spinoza vêcut toujours dans la retraite & dans le silence de son cabinet. Il avoit des amis illustres qu'il cultivoit en Philosophe, sans s'abbaisser ni à leur rien demander, ni à rien recevoir d'eux. Ses moeurs étoit austéres, & sa conduite exacte. Il lisoit peu, il méditoit beaucoup; réservé sur ses sentimens, il craignoit de se

commettre avec les autres hommes, sur-tout avec les Théologiens. Heureux, si l'envie de philosopher sans bornes, ne l'avoit point jetté dans un long & pitoyable égarement!

X I.

L'Athéisme est (a) le monstre qui avilit le plus & deshonore l'humanité : c'est le néant de toutes les Religions. Si l'on pouvoit le pardonner, ce ne seroit tout au plus qu'à ces hommes bruts & grossiers à qui le bienfait salutaire de la raison a été refusé, & qui ne vivent que d'instinct comme les animaux les plus sauvages. Mais que des hommes sensés & judicieux, que des Philosophes qui se piquent de réfléchir, méconnoissent l'Etre suprême qui s'est peint avec tant de hauteur dans tous ses ouvrages; & qui les conserve avec tant d'intelligence; c'est ce qui est inconcevable. Il faut avouer cependant qu'il

(a) *V. Jac. Frid. Reimanni Histor. Univer. Atheismi & Atheorum,*

y a un grand choix à faire dans les preuves qu'on apporte de l'existence de Dieu. Elles sont de deux sortes : les unes antérieures & métaphysiques, propres seulement à convaincre les esprits attentifs : les autres postérieures, & qui se fondent sur la contemplation des merveilles de la Nature, & de l'ordre qui regne dans le vaste Univers. Ces preuves sont à la portée de tout le monde : & elles ont augmenté de force & de persuasion, depuis qu'on a fait tant de progrès, tant de pas heureux dans la Physique, l'Astronomie & l'Histoire Naturelle. Mais il manque quelque chose à ces preuves morales : c'est l'aveu que font plusieurs Philosophes habiles, que par leur moyen on ne peut prouver que Dieu est infini, & qu'il a des perfections infinies.

J. B. Morin, Professeur au College Royal fit imprimer en 1635. un Ouvrage intitulé : *Quod sit Deus*, & il se servit de la méthode des Geometres. Son but étoit de montrer par l'Astrologie judiciaire dont il se vantoit d'avoir pénétré tous

les secrets, l'existence de Dieu, & par cette existence, la vérité de l'Astrologie. Mais il ne réussit pas mieux à prouver l'une de ces propositions que l'autre, quoiqu'il y eut entr'elles bien de la différence. Dieu existe par l'énergie, par l'intensité de sa Nature. *N'est-ce pas moi*, dit-il lui-même dans l'Ecriture Sainte, *qui remplis toutes choses, qui remplis le Ciel & la Terre? Suis-je un Dieu éloigné, ou un Dieu près de vous? Peut-on me rien cacher? Ou ne suis-je pas?* Pour ce qui regarde l'Astrologie judiciaire, rien n'est plus vain ni plus frivole que cette science. Toujours combattue, elle a toujours succombé sous les coups qu'on lui a portés.

XII.

Le nombre des Athées, malgré l'absurdité de l'Athéisme, étoit autrefois assez considérable. On accuse des Sectes entieres de Philosophes, de l'avoir embrassé sans honte & sans pudeur. Ces Sectes peuvent se réduire à trois: 1°. à celle des *Hylopathiens* qui supposoient la ma-

tiere destituée de connoissance & de sentiment, & qui en tiroient pourtant toute chose, en y appellant des formes & des qualités qui s'engendrent d'elles-mêmes; 2°. à celle des Atomistes qui sans l'intervention d'aucun Etre infiniment parfait, assuroient que tout est provenu de je ne sçai quel arrangement de la matiere, & du cours fortuit des atômes. 3°. à celle des *Hylozoïstes* qui attribuoient à la matiere une semence de vie répandue partout. Cette vie n'est point privée de sentiment & de connoissance: & cependant ce n'est ni une connoissance entiere ni un sentiment réfléchi. C'est, pour ainsi dire, un air de Divinité qui se communique à tout, sans que la Divinité s'y trouve, & sans qu'elle y ait part.

A ces trois Sectes d'Athées qui ne se déguisoient point autrefois, j'en ajouterai une quatrieme plus moderne, qui reconnoît des Natures Plastiques, ou des Natures sur lesquelles l'Etre infiniment parfait s'est reposé de la formation & de l'organisation de tous les objets

créés & ſubalternes. Ces Natures ne ſont point intelligentes, & cependant font tout avec intelligence : ſans doute par quelque direction ou par quelque inſtinct de l'Etre ſuprême. Mais croira-t-on qu'il ait beſoin de recourir à des Natures Plaſtiques, lui, qui peut tout faire par lui-même ?

A l'égard des particuliers qui nioient l'exiſtence de Dieu, voilà tout ce qu'on doit en dire. Les uns faiſoient de la débauche le prix de leur incrédulité. N'ayant ni mœurs ni ſentimens, ils n'eſpéroient rien d'un rénumérateur des vertus : ils ne craignoient rien d'un vangeur des crimes. Tout leur étoit indifférent : tout leur paroiſſoit égal. Les autres abuſant de leur raiſon, & irrités contre les Prêtres qui entretiennent les peuples dans des erreurs affectées, leſquelles leur procurent ou du crédit, ou des richeſſes, ſe jetterent dans l'Athéiſme : & à force de paſſer d'une objection à l'autre, ils ne purent ſortir du labyrinthe où ils s'étoient engagés.

Je crois devoir ici rapporter un

paſſage de Ciceron, où il s'explique (*a*) ainſi. Quand on demande y a-t'il des Dieux ? n'y en a-t'il point ? J'avoue qu'il eſt difficile de nier qu'il y en ait, quand on parle en public & devant une aſſemblée nombreuſe. Mais cette queſtion s'agite-t'elle en particulier & avec des Philoſophes inſtruits ? rien n'eſt plus aiſé que de le nier.

XIII.

Il me reſte encore une réflexion à faire, c'eſt ſur la manie & la fureur que certains hommes de Lettres ont eues de groſſir & d'étendre le nombre des (*b*) Athées. Le Pere Merſéne, dans ſon Commentaire ſur la Geneſe, faiſoit en 1623. monter ce nombre à Paris juſqu'à 60000. & il ajoutoit que dans une ſeule maiſon, il s'en trouvoit quelquefois juſqu'à 12. Cette exaggeration dans la bouche du Pere Merſéne, étoit

(*a*) *Lib.* 1. *de Nat. Deor.*
(*b*) V. le Traité de l'Athéiſme & de la ſuperſt. traduit du Latin de Buddeus.

d'autant plus ridicule qu'ayant été long-tems ami & correſpondant de Deſcartes, il devoit avoir appris de ce Philoſophe tant calomnié, qu'il ne devoit lui-même calomnier perſonne. Mais à quel excès le zéle indiſcret de la Religion ne porte-t'il pas un Prêtre & un Moine prévenu ?

Dans les Siécles d'ignorance, on accuſoit de Magie ceux qui avoient des connoiſſances ſupérieures à celles des autres Hommes. Cette accuſation étoit même portée ſi loin qu'il a falu une Apologie dans les formes, pour l'anéantir tout-à-fait. Quand les tems ſont devenus plus éclairés, on a tourné cette frivole accuſation qui n'excitoit plus que la riſée des Juges, & même du Peuple, en celle (a) de l'Atheïſme. Tous les Philoſophes du XVIIe. Siécle & d'une partie du ſuivant en ont été ſoupçonnés : quelques-uns même ſous ce prétexte odieux, ont reçu de mauvais traitemens. Tant l'eſprit d'intolérance joint à celui

(a) *Wolf*, *in Diſſert. de Atheiſmi falsò ſuſpectis.*

du mensonge, a pris le dessus dans toutes les Religions.

En voici une preuve remarquable. Conrad Vorstius, né à Cologne, vint de bonne heure en Hollande & s'y broüilla avec les Théologiens, qui le poursuivirent en toute occasion. L'ouvrage qu'il intitula (a) *Disputationes de Deo, seu de Naturâ & attributis Dei*, fit grand bruit & réveilla la haine de ses ennemis qui ne cherchoient qu'à l'outrager & à lui nuire. Jacques I. Roi d'Angleterre qui se piquoit plus d'être un Théologien pointilleux, que de sçavoir regner, attaqua l'ouvrage de Vorstius par un long écrit, & le fit brûler à Londres, à Oxfort & à Cambridge. Il mit ensuite tout-en œuvre auprès des Etats Généraux, pour les engager à faire brûler par motif de Religion l'Auteur lui-même, en l'accusant d'Atheïsme. Mais les Etats en agirent avec plus de modération, & se contenterent de

(a) V. l'Hist. du Socinia seconde partie ; *& Biblioth. Antitrinitarium, p. 98.*

bannir Vorstius, qui avoit à la vérité quelques sentimens particuliers, & n'étoit nullement Athée, comme le Testament écrit de sa main & trouvé après sa mort, en fait foi.

Ceux qui ont lû les Ouvrages de Mr. Bayle remplis d'une si grande érudition, (& quel est l'Homme de Lettres qui ne s'est point donné la peine de les lire ?) sçavent qu'il s'est plu à grossir le nombre des Athées, & en le grossissant, à tâcher de diminuër la secrete horreur qu'on a pour eux. Tantôt pour élever la raison au dépens de la foi, tantôt pour élever la foi au dépens de la raison, Mr. Bayle cherchoit à prouver que l'Atheïsme est un moindre mal, un moindre desordre, que l'Idolatrie & la Superstition, & qu'on offense plus Dieu en lui supposant des figures ridicules ou des inclinations vicieuses & criminelles, qu'en niant qu'il existe, ce qui a causé bien des querelles & bien des broüilleries parmi les Théologiens opiniâtres. Mr. Bayle cher-

choit encore à prouver que quoique la Religion éclaire l'esprit, elle n'influe point sur les moeurs, & que pour vivre conformément à la raison, il ne faut que suivre les lumieres narurelles, sans recourir à aucune révélation. On n'en trouve malheureusement que trop d'abus & de plaintes aujourd'hui.

X I V.

S'il est facile avec du bon sens de se défendre de l'Atheïsme, il n'est pas également facile de se défendre de la superstition, qui a tant de pouvoir sur l'esprit des Hommes ordinaires & sur celui de presque toutes les Femmes. Dès qu'on s'y laisse aller, dit l'Orateur (a) Philosophe, elle vous poursuit, elle vous obséde, elle vous tourmente sans cesse . . . . S'il tonne, s'il éclaire, si le feu du Ciel tombe, s'il naît quelque espece de Monstre, enfin, si d'une infinité de choses possibles, il en arrive quelqu'une

(a) *Cic. Lib.* II *de Divinatione.*

qu'on n'attendoit point : la Superſtition eſt incontinent ſur vos pas, & ne vous laiſſe jamais dans une aſſietè tranquille. Le ſommeil même qui devroit être l'azile de tous les Hommes dans leurs peines & dans leurs inquiétudes, eſt pour le ſuperſtitieux un nouveau champ de frayeurs qui ne lui permet pas de réfléchir ſur ce qu'il y a de frivole & de mal-entendu dans l'objet de ſa crainte.

Je ne prétends point faire ici le parallele de l'Atheïſme & de la Superſtition. Ce parallele, quoique fait avec tous les égards dûs au Public, pourroit déplaire. Je me contenterai de rapporter quelque penſées du Chancelier Bacon, un des premiers Reſtaurateurs des ſciences exactes. La Superſtition, dit cet Homme illuſtre dans ſes eſſais, ôte à celui qui en eſt aveuglé, le bon ſens, l'amour de la vérité, l'inclination naturelle aux devoirs de la ſociété, la connoiſſance des Loix, & l'attachement à ſa propre réputation : au lieu que l'Atheïſme, en méconnoiſſant la

Divinité, peut avoir tous ces principes devant les yeux & s'y laiſſer conduire, ſuivant les dehors d'une vertu morale. La Superſtition furieuſe dans ſes principes & ſanguinaire dans ſes effets, trouble la paix des Etats où elle ſe repand, porte en tous lieux le tumulte & la confuſion, allume le flambeau de la Diſcorde: l'Atheïſme au contraire retiré en lui-même, ne cauſe aucun de ces maux & vit tranquille, laiſſant les autres vivre de la même maniere.

X V.

Pour finir ce Diſcours qui pourroit laſſer à la fin les Lecteurs, il me ſemble à propos de répéter ce que j'ai dit en pluſieurs endroits de mon ouvrage, ſçavoir, que les anciens Philoſophes avoient deux ſortes de Doctrines, l'une pour le dedans de leur Cabinet & l'autre pour le dehors, la premiere ouverte & publique, accommodée aux préjugés du Vulgaire, la ſeconde particuliere & ſecrete qui ne ſe communiquoit qu'à un pe-

tit nombre de Perſonnes iutelligentes, aux Amis, aux Confidens. Syneſius qui vivoit dans le cinquiéme Siécle & avoit été inſtruit à Alexandrie par la fameuſe Hypatia, Fille de Theon, avoüoit naïvement que comme la vuë ne peut ſupporter une lumiere trop éclatante, & que les ténébres ſoulagent les yeux foibles, de même le déguiſement convient mieux au vulgaire, que la vérité nuëment expoſée bleſſeroit. L'évidence des choſes n'eſt point faite pour tout le monde ..,. On doit conſerver au-dedans de ſoi-même la liberté de philoſopher, & parler myſtérieuſement au Peuple, ſans lui rien enſeigner dans toute ſon étenduë & ſans le deſabuſer des opinions qu'il aura reçues dans ſa jeuneſſe & où l'on juge à propos de le laiſſer croupir . . . . . Syneſins ajoute: un Philoſophe ne doit point ſans une preſſante néceſſité, déclarer ſes ſentimens ni détromper les autres des ſentimens oû ils ont été élevés.

Le Sçavant Varron, au rapport

de Saint Angnſtin, ſoûtenoit (a) qu'il y a dans chaque Religion & des vérités qu'il faut taire par prudence & des traditions peu sûres qu'il faut tolerer par une eſpece de politique. Les Fondateurs des grandes Monarchies & ceux qui ont établi de ſages Loix, ont cru qu'il y a certains principes & certaines maximes qu'on doit néceſſairement préſenter aux Peuples pour leur en impoſer, parce que ces maximes & ces principes peuvent ſervir à conſerver la paix & la tranquillité, à rendre les Magiſtrats plus reſpectables, à ſoûmettre & dompter les eſprits trop fiers & rebelles. Ainſi, qu'elle que ſoit cette tromperie, elle eſt au fond innocente & ne tourne qu'à l'avantage des Peuples. C'eſt pour eux, dit Ciceron, c'eſt pour les retenir dans leur devoir, que pluſieurs Dogmes ont été inventés, je ſuis faché qu'il y ait ajouté celui de l'exiſtence (b) des Dieux immortels.

(a) *Aug. de Civitate Dei, Lib.* 4.
(a) *De Nat. Deor. Lib.* 1.

Dans l'Eglise Chrétienne, c'est à dire *dans les trois premiers siécles*, les plus grands Hommes, remarque Saint Augustin d'après Tertullien (*a*) & Saint Irenée, avoient soin de ne point traiter en public ce qui demandoit à être caché, & ils se contentoient de répandre une Doctrine facile & populaire, comme plus proportionnée à la foiblesse de la multitude, se reservant pour eux-mêmes (*b*) les vérités d'une certaine profondeur & les regardant comme des viandes plus solides dont ils se nourrissoient avec un petit nombre de sages. La sagesse est réservée, & même muette. A l'égard du Peuple, il ne faut lui rien dire de faux, mais il ne faut point lui dire aussi tout ce qui est vrai.

Cette restriction n'est-elle pas équivoque ?

Emmanuel à Schelstrate dans un livre publié en 1678. sous le titre *d'antiquitas illustrata circa concilia generalia*, prétend que jusqu'au milieu

(*b*) *Tertul: de Præscription:* & *S. Iren. Lib.* 3. *contra Valentinianum.*

(*c*) *August. de verâ Religione, Cap.* 26.

du sixiéme siécle ou avoit coûtume de cacher aux Payens & aux Cathecumenes certains Dogmes & certaines Pratiques du Christianisme, de peur de les exposer à leurs railleries & à leurs prophanations. Cette coûtume s'appelloit *disciplina arcani*, & il y a grande apparence qu'elle avoit Jesus-Christ lui-même pour Auteur.

Chaque secte de Philosophie avoit autrefois ses opinions particulières, qui n'étoient confiées qu'aux principaux de la secte: & quoique ces opinions roulassent sur les matieres les plus importantes, comme sur la nature des Dieux & sur l'immortalité de l'Ame, Saint (a) Augustin observe qu'on n'en vivoit pas moins familierement ensemble. Les Philosophes, malgré la diversité de leurs sentimens, se trouvoient aux mêmes Temples & assistoient aux mêmes Sacrifices, sans se gêner les uns les autres & s'inquieter de ce qu'ils pensoient différemment. D'où con-

(a) *De vera Relig.* Lib. 1. Cap. 2.

conclut

conclut Saint Augustin que ces Philosophes ne suivoient point dans la pratique & dans le commerce ordinaire de la vie, ce qu'ils enseignoient dans l'intérieur de leurs écoles. Ce qui faisoit fleurir la tolérance universelle, tolérance d'autant plus grande qu'ils la regardoient comme ordonnée par la suprême Divinité. *Uno itinere* dit Symmaque, *non possumus pervenire ad tam grande secretum.*

Non seulement les Philosophes déguisoient la vérité dans leurs discours, ils composoient encore de deux sortes d'ouvrages qu'ils distinguoient en *exoteriques* & *esoteriques*. Les uns étoient faits pour le Peuple à qui on ne doit qu'une instruction commune : les autres pour les amis & les confidens qui entendoient à demi-mot.

Quand la nouvelle Philosophie s'introduisît dans le monde & qu'on voulût accorder la foi & la raison, en montrant jusqu'à quel point elles sont compatibles & incompatibles l'une avec l'autre, on faisoit une distinction sérieuse

entre parler philoſophiquement & parler théologiquement. Une choſe diſoit-on, peut être vraye devant le tribunal de la raiſon & fauſſe devant le tribunal de la foi. Ces deux ordres de connoiſſances, quoique différens, peuvent cependant ſubſiſter enſemble ſans ſe détruire. Pomponace & les autres Italiens ſes Compatriotes aſſuroient que philoſophiquement on ne pouvoit prouver le Dogme de l'immortalité de l'ame, & que théologiquement on ne pouvoit le nier, la foi & la raiſon ayant leurs droits ſéparés. Mais l'acquieſcement d'eſprit produit par la raiſon eſt-il plus ferme & plus perſuaſif que l'acquieſcement produit par la foi. Je ne déciderai rien là-deſſus : on peut voir ce qu'en a écrit feu M. Huet dans ſes *Alnetanæ Quæſtiones*, & y joindre la *Theologia pacifica* de Chriſtophe Witichius.





HISTOIRE CRITIQUE DE LA PHILOSOPHIE.



LIVRE DIXIEME.

DE LA RENAISSANCE DES LETTRES EN ITALIE, ET SUCCESSIVEMENT DANS LES AUTRES ROYAUMES DE L'EUROPE.

CHAPITRE XLV.

I. *De Corneille Agrippa*. II. *De l'Abbé Tritheme*. III. *De Jean Pic de la Mirandole*. IV. *De Jerôme Cardan*. V. *De Jean Reuchlin*. VI. *De quelques Auteurs Anglois*.

I.


'AI parlé dans le dernier Chapitre du Livre précédent de quelques Philoſophes qui eurent des idées ſingulieres, & qui s'écartant des routes frayées par le grand nombre, ſe permirent toute liberté de penſer. Ces Philoſophes en exciterent d'autres à ſuivre leur exemple, qui devint contagieux : ce qui leur attira beaucoup d'ennemis, ſur-tout parmi le Clergé, ardent à nuire quand on n'a pas pour ſes opinions la crédule déférence qu'il exige. On maltraita ces Philoſophes dans pluſieurs villes, on leur ôta les charges & les emplois qu'ils occupoient : mais cela même accrût leur hardieſſe & leur fermeté, & ils ſouffrirent conſtamment l'exil & la perte de leurs biens, pour ce qu'ils appelloient la vérité. Mais il s'en falloit bien qu'ils l'euſſent trouvée, ni même effleurée. Car toute leur habileté conſiſtoit à expliquer les nombres de Pythagore & les idées de Platon, auxquels ils joignoient les rêveries de la cabale des Juifs, & les Hieroglyphes des Egyptiens dont l'obſcurité eſt impénétrable.

Je ne crois pas devoir inſiſter ſur cette Doctrine

Doctrine mystérieuse : le détail en seroit ennuyeux. Quelques traits pris au hazard, & sans garder l'ordre des tems, ajoutés à ceux que j'ai rapportés, suffiront. On feroit trop d'honneur au Fanatisme, d'en retracer l'histoire avec une sorte de méthode.

Corneille Agrippa, né Gentilhomme, prît d'abord le parti des armes : c'étoit le seul qui paroissoit lui convenir. Mais il ne le suivît pas long-tems. Un esprit vif & inquiet, un goût insatiable pour tout ce qui étoit nouveau, le porterent rapidement à l'étude des Sçiences les plus difficiles : & il se fit recevoir Docteur en Droit & en Médecine. Muni de ces deux titres, & dédaignant ceux qu'il croyoit n'en pas sçavoir autant que lui, il passa d'un Royaume à l'autre, & se fauxfila avec les personnes les plus distinguées ou par leur naissance ou par leurs emplois. Mais dans le tems qu'il se flattoit le plus de leur protection, il vit toutes ses espérances s'évanouir, & ses prétendus amis lui manquer au besoin. Il s'en plaignît hautement, & ses plaintes répandues sans aucun ménagement, eurent pour lui des suites fâcheuses. On retrancha ses pensions : on le réduisît aux plus cruelles extrémités. D'un au-

De Corneille Agrippa.

V. Ejusdem epist. quamplures.

Melch. Adam in vitâ Agrippæ.

tre côté, ceux qu'il avoit méprisez à cause de leur ignorance & de la vie dissolue qu'ils menoient, sur-tout les Prêtres & les Moines, l'accuserent de n'avoir point de religion, reproche odieux, qu'ils sçavent si bien faire valoir, quand ils veulent perdre quelqu'un.

Il est vrai qu'Agrippa donnoit trop de liberté à sa plume & à sa langue; à sa langue, en parlant contre les superstitions que les Moines avides & intéressés regardoient comme le principal de leurs biens & de leurs revenus; & à sa plume, en publiant deux ouvrages trop forts pour le siécle où il vivoit. L'un avoit le titre suivant, *De la Vanité des Sciences*, & sembloit être la censure des études monastiques & ordinaires; & l'autre, *De la Philosophie occulte*, qui consiste, dit Agrippa, à se transformer en Dieu par la vertu de l'entendement pur. Après quoi on peut espérer de parvenir aux secrets les plus relevés, & aux mysteres les plus sublimes de la Chymie, de l'Astrologie & même de la Magie. Mais qu'est-ce que se transformer en Dieu? c'est, ajoute Agrippa, se détacher de tous les objets que le spectacle de la Nature présente; c'est se renfermer modestement en soi-même; c'est enfin mourir au monde. Or cette mort précieuse

Erasmus, epist. lib. 17. & 18.

Naudé, Apolog. des grands hommes accusés de Mag.

précieuſe n'eſt point de ſe ſéparer du corps, mais de vivre comme ſi l'on n'en avoit pas.

Tout ce langage pris en partie des Juifs Cabbaliſtes, & aſſaiſonné de termes myſtérieux, eſt le fondement de la *Philoſophie occulte* d'Agrippa. Il y parle ſouvent de l'entendement pur, qu'il nomme auſſi l'eſprit intérieur, dont les forces augmentent à meſure qu'on eſt plus mort au monde, & plus transformé en Dieu. Car tout cela a différens dégrés, que les Aſtres reglent par leurs influences, & que les Génies bienfaiſans entretiennent par leurs viſites & leurs conſeils. *Joh. Wierus de Magis cap. 9.*

Agrippa ne ſe fit pas un ſeul Diſciple par ſa *Philoſophie occulte*. Les Moines jaloux le décrioient comme un hérétique, au lieu qu'ils devoient ſeulement le décrier comme un fou & un enthouſiaſte. Agrippa avoit beau ſe vanter d'avoir en ſa poſſeſſion le ſecret de la pierre philoſophale, & d'être un Chymiſte parfait. On en rioit. Les revers de fortune qu'il eſſuyoit de tems en tems, & qui l'obligeoient à faire des démarches humiliantes, ne montroient que trop combien étoient frivoles ſes connoiſſances en Chymie. Enfin, il mourût dans l'hôpital général de Grenoble, n'ayant plus aucune *Mart. Del Rio, in Diſquiſ. Magicis.*

Clavigni de Sainte Honorine, des Livres suspects.

aucune ressource & ne sçachant où se retirer. On dit que ses dernieres paroles furent contre les Démons Aëriens, qu'il disoit l'avoir trompé.

II.

De l'Abbé Tritheme.

Vide Gas. Schotti Techn curiosam, sive Mirabilia Artis.

Pope Blount, in Cens. Celebrior. Authorum. p. 503.

Si nous n'avions d'autre écrit de l'Abbé Tritheme, que les six livres de la *Polygraphie*, nous pourrions le regarder avec cette estime que méritent les Inventeurs. C'est à lui qu'on doit le double art, & d'envelopper ce qu'on veut cacher aux autres, & de deviner ce que les autres nous veulent cacher. Ce qui demande un esprit de combinaison peu ordinaire, & ce fil imperceptible qui sert à se tirer d'un labyrinthe où l'on est embarrassé. Les idées subtiles de Tritheme ont été depuis traitées de différentes façons, par les habiles Négociateurs & par ceux qui ont eu des affaires secrettes à manier.

La France a vu naître un homme unique, qui égaloit ou peut-être qui surpassoit l'Auteur de la *Polygraphie*. Cet homme célebre avoit un coup d'œil si perçant, qu'aucun chiffre ne l'a jamais arrêté. Quelque lettre qu'on lui montrât, & de quelques caracteres dont on se fût servi, il n'hésitoit point, il lisoit

ſoit couramment. Le Cardinal de Richelieu qui admiroit peu de choſes, ne pouvoit parler de M. Roſſignol (c'étoit le nom de cet homme incomparable) ſans marquer un long étonnement. Il le préféroit à tous les Algébriſtes & à tous les Géometres de ſon tems.

La *Polygraphie* renferme certainement des choſes curieuſes. Mais on ne peut s'empêcher d'y voir le goût dominant, qui entraînoit l'Abbé Tritheme vers les Sciences Cabbaliſtiques, & les Arts divinatoires. Il ſe développa enfin tout entier dans la *Steganographie*, & il y apprit, mais d'une maniere énigmatique, à diſtinguer les Génies par leurs divers ordres & leurs divers emplois, à connoître leurs bonnes & mauvaiſes qualités, à les appeller par leurs noms & ſurnoms; en un mot, à les employer aux choſes où ils peuvent nous être de quelque utilité, tantôt le jour & tantôt la nuit, tantôt l'hyver & tantôt l'été. J'avoue que cette *Steganographie* eſt inintelligible, à moins que d'être conduit par un bon guide. Le mien a été le fameux Caramouël, Evêque de Vigevano, qui a fait un commentaire ſur le Livre de Trítheme, & qui n'étoit pas moins habile que lui. Heureuſement que le ſiſtême qui les occupoit

V. Kircheri Polygraph. novam.

tous les deux, n'a plus de crédit aujourd'hui. Aucun eſprit raiſonnable ne court après les Génies. On s'en mocqueroit.

III.

De Jean Pic de la Mirandole.

La jeuneſſe & même l'enfance de Jean Pic de la Mirandole furent des plus brillantes. Il devint ſçavant, ſans preſque avoir étudié : & il n'étudia que par vanité, & par oſtentation. Sa mémoire étoit prodigieuſe : & il poſſédoit le talent de la parole à un point ſi ſuperieur, qu'on ne ſe laſſoit jamais de l'entendre. On le ſuivoit comme un Oracle. A l'âge de 24 ans, il ſoutint à Rome ces fameuſes theſes dont on a tant parlé, & qui renfermoient 900 propoſitions empruntées de toutes les ſciences. Ces theſes lui attirerent beaucoup d'ennemis, que ſa grande réputation avoit déja indiſpoſez contre lui. On l'accuſa d'avoir eu recours à des raiſons naturelles, pour expliquer les plus ſublimes miſteres de la religion. On l'accuſa encore d'avoir trop loué la cabbale des Juifs, & de l'avoir regardée comme la meilleure clef pour découvrir le ſens des Saintes Ecritures.

Jean Pic de la Mirandole fit ſon Apologie, où il proteſta de ſon attachement

chement & de ſon reſpect pour toutes les déciſions de l'Egliſe. Ses Ennemis n'en parurent pas contens: mais la protection & l'amitié dont l'honoroit la Maiſon de Médicis, les obligérent à garder le ſilence. On craignoit trop cette Maiſon, devenuë une des plus puiſſantes de l'Italie, pour oſer la choquer ouvertement. Pic de la Mirandole continua ſes études, & mourût à 34. ans laiſſant imparfait ſon ouvrage contre l'Aſtrologie. On ignore les raiſons qui l'avoient forcé à entreprendre cet ouvrage. Car de la maniere dont il penſoit, les Aſtrologues ne devoient pas lui être moins chers que les Cabbaliſtes.

IV.

J'ai déja parlé de Jerome Cardan: voici quelques traits que j'ajoute à ſon tableau. C'étoit un compoſé bizarre de folie & de ſageſſe, de vices & de vertus. Il y avoit dès momens, où il paroiſſoit au-deſſus de l'humanité; dans d'autres, il étoit plus foible & plus crédule qu'un enfant. Sa réputation impoſoit de loin; ſa préſence détruiſoit ce qu'avoit promis ſa réputation. Mr. de Thou qui parle ainſi, avoit connu Cardan

De Jerôme Cardan.

Cardan à Rome, & s'étoit entretenu familierement avec lui. Il avoit été sur-tout frappé du grotesque qui regnoit dans son habillement, & dans toutes ses manieres.

Au milieu de tant de caprices & de tant de disparates, on ne peut nier que Cardan n'eût beaucoup d'esprit : & s'il avoit pu secoüer le joug de son imagination errante & vagabonde, s'il avoit pu se contenir dans les bornes que prescrit une bonne méthode d'étudier, il auroit rendu de grands services aux Mathématiques, à la Philosophie & à la Médecine. On voit par les semences de pensées & de raisonnemens qu'il a répanduës en différens endroits de ses ouvrages, ce qu'il étoit capable de faire, s'il eut moins écrit (car on a dix volumes in folio de ses ouvrages) & qu'il eût écrit avec plus de jugement.

V.

De Jean Reuchlin.

Maius, in orat. de ejus vitâ.

Les Arts & les sciences commençoient à refleurir, lorsque Jean Reuchlin vint au monde. Il reçut toute l'éducation qu'il pouvoit recevoir en Allemagne où il étoit né : & ce qui est la marque de cette éducation, ce qui prouve son heureux naturel, c'est qu'il fût connu

&

& estimé de tous les gens de lettres qui vivoient alors, sur-tout de Jean Wesselus surnommé la lumiere du monde. A sa persuasion, il passa en France où il se perfectionna dans la langue Latine, & dans la langue Grecque. Il en fit même des leçons à Orléans & à Poitiers, pendant qu'il étudioit en droit. C'étoit la profession à laquelle il se destinoit, & qui peut mener en Allemagne aux honneurs & aux richesses rapidement.

Mais les amis de Reuchlin le détournerent du parti qu'il avoit pris, & le forcerent d'aller avec eux à Rome. Son goût pour les belles-lettres s'y réveilla : & comme ce goût augmente à mesure qu'on cherche à le satisfaire, il se rendit à Florence, où Laurent de Médicis avoit rassemblé une cour aussi spirituelle qu'agréable & polie. Reuchlin, au milieu de tant de personnes d'esprit & de distinction, ne parut point déplacé. Il se lia sur-tout d'une étroite amitié avec Ange Politien, Marcile Ficin & Pic de la Mirandole. Mais on peut dire que ce fut-là l'écueil où il échoüa, & qui le fit tomber dans des disgraces dont tout le reste de sa vie porta une douloureuse empreinte.

Car s'étant laissé gagner par Marcile Ficin & par Pic de la Mirandole à la

Philosophie

Philoſophie de Pythagore & de Platon, il s'en entêta ſi fort dans la ſuite, qu'il ne s'occupa plus d'autre choſe. Il eût même un vif empreſſement de s'en retourner en Allemagne, où, vû le grand nombre de Juifs répandus dans ce vaſte païs, il eſperoit trouver plus de ſecours qu'en Italie, & plus de facilitez, pour apprendre l'hébreu. Les Prêtres & les Moines le virent arriver avec des yeux jaloux, & enflammés de colere: & de ſon côté, Reuchlin ſe contenta de les tourner en ridicules par des ſatyres ingénieuſes & compoſées avec beaucoup d'élégance, qui étoient intitulées, *Epiſtolæ obſcurorum virorum.* Ces Satyres ſont encore recherchées aujourd'hui: & l'on aſſure que, lorſqu'elles parurent, elles mirent au deſeſpoir un Religieux Dominicain qui étoit l'adverſaire le plus déclaré de Reuchlin, & le perſécuteur de tous les honnêtes gens. Le Religieux bientôt après mourût de honte & de dépit. L'ignorance étoit alors parvenuë au plus haut point, tant parmi le Clergé qui fier de ſon opulence, ne ſongeoit qu'à vivre dans le faſte & dans le bruit des armes, que parmi les Moines qui ſans aucune étude ni aucune littérature, avoient pourtant ſubjugué toutes les Univerſités.

V. Bayle, Diction. crit à l'article de Hochſtrat.

Eraſm epiſtol. l. 19.

Pour

Pour ce qui regarde les autres ouvrages de Reuchlin, je ne parlerai que des deux principaux: *de Arte Cabbalisticâ & de Verbo mirifico*. Le premier contient un sistême raisonné de la Cabbale des Juifs, avec un pompeux étalage d'érudition Hébraïque; le second fait voir les différens rapports qu'ont enrr'eux l'ancien & le nouveau Testament, à l'égard des noms donnés à Dieu & de l'aplication qu'on en peut faire à Jesus-Christ: le tout suivant les regles prescrites par la Cabbale, & la valeur des grandes & petites lettres. Mais ce détail n'est plus d'aucun usage. Et de quel usage seroit-il pour éclairer l'esprit, & le conduire dans les routes de la vérité?

Autant que Reuchlin fût estimé dans sa jeunesse, & consideré par son attachement aux Belles-Lettres, autant essuya-t-il de contrariétés & de traverses, dès-qu'il se livra à l'étude de l'Hébreu & de la Cabbale. Le nombre de ses ennemis s'accrût insensiblement: ce qui le jetta dans une maladie de langueur & de tristesse, dont il fut la triste victime. Au reste, quoique Reuchlin fut compatriote & ami de quelques-uns des principaux Réformateurs, on ne l'accusa jamais d'avoir donné dans les nouvelles opinions. Il vécut comme Erasme, qui sentoit

ſentoit bien tous les abus & tous les deſordres qui fourmilloient dans l'Egliſe Romaine; mais qui ne croyoit point pour cela être en droit de s'en ſéparer.

VI.

De quelques Auteurs Anglois.

Le regne de la Cabbale ne dura pas long-tems. Il n'y eût plus que des eſprits foibles & ſuperficiels, qui s'y prêterent. J'en excepte un Religieux de ſaint François, nommé George de Veniſe ou *de Georgiis*. Son Harmonie du monde eſt une véritable extravagance, où il y a cependant des traits d'un genie ſurprenant. Pour ſes Problemes touchant l'écriture ſainte, on ne les connoit guéres que par le Commentaire du Pere Merſene ſur la Généſe. Il combat le *Franciſcain* de Veniſe, mais il le combat en aveugle & ſans avoir lû Platon. C'eſt aſſez la méthode des Moines animés les uns contre les autres.

Vers le tems où Deſcartes commença à ſe faire connoître, il s'éleva en Angleterre quelques Auteurs moitié Cabbaliſtes, & moitié Platoniciens, du reſte jaloux de la réputation que le nouveau Philoſophe François acquéroit de jour en jour. Le but de ces Anglois étoit de redonner un nouveau luſtre à l'écriture ſainte,

ſainte, qu'ils croyoient qu'on vouloit lui ôter. C'eſt pourquoi ils ſoûtenoient que toute la Philoſophie, du-moins celle qu'on doit ſuivre, venoit de Moïſe, & que c'étoit dans ſes écrits que Pythagore & Platon avoient puiſé; que parconſéquent la Cabbale étoit la ſeule voye pour parvenir à la vérité, puiſque toute la Philoſophie y eſt compriſe. Quelques anciens Peres de l'Egliſe avoient penſé la même choſe : mais ſans ſuccès. On n'en eſt pas aujourd'hui plus perſuadé que de leur tems.

V. l'Hiſtoire de la Philoſophie de Th. Gale: 1. & 2. partie. Lond. 1676.

Je viens aux Platoniciens Anglois, que je réduirai à trois principaux. Le premier eſt Théophile Gale, Miniſtre Presbytérien, qui étoit fort verſé dans l'ancienne érudition Grecque. Son fils Thomas Gale ſuivit ſes traces, & ſurpaſſa même ſon pere qui n'avoit rien épargné pour ſon éducation. Le premier ouvrage que donna le jeune Gale au public, a pour titre : *Syllogen ſcriptorum mythologicorum & ethicorum* : il s'y plaint ſur-tout du peu de cas que les nouveaux Philoſophes faiſoient de la Morale, & du penchant qu'ils avoient à douter de tout. Il publia enſuite le Traité de Jamblique *de Myſteriis Ægyptiorum*, traduit en latin avec beaucoup d'éclairciſſemens. Ce Traité renferme

tout ce qui regarde la Theurgie, les différentes purgations de l'ame, la maniere de converser avec les Genies, les cérémonies nécessaires pour pénétrer dans l'avenir: enfin, je ne sçais combien d'autres folies semblables. Thomas Gale paroît initié à tous ces mysteres comme s'il avoit été élevé dans un College de Prêtres Egyptiens.

Le second est Rodolphe Cudworth auteur du sistême intellectuel de l'univers. Comme il s'appercevoit que les hardis sentimens de Hobbés, & surtout le matérialisme, se repandoient en Angleterre, il résolût d'y opposer une forte digue. Mais son ouvrage écrit d'un style profond & embarrassé, fut dabord peu connu: & peut-être ne l'auroit-il jamais été sans la belle traduction latine de l'Abbé Laurent Moshem, & la Biblioteque choisie de Mr. le Clerc. Ce dernier a fait voir le foible & le mal raisonné des Natures Plastiques, dont Dieu se sert pour organiser tous les êtres, sans que ces Natures ayent aucune connoissance de l'Organisation. Cudworth avoit cru les pouvoir substituer aux idées de Platon, pour lesquelles il étoit fort prévenu. Ce qui joint à beaucoup de traditions que lui fournit la Cabbale, le fit tomber dans des er-

reurs

reurs qu'on lui reproche avec raiſon & juſtice ; mais au milieu de ces erreurs, il fit tout ſon poſſible pour attaquer le matérialiſme dont il craignoit fort les ſuites. C'eſt-là ſa plus grande louange:

Le troiſiéme eſt Henry Moor, dont les Anglois font toujours grand cas. Il accordoit une grande liberté de penſer, tant en Théologie, qu'en Philoſophie, à tous ceux qui ſuivoient ſa doctrine : & pourvû qu'on évitât l'Athéiſme, il permettoit qu'on prît tel parti qu'on jugeoit à propos. Cette indifférence en matiere de Religion fit crier tous les Théologiens d'Allemagne:car il ne fut guéres connu en France, & on y feroit aujourd'hui peu d'eſtime de ſes ſentimens. En effet, Henry Moor ayant une grande lecture & menant une vie fort rétirée, on le vit confondre des choſes qui n'avoient aucune liaiſon ni aucune analogie enſemble. Parmi les anciens, il récueillit les principales opinions de Pythagore, Platon & Ariſtote, & parmi les modernes, il s'appropria pluſieurs penſées de Cardan, de Jules-Scaliger & même de Deſcartes dont il parle en bons termes, mais en blâmant le trop fréquent uſage qu'il a fait de la Géométrie. Henri Moor avoit l'eſprit trop plein d'idées Cabbaliſtes, pour goûter la Philoſophie corpuſculaire,

corpusculaire, & pour s'attacher aux loix simples du méchanisme de la Nature. Nous avons un ouvrage de cet Anglois, qui mériteroit une sérieuse attention, s'il étoit parti d'une autre main que de la sienne. Cet ouvrage roule sur l'éxistence & la nature des choses incorporelles, sur les loix du mouvement établies par Descartes, enfin, sur ce qu'il y a de vrai ou de faux dans le sistéme de ceux qui expliquent méchaniquement tous les effets de la nature.

V. Henr. Mori Tractatum de Animâ, ejusque facultatibus. 1677.

Henri Moor croyoit non seulement l'éxistence d'un nombre infini de substances incorporelles, mais encore la préexistence des ames destinées à venir dans les corps, où elles étoient attirées & rétenuës par des odeurs particulieres. Selon lui, ces ames quoique spirituelles, avoient de l'étenduë & passoient d'un corps à l'autre, sans jamais s'arrêter. On trouve dans la Cabbale une partie de toute cette doctrine. Elle n'admet aucune substance qui ne soit étenduë : & comme Dieu est la plus noble & la plus distinguée de toutes les substances, son étenduë est aussi la plus grande de toutes. C'est ce qu'on peut voir énoncé plus au long dans le *Conamen Mathematico Metaphysicum de spatio Reali sive Ente Infinito.* Au reste, Henri Moor à la suite des

Authore Josepho Raphson.

des Juifs Cabbalistes, veut qu'on distingue des corps l'espace, ce qui est corporel de ce qui n'est que purement étendu : en quoi ils se croyoient suffisamment séparés des Matérialistes.

CHAPITRE XLVI.

I. *De la renaissance des Lettres.* II. *Que les Grecs qui passerent en Italie après la prise de Constantinople, étoient partagés entre Platon & Aristote.*

I.

De la renaissance des Lettres.

APrès la nuit obscure qui avoit enveloppé toute l'Europe, nous sommes parvenus enfin à ces tems clairs & sereins, qui font tant d'honneur à l'humanité. Le monde parut sortir pour la seconde fois du cahos. J'appelle ainsi ces tems heureux qui virent renaître & refleurir les sciences, les arts, les talens, d'abord en Italie, peu après en France & de proche & proche, dans tout le reste de l'Europe : qui ramenerent le goût perdu depuis si long-tems, & avec le goût, les agrémens de la vie, les conversations polies, les spectacles, les plaisirs

sirs mêmes répandus sans crime & sans indécence.

Une remarque curieuse qu'on peut faire ici, c'est que l'art si utile de l'Imprimerie, & duquel on a tiré tant d'avantages & tant de secours, fut trouvé à peu près dans ces tems là. Il sembloit que la Nature bienfaisante qui faisoit refleurir les sciences, vouloit rendre plus aisés les moyens de les cultiver, en multipliant le nombre des livres, & en donnant de ces livres des éditions qui fussent plus correctes de jour en jour, des éditions confrontées sur une plus grande quantité de manuscrits.

Trois choses, à mon avis, contribuérent à la renaissance des Lettres en Italie, vers le milieu du quinziéme siécle. La premiere fut l'exemple de quelques personnes d'esprit & de goût, qui dès le quatorzieme commencerent à se sentir, & à secoüer le joug de la barbarie. Tels étoient Dante, Petrarque, Boccace, dont le goût se déclara d'abord pour la Poësie, & qui eurent beaucoup d'imitateurs. On les loue sur tout d'avoir joint à l'étude de leur langue particuliere, l'étude de la langue Latine, qui avoit si fort dégénéré depuis le siécle d'Auguste, qu'elle n'étoit plus reconnoissable.

La

La ſeconde fut la protection éclairée & qui ſe tourna même en une noble familiarité, que la plus-part des Princes qui vivoient alors, accorderent aux gens de Lettres. Les noms de ces Princes amis du genre humain ne peuvent être trop ſouvent répétés. Les voici.

V. le Traité des plus belles Biblioth. par le Gallois.

L'Empreur Frederic III :

Le Pape Nicolas V :

Coſme de Médicis, appellé le Pere des Muſes :

Jean Galeas, Duc de Milan :

Alphonſe Roi d'Arragon & de Sicile:

Robert Roi de Naples & de Sicile :

Mathias Corvin Roi de Hongrie, fils de Jean Hunniade, la terreur des Turcs :

Frederic Feltro, Duc d'Urbin :

François I. Roi de France.

La troiſiéme enfin fut l'arrivée de quelques Grecs, qui s'expatrierent volontairement, & ſe rendirent à Veniſe. Le plus conſidérable de ces Grecs étoit Emmanuël Chryſoloras, qui ayant parcouru les villes de Rome, de Florence, de Pavie, déclamant par-tout contre l'ignorance qui y regnoit & les vices qu'elle traîne à ſa ſuite, alla enfin mourir à Conſtance pendant la tenuë du Concile. On l'y avoit appellé par diſtinction.

Pour

Pour ce qui regarde les autres Grecs qui comme en foule passerent en Italie, ce ne fut qu'après la prise de Constantinople, dont Mahomet II. s'empara en 1453 : & c'est de cette année où le Turban triompha, qu'on doit compter la renaissance des Lettres. Frederic III. étoit alors Empereur d'Occident, & Nicolas V. protecteur zélé des beaux-arts & connoisseur, tenoit le siege de saint Pierre. De tous ces Grecs fugitifs, de ces illustres malheureux qui vouloient se soustraire à la barbarie & à la cruauté des Turcs, les uns se retirerent à Rome & les autres à Florence, où ils trouverent tous des aziles sûrs & honorables. Il sembloit que chacun se faisoit une fête de les bien recevoir : tant le mérite malheureux a de pouvoir sur les cœurs nobles & sensibles.

Les plus distingués de ces Grecs étoit le Cardinal Bessarion qui fut Légat en France en 1472. Gemiste Pleton, George de Trebizonde, Théodore de Gara, Jean Argyrophile de Bizance, Demetrius Chalcondyle, Jean Lascaris, Andronic de Thessalonique. J'en nommerai quelques autres dans la suite. Ces étrangers qui à la maniere des Grecs prirent le ton avantageux, causerent une grande fermentation dans l'Italie laquelle

quelle changea presque toute de face. Le quinziéme siecle devint un siecle très-lumineux : & si l'on n'y trouve point cette exactitude & cette sévérité de raison qui brillerent depuis, & qu'un siécle plus philosophe fit généralement approuver, on y trouve dumoins des lumieres vives, une diction pure & châtiée, une éloquence belle, agréable & ingénieuse.

Sur cela je ferai les trois réflexions suivantes. Premierement, il y avoit déja plusieurs siécles que l'Europe, & sur-tout l'Italie, étoient plongées dans une ignorance profonde, lorsque les Lettres commencerent à refleurir. Les hommes avoient desappris à penser : & quand ils voulutent s'en aviser, la nécessité les contraignit de s'adresser aux Anciens & d'étudier leurs langues, pour reprendre où ils avoient fini. Il fallut donc regarder les siécles qui s'étoient écoulés, comme des siécles où l'on avoit perdu le fil du vrai, du beau, du sublime : où la mémoire des productions admirables des Grecs & des Romains s'etoit entierement effacées. Il fallut donc étudier leurs langues, pour reprendre où ils en étoient restés, & pour se metttre en état de faire de nouveaux progrès. Il fallut enfin une application suivie, & un fin discernement.

En second lieu, l'étude des langues fut cause que presque tous les sçavans du quinziéme & du seiziéme siécle s'appliquerent à lire les livres des Anciens qu'ils purent découvrir, à composer purement en latin, & à traduire les Auteurs Grecs. Les uns se donnerent curieusement à la recherche des manuscrits oubliés depuis si long-tems & presqu'enterrés; à comparer ces manuscrits, suivant les différens âges; à recueillir enfin leurs variétés, & les diverses leçons. Les autres s'attacherent à publier des Dictionnaires, des Glossaires, & d'excellentes Grammaires. Les six livres des Elégances de la Langue Latine imprimés pour la premiere fois vers l'an 1450. font encore honneur au discernement & au bon goût de Laurent Valla. Nicolas Perrot n'a pas moins retiré de gloire du Commentaire étendu qu'il a donné sur la Langue Latine: Commentaire qui avoit paru sous le nom de *Cornu-Copia*, & où on l'on voit deux vocabulaires, l'un Latin & l'autre Grec. Les derniers enfin firent imprimer tous les Auteurs trouvés jusqu'alors, avec des sommaires & des variantes. Ces éditions étoient enrichies de notes assez sçavantes d'ordinaire, mais remplies d'une vaine ostentation. Celles qui depuis

Lud. Viv. de causis corrupt. artium l. 3.

Idem de trad. Discipl. l. 3.

Erasm. Epist. lib. 7. epist. 2.

V. Cornucop. sive Ling. Lat. Comment. Basileæ 1521.

ont été données, n'en ſont pas moins remplies.

Troiſiémement il étoit aſſez difficile de ſe pénétrer de la lecture des Anciens, d'admirer les beautés dont leurs ouvrages ſont pleins, de prendre avec la teinture de leur eſprit, cet air noble, ce ſtyle engageant, en un mot, cette éloquence mâle & touchante qui les caractériſent : il étoit, dis-je, aſſez difficile au milieu de tout cela, de ne point leur prodiguer des reſpects & une eſpece de culte. De-là nâquit l'idolâtre amour de l'Antiquité, lequel fut accompagné d'une ſervile imitation. De-là nâquirent tant de traités ſur ce qui regarde la vie commune & privée des Grecs & des Romains, leurs loix, leurs mœurs, leurs coûtumes, leurs uſages, leurs habillemens, leurs repas, leur milice, &c. Enfin nous les connûmes mieux que peut-être ils ne ſe connoiſſoient eux-mêmes : ce qui dégénera en abus ſouvent ridicules, & occaſionna des querelles & des diſputes non moins animées que vaines & inutiles.

On voit par le détail où je ſuis entré, que le moyen employé dans le quinziéme & le ſeiziéme ſiécle pour faire refleurir les Lettres, ce fut d'avoir recours aux Anciens. Et d'abord on ap-

prit à parler correctement leurs langues: sçavoir, la Grecque & la Latine ; la Grecque ; avec le secours des fugitifs & des exilés de Constantinople ; la Latine dans les manuscrits conservés malgré la poussiere des Biblioteques où ils avoient été si long tems obscurcis. Quand on eut appris à bien parler le Latin & le Grec, qu'on eut des éditions correctes des anciens Auteurs, qu'on restitua les passages qui leurs manquoient, qu'on les eût éclaircis par des Commentaires où brilloit peut-être trop d'érudition, qu'on eût enfin décrié les Scolastiques & les Sophistes qui employoient un jargon brut & inintelligible, comme firent avec succès Laurent Valla & Hermolaüs Barbarus, Patriarche d'Aquilée : quand, dis-je, on en fut venu où les Anciens étoient restés, on commença hardiment à prendte l'essor, & à penser par soi-même.

Ainsi, à la renaissance des Lettres, on ne fut occupé qu'à retrouver le fil qu'on avoit perdu, & à le noüer à celui qu'on y vouloit joindre. On faisoit par ce moyen un tout suivi. Quand ce fil fut noüé avec toute l'adresse dont on fut capable : ce qui dura deux siécles : la raison reprit ses droits, & on commença à voir par ses propres yeux ce qu'on ne voyoit que par les yeux d'autrui.

Ainsi

Ainsi refleurirent d'abord les sciences qui dépendent principalement de l'imagination & de la mémoire, & on se croyoit sçavant, quand on avoit retenu ce que les Anciens sçavoient. Aujourd'hui ce n'est plus la même chose, & il en coûte cher pour acquérir une réputation pleine & entiere. Il faut plus que de la mémoire & de l'imagination: il faut encore un génie fort & étendu.

I I.

Je reviens aux Grecs. Lorsqu'ils parurent en Italie, ils se déclarerent, les uns pour Platon & les autres pour Aristote: ce qui renouvella toutes les contestations littéraires qui avoient agité autrefois la Grece. Voici un abrégé de ces contestations, sur lesquelles il suffit de jetter un coup d'œil.

Que les Grecs qui passerent en Italie après la prise de Constantinople, étoient partagés entre Platon & Aristote.

Gemiste surnommé Plethon se distingua à la Cour de Médicis, tant par son habileté que par sa bonne conduite, & ses mœurs réglées. Il publia à Florence un petit ouvrage Grec, où comparant Platon avec Aristote, il donnoit au premier toute la préférence. Ce fut-là comme le premier acte d'hostilité. Gemiste combattit avec courage, & rencherit encore sur les éloges qu'il avoit donné

d'abord à Platon. C'étoit en quelque maniere son manifeste: mais ses ennemis & sur-tout George Scholarius empêcherent qu'on ne l'imprimât.

Vers le même tems, George de Trebizonde se rendit recommandable par la défense d'Aristote, qu'il prît hautement. Il le loüoit en toute rencontre, & c'étoit avec des termes outrés & magnifiques. Comme il avoit beaucoup d'accès à la Cour de Nicolas V. qui même l'avoit fait son sécrétaire particulier, il importunoit tout le monde de ses discours, & mettoit Platon fort au-dessous d'Aristote. Autant qu'il relevoit le mérite de l'un, autant rabaissoit-il le mérite de l'autre. Le Cardinal Bessarion ennuyé de toutes ces injures, & craignant qu'on ne rejettât tout-à-fait la lecture de Platon, publia un ouvrage intitulé: *contre le Calomniateur*. » Ce grand Philosophe, dit il, a été » presqu'éclairé des lumieres du Christianisme & plusieurs Peres de l'Eglise » l'ont cité en preuve de nos mystéres. » Ils l'appelloient le Moyse d'Athé» nes. C'est pourquoi on ne peut point » l'estimer autant qu'il le mérite: & » plus on l'estime, plus on devient honnête homme. » Le mérite personnel du Cardinal Bessarion donnoit du poids à ses

ſes paroles. Il avoit rendu des ſervices ſignalés à l'Egliſe Romaine, & il ſoûtenoit ſa dignité avec beaucoup d'éclat. Sa maiſon étoit le rendez-vous de tous les ſçavans qui demeuroient à Rome, & il les recevoit dans ſa bibliotéque avec bonté, & ſatisfaiſoit à toutes leurs queſtions.

Le Cardinal eut une autre diſpute avec Marc d'Epheſe, ſi connu par l'opiniâtreté avec laquelle il appuya le ſchiſme des Grecs au Concile de Florence. Le premier diſoit que les Peres des quatre ſiécles qui ont ſuivi l'établiſſement du Chriſtianiſme, étoient dévoüés à Platon, & embraſſoient ſa doctrine: ce qui étoit le grand argument du Cardinal. Marc d'Epheſe au contraire citoit les approbations réïtérées que les Scolaſtiques donnoient à Ariſtote, & s'en prévaloit. *Saint Thomas*, continuoit-il, *vaut lui ſeul les Peres des quatre ſiécles: & je m'en tiens à ſon témoignage*. J'avoüe que toutes ces conteſtations marquoient plûtôt des Hiſtoriens de Philoſophie, que des Philoſophes. Jean Argyrophyle ſe joignit à Marc d'Epheſe: & comme il étoit violent & ſatyrique au dernier point, en exaltant Ariſtote, il décréditoit la plus-part des Anciens. Il ſoûtenoit par exemple que Ciceron avoit

ignoré le Grec, & Plutarque mal rapporté les opinions des Philosophes, ce qui révolta tous les sçavans. On a vu depuis un autre critique se vanter effrontément qu'il apprendroit à Ciceron à parler Latin. C'étoit le redoutable Scioppius.

La Cour de Florence donna sur-tout dans la Philosophie de Platon, qui plût au grand Cosme de Medicis. Il aimoit à en entendre parler, & mit insensiblement dans le même goût les Princes de sa maison. Ils fonderent une Academie dont tous les membres devoient être Platoniciens, & parler un langage poli, à l'exemple de leur Maître. On ne peut trop loüer les Princes de cette maison, Pierre, Jean & Laurent de Medicis, qui furent tous amateurs des Lettres & Protecteurs des sçavans. Ils favoriserent à l'envi l'un de l'autre Platon, & firent valoir ses Dialogues.

Mais pendant que ce Philosophe brilloit le plus, & que sa réputation se répandoit par toute l'Italie, celle d'Aristote commença à percer & parvint peu à peu à ce dégré d'autorité où on l'a vû monté. Le premier qui y contribua, fut Nicolas V. qui fit traduire plusieurs ouvrages d'Aristote en Latin. Ces traductions réussirent, & les libéralités du

Pape

Pape jointes à ses manieres obligeantes, furent de puissans encouragemens. C'est aux Princes à se servir de ces deux moyens, pour toucher au but. Alphonse I. Roi de Naples, qui disoit quelquefois en riant qu'il aimeroit mieux perdre son Royaume que sa Biblioteque, fit aussi traduire différens ouvrages d'Aristote : & ce qu'il y eût en cela de plaisant, c'est qu'il s'adressa pour cela au Cardinal Bessarion, quoiqu'il le sçût extrêmement passionné pour Platon & pour ses écrits. Le Cardinal par complaisance obéit, & dédia les ouvrages traduits avec des notes, au Roi lui-même. Rien n'étoit plus flateur, ni plus poli que l'Epitre dédicatoire : Alphonse y étoit loüé suivant son goût, qu'il partageoit entre l'amour de la guerre & l'amour des Belles Lettres. Il étudioit dans sa tente la veille d'une Bataille aussi tranquillement qu'en pleine paix. Son esprit étoit toûjours dans la même assiette.

Tout cela fit beaucoup d'honneur à Aristote, & empêcha que sa Philosophie ne s'éteignit en Italie. Elle eut d'abord peu de partisans : & tous ceux qui se piquoient de bien parler & de bien écrire, restoient attachés à Platon. Tels étoient Pic & son neveu Jean-François de la Mirandole, le Duc d'Urbin,

Hermolaüs Barbarus, Marcile Ficin, Barthelemi & Jean Cavalcante son fils, Ange Politien, Pomponius Professeur à Padoue & Jerôme Fracastor son disciple, grand Poëte & célebre Medecin, Mazzonius Proféſſeur à Piſe; Bernardin Donat qui traduiſit le Traité de Gemiſte, *De la préférence que mérite Platon ſur Ariſtote*, & pluſieurs autres Sçavans du quinziéme ſiécle & d'une partie du ſeiziéme. Mais les excès où tomberent ces nouveaux Platoniciens, les rendirent non-ſeulement ridicules, mais encore odieux. Ils parurent ridicules par le ſiſtême des Génies, & de la préexiſtence des Ames qu'ils vouloient établir: ils parurent odieux par le crédit qu'ils vouloient donner à Platon, dont ils regardoient les ouvrages comme un Texte Divin. Ainſi ils perdirent peu à peu de leur réputation, qui ne fut pas de longue durée: & le Platoniſme qui vers le commencement du quinziéme ſiécle étoit l'étude favorite des beaux eſprits d'Italie, s'évanouit dans les premieres années du ſiécle ſuivant. Son trop d'éclat lui fit tort, & expoſa au grand jour les égaremens de ceux qui s'y livrerent. Pour la Philoſophie d'Ariſtote, elle fût négligée à la renaiſſance des Lettres, & même dé-

chirée

chirée par un grand nombre d'adversaires. Mais tous ces obstacles furent levés à la fin : & comme elle se trouva liée à la Religion, elle supplanta le Platonisme, & devint la Philosophie dominante dans le seiziéme siécle. On ne parloit que d'Aristote.

CHAPITRE XLVII.

I. *Qu'on suivit bientôt l'exemple des Grecs en Italie.* II. *Des défauts où les Sçavans y tomberent.* III. *Abregé de la vie de quelques-uns de ces Sçavans.* IV. *De l'envie qu'on eût à la v r de Florence de christianiser les anciens Philosophes.*

I.

Qu'on suivit bientôt l'exemple des Grecs en Italie.

QUand on examine d'un œil philosophe la suite des siécles qui se sont écoulés, on est surpris de voir qu'ils sont tout différens les uns des autres. La décadence de l'Empire Romain anéantit toutes les sciences & tous les beaux arts. Les siecles qui suivirent cette décadence, étoient non-seulement plon-

gés dans d'épaisses ténébres, mais encore dans une corruption générale. Ce qui provenoit de trois causes: 1°. du luxe sans bornes qui s'introduisit à Rome, & qui changea toute la face de l'Empire, en dépravant les mœurs, en affoiblissant les études, en falsifiant les goûts, en dégradant la droite raison: 2°. des guerres sanglantes qui se firent loin de l'Italie, des peuples subjugués & des differentes colonies qu'on transporta jusqu'au fond de l'Asie & de l'Afrique devenues méconnoissables à leurs habitans mêmes: 3°. de cette multitude de barbares que le Nord jetta hors de son sein, & qui comme des torrens impétueux, se répandirent par-tout Ce ne furent que meurtres, qu'incendies, que pillages & destructions de Villes, que peuples menés en esclavage. Les Prêtres, les Moines, les Evêques virent la Religion prophanée & avilie, & dans ce renversement général de toutes les bonnes regles & de toutes les Loix, on ne fût plus en état de penser, de réfléchir, & de raisonner.

Voilà, comment l'Europe se perdît & fut enveloppée d'une nuit obscure: Les Barbares qui la ravagerent, ennemis déclarés de ce que la sçavante Antiquité avoit si noblement établi, détruisirent

firent tout & ne laisserent subsister que ce qui pût échapper à leurs grossieres & cruelles mains. Cet état malheureux, & cette défaillance de l'humanité qui suspendit, pour ainsi dire, toutes ses facultés, dura plusieurs siécles & s'étendit dans toutes les contrées de l'Europe. On en voit encore aujourd'hui des vestiges; & si cet âge brut a été insensiblement effacé, on se ressouvient toujours qu'il a existé.

Constantinople vint au secours de l'Europe toute défigurée, comme je l'ai dit, & y réveilla le génie, le goût, les arts, l'industrie. Ce fut à Rome, ce fut à l'ancienne Grece qu'on en eût l'obligation, & les nouveaux Grecs qui se retirerent de Constantinople, les firent passer en Europe. Ils eurent bientôt un grand nombre de Disciples & d'imitateurs en Italie.

La gradation des études fut telle précisément qu'elle devoit être. On s'attacha d'abord aux humanités, c'êst-à-dire, à la Langue Grecque & à la Langue Latine, aux Textes originaux, à la Critique, à la correction des anciens manuscrits, enfin, à toutes les connoissances dont les Interpretes & les Commentateurs peuvent s'ennorgueillir. On se piqua plus alors de bien écrire en Latin

Latin que d'écrire judicieusement, de prodiguer les fleurs de Rhétorique que d'étudier la Nature, & d'arranger un Discours, de le peigner avec soin, que de découvrir une vérité importante.

Mais tous ces préliminaires étoient d'une nécessité absolue. Le monde qui avoit eu d'excellens principes & d'heureux commencemens de presque toutes les sciences, les avoit tout-à-coup perdus, & sembloit les avoir perdus sans retour. On ne lisoit plus: on ne pensoit même pas. Ceux qui écrivoient, n'avoient ni exactitude de style, ni justesse d'esprit. Quand des hazards heureux donnerent lieu aux sciences de se renouveller, on fut obligé de recommencer dès les premiers élémens: on se trouva justement où l'on en étoit resté un siécle après le regne d'Auguste: on ressembla à un malade qui long-tems privé de sa raison, revient à son bon sens. Ainsi le plus grand mérite du quinziéme & du seiziéme siécle fut d'avoir lu & commenté les Anciens, d'avoir approfondi les beautés de leurs ouvrages, d'avoir en un mot sçu les imiter soit en vers, soit en prose.

Mais enfin on sentit qu'on avoit assez bien réussi à suivre pas à pas les Anciens, pour marcher à côté d'eux, & même

même pour les dévancer. On s'apperçut qu'on pouvoit raisonner & écrire indépendamment d'eux. Les premieres tentatives ne réussirent point. On devint ensuite plus fort & plus courageux. Les lumieres s'accrurent, à mesure que le raisonnement se fortifia. Ce changement arriva dans les études au commencement du dix-septiéme siécle : & quoiqu'il fut encore assez bien fourni de Commentateurs & d'Interprétes, on en faisoit moins de cas qu'auparavant.

Fleuri, 7. Discours.

L'esprit philosophique commençoit à s'établir sur leurs ruines : & ce siécle fut tout-à-fait différent des deux qui le précéderent. La raison prit la place de l'aveugle admiration, & du préjugé idolâtre. C'est à cette raison, c'est à cette exactitude qu'elle prescrit, c'est aux principes surs & infaillibles qu'elle a établis, que doiveut se rapporter tous les bons ouvrages. Heureux, ceux qui sont ainsi marqués!

II.

Des défauts où les Sçavans y tomberent.

L'Italie conserva soigneusement les sciences que les Grecs lui avoient transmises : ce qui y contribua, ce furent les deux Universités de Padoue & de Pise, qui pendant tout le cours du seiziéme

ziéme ſiécle eurent un grand nombre d'étudians & d'habiles Profeſſeurs. Je ne parle point des Académies entretenues à Rome & à Florence, & protégées par les Souverains Pontifes & par la Maiſon de Médicis. Leon X. qui étoit de cette Maiſon, & qui monta jeune ſur le Siége de Saint Pierre, d'ailleurs homme de goût & de plaiſir, ſurpaſſa tous les autres. Sa Cour étoit pleine de beaux eſprits. Il eut ſur-tout deux Sécretaires qui furent honorés de la pourpre Romaine, l'un nommé Pierre Bembe & l'autre Jacques Sadolèt. Le premier avoit plus d'agrément, & le ſecond plus de ſolidité dans l'eſprit. Outre pluſieurs Lettres qu'il écrivit au nom du Pape telles que le Pape les auroit écrites lui-même, il compoſa un Traité intitulé : *Des ſecours qu'on peut tirer de la Philoſophie dans les malheurs & les diſgraces de la vie.* Son cœur né vertueux étoit d'intelligence avec ſa plume.

Pour les autres Sçavans qui fleurirent en Italie, ils ne mettoient point tant de vertu dans leurs ouvrages, contens d'y mettre de la politeſſe, de l'élégance & je ne ſçai quelle fleur d'eſprit qu'ils empruntoient des Anciens pour l'ordinaire. D'ailleurs, ils ſe forgeoient des maîtreſſes à qui ils adreſſoient des cho-

ſes

ses communes sur-tout en vers, mais tournées assés agréablement, & où le choix des mots étoit bien observé. Ce choix les touchoit plus que celui des pensées. On peut dire la même chose de cet amas de petites Lettres qui ont paru dans le quinze & le seiziéme siécle: car il n'y a aucun Auteur de ce tems-là, qui n'en ait écrit. Mais que ces Lettres sont différentes de celles de l'Orateur Philosophe! Les siennes sont des Lettres d'Etat: les leurs sont des Lettres de bagatelles.

III.

Il est à propos, ce me semble, de dire quelque chose en détail de ces Sçavans d'Italie, qui travaillerent sur les anciens Philosophes. *Abregé de la vie de quelques-uns de ces Sçavans.*

1°. François Philelphe traduisit plusieurs Traités de Platon, d'Aristote, d'Hippocrate & de Plutarque en Latin; & comme il étoit excellent Grammairien, ses versions sont très-élégantes & très-fidelles: en quoi la plûpart des autres Traducteurs manquent. La dispute qu'il eût avec un Grec nommé Timothée, fut plaisante. Ils portoient tous les deux une grande barbe: & le sujet de leur dispute étoit un passage Grec fort

Trith. Volateran. Erasmus in Cicer.

fort difficile. Animés du désir de la gloire, ils parierent en bonne compagnie, que la barbe du vaincu seroit coupée & remise au vainqueur, ce qui fut executé ponctuellement. Il faut avouer que ce sont-là des plaisanteries peu convenables à des Philosophes. A peine les pardonneroit-on à des Pédans de profession.

2°. Hermolaüs Barbarus entra de bonne heure dans les affaires de la République de Venise où il étoit né, & on l'employa à une Négociation épineuse auprès de l'Empereur Frédéric & de Maximilien son fils, Roi des Romains. Mais ces affaires, quoique importantes, ne le détournerent point de l'étude. Il sentit que le travail sec & peu agréable que demandent les négociations, mêlé adroitement avec les Muses, fait trouver aux Muses mêmes plus de charmes, & de ces attraits que les Sçavans de profession n'y découvrent point.

Ang. Politi. L. 2. Ep.

Alex. ab Alex. l. 3. Genia. Dier.

Les travaux philosophiques d'Hermolaüs Barbarus se réduisent à un grand nombre de traductions. Les trois plus considérables sont, premierement Themiste, Orateur célebre & Paraphraste d'Aristote, que les Empereurs de Constantinople éleverent pour son éloquence

J. Scaliger.

aux

aux plus hautes dignités; en second lieu Dioscoride qu'il orna d'un fort docte Commentaire, mais qu'on accuse de quelques infidélités; enfin Pline le Naturaliste, qui lui donna bien de la peine, & lui acquit bien de la réputation. Il y corrigea 5000 passages, & éclaircit une infinité d'endroits que Pline avoit ignorez faute de connoissances, ou sur de mauvais Mémoires. La plus grande partie des matieres que Pline le Naturaliste a traitées, est du nombre de celles que le tems a perfectionnées & qu'il perfectionne encore tous les jours.

Salmasf. Præfat. ad Plini exercitat.

3°. Ange Politien naquit avec un génie heureux, & il s'attacha toute sa vie aux Belles-Lettres. La grande habitude qu'il avoit contractée avec les Anciens, faisoit qu'il s'approprioit souvent leurs pensées. Peut-être y étoit-il trompé lui-même le premier, & que s'imaginant penser, il ne faisoit que se ressouvenir des pensées d'autrui : ce qui arrive fréquemment à ceux qui écrivent en Latin. Politien étudia sur-tout Platon, & en traduisit par curiosité quelques morceaux choisis. Il nommoit la doctrine apparente & spécieuse de ce Philosophe le roman de la Théologie.

4°. Marc Antoine Flaminio se distingua par la politesse de ses mœurs, & par

par la netteté de ſa conduite. Ses amis lui reprochoient ſouvent qu'il étoit trop attentif ſur ſa ſanté. Mais cette attention eſt pardonnable, quand on veut concilier la tranquillité de l'eſprit avec la ſanté du corps, & être par-là plus propre à l'étude : *mentem ſanam in corpore ſano*. Il fit imprimer dans ſa vieilleſſe une Paraphraſe très-judicieuſe, *in duodecimum librum Ariſtotelis de primâ Philoſophiâ*, où l'on trouve le bon ſens admirable d'Ariſtote, & le ſtyle noble & élevé de Ciceron. Pour ce qui regarde les Poëſies de Flaminio, il imita l'élégante fineſſe d'Horace & en approcha autant qu'il eſt permis à un Moderne d'approcher de ces Originaux anciens. Du reſte il paſſa la plus grande partie de ſa vie dans une petite maiſon de campagne, qu'un Créancier impitoyable lui avoit arrachée après la mort de ſon pere, & que le Cardinal Farneſe ſon généreux protecteur racheta & qu'il lui rendit.

Thuan. de vitâ ſua.

5°. Alexandre Picolomini vecut dans le ſeiziéme ſiécle. M. de Thou qui avoit été en Italie à la ſuite de Paul de Foix en 1573, l'avoit connu particulierement & s'étoit lié d'amitié avec lui. Picolomini devint dans la ſuite Archevêque de Sienne. Malgré le poids les affaires dont

dont il fut chargé par le ſaint Siége, il joignit à l'étude des Mathématiques l'étude de la Philoſophie, & écrivit tous ſes Ouvrages en Italien : ce qui lui fit beaucoup d'honneur, & répandit le goût des Sciences parmi ceux qui ignoroient la Langue Latine. Pluſieurs Profeſſeurs des Univerſités de Piſe & de Padoue l'en blâmerent. Mais il répondoit ſimplement que Platon n'avoit point écrit en Hébreu, ni Ciceron en Grec, que lui par conſéquent imitoit leur exemple, & écrivoit en Italien.

Voſſius, de ſcient Mathemat.

6°. Bernardin Teleſio né à Coſenza dans le Royaume de Naples, prit d'abord le parti des armes, qui convenoit à ſa naiſſance & à ſon éducation. Il ſe trouva dans Rome, lorſque cette Ville fut attaquée & pillée par les Allemands & les Eſpagnols. Teleſio fâché de toutes les horreurs dont il avoit été témoin, ſe retira à Padoue, où il recommença ſes études. Mais l'amour l'en détourna une ſeconde fois, & il vécut pluſieurs années dans le repos & l'oiſiveté, auprès d'une femme charmante. Elle étant morte, il ſe retira dans ſa patrie, & ne chercha de conſolation qu'entre les bras de la Philoſophie, elle qui conſole facilement un honnête homme des revers & des diſparates ſi ordinaires dans la

Imperial. in Muſ. Hiſtor.

la vie. Comme Telesio avoit travaillé dans sa jeunesse à un ouvrage important, qui avoit pour titre : *Des Principes des choses Naturelles*, il le reprit dans sa retraite, & le publia en 2 volumes. Sa réputation s'étant ainsi accrue, Paul IV. qui d'ailleurs estimoit sa probité & sa vertu, le nomma à l'Archevêché de Cosenza : mais Telesio qui vouloit vivre paisiblement & en Philosophe, remercia le Pape & le pria de donner ce riche bénéfice à son Frere, qui en étoit très-digne.

7°. François Patrizzio luta long-tems contre la mouvaise fortune. Il erra de ville en ville, cherchant par-tout un établissement qui pût lui procurer les occasions favorables d'étudier & de se faire connoître. Combien de talens sont perdus pour la société : combien de génies heureux sont étouffés dès leur naissance, faute de moyens & d'un peu de richesses ? Mais enfin Patrizzio trouva un azile sûr à la cour d'Alphonse II., Duc de Ferrare : & ce qui étoit le plus capable de le flatter, on lui permit de satisfaire le goût qu'il avoit pour la Philosophie de Platon, & même de l'enseigner publiquement.

Ayant ainsi obtenu tout ce qu'il pouvoit souhaiter, & exemt des soins pé-

nibles

nibles de sa subsistance, il renouvella d'amour pour la Philosophie & publia le premier volume de ses *discussiones Peripateticæ*. Les trois autres ne se firent pas long-tems attendre. Cet ouvrage qui étoit plein de vuës nouvelles & hardies, & d'une critique peu ménagée, fit beaucoup de bruit dans le monde sçavant : & ce qui en est la suite inévitable, il arma le zele injuste des Prêtres qui veulent dominer, & des Moines qui haïssent tout ce qui n'est pas conforme à leurs préjugés. On peut dire en général que le fleau le plus dangereux qui puisse nuire à la Philosophie, vient de ces préjugés qui s'enracinent dans un ordre religieux, ou même dans une simple communauté.

Jonf. de Script. Histor. Philos.

Quand on lit les *discussiones Peripateticæ* de François Patrizzio, ou même qu'on ne fait que les effleurer, on s'apperçoit sans peine qu'il est le précurseur de Gassendi, de Descartes, de Malbranche & des autres modernes qui, peut-être sans avoir lu Aristote, l'ont décrié, & lui ont supposé une doctrine qu'il n'a jamais soutenuë. Pour ce qui regarde Patrizzio, il avoit bien étudié le génie de ce Philosophe : & après avoir donné sa vie & l'histoire raisonnée de ses ouvrages; *j'examine*, dit-il, *curieusement ses*

Teissier. in Elogiis Vir. erud.

ses opinions les unes après les autres, & je les censure avec passion. Cet aveu lui fit beaucoup de tort, & sa malignité fut réprimée par Théodore Angelutius, fameux Médecin, & par Jacques Mazzonni, Professeur en l'Université de Pise. Ce dernier sur-tout étoit en grande estime, & joignoit à la connoissance de la Philosophie celle des Belles-Lettres.

Joan. Nici Erythr. Pinaco.

Enhardi par les contradictions (car il y a des esprits qu'elles piquent & quelles animent) Patrizzio entreprit un autre ouvrage intitulé. *Nova de Universis Philosophia* en 69. livres. Cet ouvrage étoit rempli de paradoxes & d'idées singulieres, qui marquoient suivant le jugement éclairé de Bayle, une profondeur de génie admirable.. Mais cela même fit condamner à Rome Patrizzio: & sa *nova de universis Philosophia* fut mise à *l'Index* au rang des livres prohibés. La défense rendit l'ouvrage plus rare & le fit rechercher davantage, comme il arrive d'ordinaire, par tous les curieux. D'un autre côté, les adversaires de Patrizzio le firent bannir de Ferrare où il avoit professé pendant 17. ans la Philosophie. Il se rétira à Rome, sous la protection du Pape Clement VIII. qui l'avoit toujours favorisé, & qui empêcha l'Inquisition de le poursuivre,

elle,

elle, qui n'épargne personne. Enfin, il mourut en 1567. & confessa en mourant que tout ce qu'il avoit sçû en Philosophie n'étoit pas grand-chose, & que la seule gloire qu'il méritoit, malgré ses soins & ses recherches laborieuses, étoit d'avoir sçu mieux parler que les autres sur des matieres très-obscures & très-embarassées.

I V.

De l'envie qu'on eût à la Cour de Florence de Cristianiser les anciens Philosophes.

Je dois encore parler de Marcile Ficin, qui naquit à Florence en 1433. Le grand Cosme de Medicis qui aimoit à se délasser noblement avec les Muses, tenoit dans son Palais des assemblées, où tous les gens à talens étoient invités.

Paul. Jov. in Elog. Doct. Vitor.

Le Pere de Marcile Ficin qui exerçoit la Médecine à Florence, y venoit souvent. Un jour que le discours devoit rouler sur Platon, il mena son fils avec lui, lequel n'avoit encore que 13. ans. Le jeune homme écouta attentivement, & parut d'une grande émotion. La joye étoit peinte sur son visage, & dans ses yeux. Le grand Cosme s'en apperçut, lui qui par sa grande pénétration dévinoit les hommes, & il voulut que Marcile Ficin restat dans son Palais, & qu'on lui fournit les secours

néceſſaires avec les Maîtres qu'il demanderoit, pour étudier. Toute ſon application alors ſe tourna vers Platon, & il ſe mit à traduire ſes ouvrages, & à compoſer ſa vie. Mais cette vie eſt un panégyrique, & la traduction, quoique bien faite, n'eſt pas toûjours fidelle.

Trithem. Bellarm. de Sciptor. Eccleſ.

S'il n'y avoit que ces défauts, on les pardonneroit facilement : & Marcile Ficin n'en ſeroit pas moins eſtimé. Ce ſont des défauts legers & attachés à l'humanité. Mais ce qui le décrédite, ce qui fait une bleſſure mortelle à ſa réputation, c'eſt le zéle idolatre qu'il témoigna pour Platon. *Ce Philoſophe*, remarque-t'il *a ſi bien penſé qu'on peut expliquer par ſa doctrine le miſtére de la Trinité. Quand on lit ſes ouvrages, on doit s'aſſurer qu'on lit un texte divin : ils ſont exempts de toute erreur ; ils contiennent toute vérité.*

Huet de Clar. Interp.

De pareils diſcours ne peuvent venir que d'un eſprit honteuſement prévénu, & d'une ignorance profonde des motifs de crédibilité de nos myſtéres. En effet, vouloir les appuyer par l'autorité de quelque Philoſophe que ce ſoit, c'eſt vouloir égaler l'autorité divine à l'autorité humaine, qui ſont pourtant infiniment éloignées l'une de l'autre. Un Philoſophe ne doit nous propoſer que des

choſes

choses qui sont à la portée de notre raison, parce qu'il n'a que cette seule voye pour acquérir des connoissances. Mais un Dieu peut & doit nous proposer des choses incroyables. Il suffit que je sois persuadé qu'il les a proposées: le reste m'est inutile, & je me soûmets avec respect. Mais il est impossible que des choses, qui pour être crües doivent s'appuyer d'une autorité aussi certaine que la révélation, puissent être proposées par un mortel que je sçais n'être point inspiré. Telle est la force de nos mystéres. Je les crois, parce qu'un Dieu me les a proposés, & ceux qu'il m'a envoyés, étoient inspirés & ont donné des preuves sûres de leur inspiration. Que puis-je demander davantage?

Mais dans Platon, je ne vois rien qu'un Philosophe qui n'a que sa raison pour guide, & qui ne peut me proposer que des choses conformes à ma propre raison. Du reste, c'est un homme comme moi: sa raison ne différe point de la mienne. Il falloit un Dieu qui, pour se proportionner à notre foiblesse & respecter, pour ainsi dire, cette raison qu'il nous a donnée, nous apprit que les mystéres viennent de lui seul & ne peuvent venir que de lui. Il est & la raison universelle & au dessus de la raison parti-

Vid. Leon. Lessium.

Vossius, de Mathematicis.

culiere de chaque homme. Il eſt en même tems, ſelon le langage de quelques Philoſophes modernes, *intelligentia ſupramundana & intelligentia extramundana.*

CHAPITRE XLVIII.

I. *Portrait de Leon X.* II. *Des ſentimens impies qui s'éleverent ſous ſon Pontificat.* III. *Des Philoſophes qui donnerent dans ces ſentimens.* IV. *Réflexions.* V. *de Laurent Valla.*

I.

Portrait de Leon X.

LEon X étoit de caractere, de goût & d'inclination tout le contraire de ce qu'il devoit être. Il avoit étudié la Philoſophie de Platon dans le Palais de Medicis, où il avoit été élevé : mais il ne liſoit point les livres de l'ancien ni du nouveau teſtament, peut-être même ne les avoit-il jamais lûs, & il ignoroit tous les détails de l'Hiſtoire Ecléſiaſtique en quoi conſiſte cependant la Religion. Né pour les choſes d'éclat, amoureux de tout ce qui ſentoit le faſte & la décoration, il n'avoit à ſa ſuite que des

Palavic, Iſtoria del Concilio di Trento, l. 1.

des Poëtes, des Musiciens, des Bouffons, en un mot, que des gens qui cherchoient à le divertir : & cela, sans garder aucune bienséance. Il en devoit pourtant beaucoup à sa place, lui qui étoit, comme le nomme le Cardinal Palavicin, *costituito Presidente è Maestro della religione.*

Paul. Jove in vità Leon X. l. 4.

Idem ibid.

Léon X. fut fait Cardinal à quatorze ans, & Pape à trente-six. On assûre que sa conduite fut sans nuage, & que ses mœurs, ses goûts, ses liaisons furent sans reproches, tant qu'il demeura dans les dignités subalternes de l'Eglise : mais dès-qu'il se vit élevé à la suprême, sa conduite se démentit, & il ne respira plus que la volupté. Ce qui n'arrive que trop souvent : les grandes places font éclore les passions qui étoient jusqu'alors cachées, ou assoupies.

Guicc. lib. 12. & 14.

Politian. epist. lib. 2.

II.

Sous le Pontificat de Leon X. la liberté de philosopher fut poussée à l'extrême. Les uns nioient l'immortalité de l'ame, ou disoient du moins qu'on ne pouvoit la prouver par les lumieres naturelles. Les autres à l'exemple d'Averroës, soutenoient que l'entendement de tous les hommes est une seule & mê-

Des sentimens impies qui s'éleverent sous son Pontificat.

me ſubſtance, inégalement repanduë dans chaque individu, que toutes les ames par conſéquent ne forment qu'une ame générale & commune, dont rien ne ſe perd & où tout retourne. Ces deux opinions gagnerent de proche en proche toutes les écoles d'Italie, & en firent naître d'autres non moins hardies. Tantôt, il s'agiſſoit de ſçavoir ſi par les principes de la Philoſophie d'Ariſtote, on pouvoit prouver l'immortalité de l'ame, & ſi au fond il l'avoit crue. Ce qui devoit paroître aſſez indifférent. Tantôt il s'agiſſoit de ſçavoir ſi l'on pouvoit aſſurer comme Philoſophe ce qu'on nioit comme Chrétien. Par exemple, j'aſſure comme Philoſophe que l'ame périt avec le corps, que tout eſt matiere, & je le nie comme Chrétien. Ce fut Pomponace qui le premier agita cette queſtion, & qui apprit aux jeunes gens à ſe ſervir avec adreſſe de ce faux-fuyant qui les ſauvoit de tout reproche en leur faiſant dire qu'ils parloient comme Philoſophes & non comme Chrétiens. Il eſt vrai que Pomponace étoit ſoupçonné d'Atheiſme, & que le même ſoupçon tomboit ſur ſes principaux Diſciples.

Quoique Leon X. donnât une libre étenduë à ſes penſées, & qu'il ne gênât perſonne

personne sur les siennes, il se vit cependant obligé par le grand éclat que faisoient ces opinions audacieuses, de les proscrire & d'ordonner aux Universités & surtout à celle de Pise, de garder un profond silence. Ce Pape donna peu après une Bulle dattée du 16. Décembre 1513. par laquelle il condamne & ceux qui osent soûtenir que l'ame n'est pas immortelle & ceux qui réduisent toutes les ames & toutes les intelligences à l'unité, en avoüant cependant que les unes sont jointes à des corps & que les autres ne peuvent s'y joindre. Le Pape condamne encore ceux qui séparent le Philosophe du Chrétien, & disent qu'on peut être impunement l'un ou l'autre tour à tour: distinction odieuse, ajoutoit la Bulle, & qui permettoit à la jeunesse d'avancer les Dogmes les plus absurdes, sans aucune crainte.

Malgré tant de deffenses & tant de condamnations, malgré la peine qu'ont les Italiens à se laisser excommunier, on disputa pendant tout le 16. siécle; on se querella vivement sur l'immortalité de l'ame. Il étoit sur-tout question d'Aristote, & on demandoit avec plus d'empressement ce qu'il pensoit, qu'on ne cherchoit à bien penser soi-même. Mais enfin toutes les écoles cesserent de crier

les unes contre les autres: & on convint qu'il y a de l'indécence & même du danger à paroître douter si l'ame perit avec le corps, cette matiere étant trop importante pour devenir un problême. A l'égard d'Aristote, on laissa à chacun la liberté de décider quels étoient ses véritables sentimens, les ouvrages de ce Philosophe, quoique d'un génie très-fort & très-étendu, n'étant point un texte divin.

III.

Des Philosophes qui donnerent dans ces sentimens.

Le plan des études qu'on cultiva en Italie pendant le seiziéme siécle, & les abus qui s'en ensuivirent, étant ainsi connus, je vais parler de quelques-uns des Philosophes qui se distinguerent pendant ce siécle. J'entends qui se distinguerent par la force de leur esprit, & non par leur doctrine trop souvent hardie & coupable. Il est ordinaire que les talens supérieurs entraînent à des écarts impardonnables.

1°. Pierre Pomponace est le premier dont je parlerai. Il aimoit l'étude à la fureur, & il passoit les jours & les nuits dans une Méditation profonde, sans presque s'appercevoir des besoins de la vie. » Quand je cherche la solution de

» quelque

» quelque difficulté, avouë-t'il lui même, » je me trouve dans une agitation terrible, je ne puis ni manger ni boire ni dormir: je ne fors pas de la place que j'ai d'abord choisie. Cette extrême contention d'esprit m'a souvent rendu importun à mes amis, & ridicule aux yeux du vulgaire ignorant «. Pomponace enseigna d'abord à Padouë, & y fut généralement estimé. Il disoit les vérités les plus fortes, mais de ce ton agréable qui les fait passer.

Quand la fameuse guerre qui dût sa naissance à la Ligue de Cambray, & qui fit tant d'honneur à la prudence des Venitiens, commença, Pomponace se retira à Boulogne où il mourût en 1525. en laissant une riche succession, lui, qui étoit né sans aucun bien : ce qui paroit mal s'accorder avec le caractere d'un Philosophe, dont toutes les richesses en mourant doivent être les connoissances qu'il a acquises, & les ouvrages utiles qu'il laisse à la postérité.

Pomponace eut beaucoup d'adversaires & de contradicteurs pendant sa vie: & ce fut le traité de *l'Immortalité de l'ame* qui les lui attira. Ce Traité où l'on voit de la force & de l'adresse, & quelquefois des choses singulieres, comprend ces deux propositions dans un

grand

grand détail. La premiere qu'en suivant les principes d'Aristote, on est obligé de convenir que l'ame meurt avec le corps, & que rien ne reste après lui. La seconde, que les lumieres naturelles & & toutes les raisons philosophiques ne peuvent nous donner aucune certitude de l'immortalité de l'ame, & qu'il faut nécessairement s'en rapporter à la foi. » Je suis persuadé, disoit-il, que nos » ames sont immortelles, & je répan- » drois volontiers jusqu'à la derniere » goutte de mon sang pour soûtenir » cette vérité. Mais je tombe en même » tems d'accord qu'il faut recourir à la » révelation pour la croire, & non à la » lumiere naturelle. Ce n'est point un » Dogme dont la raison nous peut con- » vaincre : mais seulement l'Ecriture » sainte. Je m'y soumets comme chré- » tien, & non comme Philosophe. »

De ces deux propositions en decoula une troisiéme, sçavoir, qu'il n'y a dans la Nature qu'une seule substance spirituelle. Pour les ames, elles sont tirées de la matiere. Dieu est la substance spirituelle de droit, parce qu'il existe de lui-même. Les ames ne le sont que par emprunt. On ne sçait donc qu'elles survivront aux corps, qu'en consultant la révélation. Sans elle, ajoute Pompo-

nace, sans son autorité, j'affirmerois hardiment que tout périt avec moi.

II°, Augustin Niphus, né à Sessa petite ville du royaume de Naples, se distingua dans toutes les Universités d'Italie, où sa bonne mine & la facilité qu'il avoit à s'énoncer, le faisoient recevoir avec plaisir & écouter avec admiration. Les femmes mêmes qui se piquoient d'une sorte d'intelligence, recherchoient son entretien assaissonné d'une fine raillerie : & il eut souvent le bonheur de leur plaire. Leon X. l'envoyoit chercher à sa Cour; & il se plaisoit à ses bons mots & à ses promptes reparties; ce qui lui valût d'amples récompenses.

Ainsi, Niphus auroit passé sa vie fort agréablement, s'il n'eût point attaqué Pomponace qui étoit un rude adversaire, & qui à son tour le traita sans aucun ménagement. Il est vrai que la conduite peu mésurée & même libertine que menoit Niphus, contrastoit mal avec la conduite reglée & même austére que menoit Pomponace dans son cabinet, & parmi ses livres. On étoit surpris de voir un homme qui croyoit àpeine l'immortalité de l'ame, si sage, si édifiant, tandis que celui qui la soûtenoit opiniâtrement, étoit, si pervers, si dépravé dans ses moeurs. Qu'on ne dise donc plus

maintenant que l'envie décidée de mal vivre, fait mal penser : on voit ici tout le contraire.

Voss. de Mathem.

Bayle, nouv. de la Rep. des Lettres, an. 1687.

III°. Jerôme Fracastor fut le disciple favori de Pomponace. Son goût le détermina pour la Medecine, mais il l'exerça toujours noblement, c'est-à-dire, sans exiger aucun honoraire de ses malades & sur-tout des pauvres. Sur sa réputation, on le choisit pour Medecin du Concile de Trente : & il y parut comme un autre Hippocrate, visitant les grands & les petits, & portant par-tout l'espérance & la santé. Quelque tems aprés il annonça que la ville de Trente étoit ménacée de la peste : & le Concile fut transféré à Boulogne. Peut-être qu'en cette occasion il se montra moins Medecin que Politique, & qu'il étoit souflé par Rome & par les Cardinaux Legats du saint siége. Quoiqu'il en soit, Jerôme Fracastor observoit toutes les bienséances de la société, dont la premiere est la Religion : Il n'imitoit point Pomponace dont la plume indiscrete hazardoit la vérité que les ennemis de la vérité ne vouloient point écouter. Il ne faut point les heurter de front. *Utile est*, dit saint Augustin, *ut taceatur aliquod verum propter incapaces.*

IV. Jacques Zabarella se pénétra si vivement

nivement de la lecture d'Aristote, qu'il soutint avec lui que les ames sont mortelles. Et quand on lui objectoit ce qu'en dit l'Ecriture sainte, il répondoit insolemment que le Philosophe Grec méritoit la préférence. Un tel langage marque un grand travers d'esprit, Aussi Zabarella en étoit-il accusé. Témoin l'imbécille crédulité qu'il avoit pour l'Astrologie, & le calcul des jours heureux & malheureux qu'il se vantoit de mieux sçavoir que tout autre.

Il y avoit du tems de Zabarella trois opinions différentes sur le mouvement. La premiere, c'est que la matiere ne peut point se le donner & qu'il n'y a point de progrès à l'infini; que par conséquent le premier moteur doit être un être spirituel, & non corporel, de qui la matiere a reçu le mouvement, soit médiatement, soit immédiatement. La seconde, c'est que le mouvement est éternel & qu'il ne finira jamais, parce que Dieu est le premier moteur, lui, qui est d'une nature indépendante des autres & plus parfaite. La troisiéme, c'est que toutes les ames ont en elles-mêmes un principe de mouvement, soit les ames des hommes, soit les ames des bêtes. Ce fut cette troisiéme opinion qu'embrassa Zabarella, laquelle étoit

aussi celle de quelques anciens Philosophes & même de Platon. Ils avoient avancé que la substance spirituelle différoit de la matérielle, en cela seul que la spirituelle avoit le pouvoir de se donner le mouvement & que la matérielle avoit besoin d'un agent pour le recevoir. De là Platon prouvoit que les Astres étoient animés, parce qu'ils se mouvoient d'eux-mêmes. Quelle Physique!

V. César Cremonin s'acquit les bonnes graces du Duc de Ferrare, & enseigna dans l'Université de cette ville. On couroit de toutes parts à ses leçons: & l'air animé dont il les débitoit, le feu qui sortoit de ses yeux, les rendoient plus persuasives & plus intéressantes. Heureux, le maître qui plaît, en instruisant! Cremonin fut au nombre de ces Italiens, qui soutinrent que par les principes de la Philosophie d'Aristote on ne pouvoit démontrer l'immortalité de l'ame, & qu'il falloit avoir recours à la Religion qui seule semble nous convaincre de cette immortalité. Il ne paroit pourtant pas que Cremonin en fut trop persuadé: & l'épitaphe qu'il se composa, marque un homme qui ne craint ni n'espére rien après cette vie.

VI. André Cesalpin associa l'étude de la Philosophie à l'étude de la Méde-

cine,

tine, où il réussit heureusement. Il passa les premieres années de sa vie, sans se permettre aucune dissipation, dans l'Université de Pise où la jeunesse étoit cependant fort libertine. Il fut ensuite Medecin de Clement VIII. qui l'affectionna beaucoup, & qui étoit un homme doüé d'excellentes qualités.

Il y a apparence que tant que le Pape vécut Cesalpin cacha ses sentimens par un excès de modération. Mais après sa mort, il ne se déguisa plus, & se permit toute liberté de parler & d'écrire. Sa doctrine s'accordoit dans les principaux points, à celle d'Aristote : & Samuël Parker, célebre Anglois, assure dans ses *disputationes de Deo* que c'est le dernier des modernes qui ait bien entendu ce grand Philosophe. Il n'admettoit comme lui que deux substances, Dieu & la matiere. Pour les ames humaines, les Demons, les Génies, & les autres intelligences dont il peuploit libéralement tout le monde, il croyoit que c'étoient des portions de matiere plus ou moins parfaites. Cesalpin évitoit ainsi la question alors si agitée dans les écoles, de l'immortalité de l'ame : mais il ne se sauvoit d'une difficulté impardonnable, qu'en donnant dans une difficulté plus impardonnable encore.

Parmi

Parmi les ennemis de Cesalpin (car peut-on si peu réüissir, qu'on n'en ait?) se distingua Nicolas Taurellus: qui l'attaqua dans ses mœurs & dans sa doctrine, & qui publia un ouvrage intitulé: *Alpes Cæsæ*. La plus noire accusation qui lui étoit intentée, celle qui nuit davantage, fut l'Athéisme, mais par un malheureux retour Taurellus tomba dans le même cas & perdit sa chaire de Professeur. C'est ainsi qu'on reproche aux autres les écarts & les travers, dont on est soi-même coupable.

VII. Bernardin Donat de Verone sera le dernier des Philosophes soupçonnés, dont je parlerai. Il fit imprimer à Paris un ouvrage, où il compare ingénieusement Platon & Aristote, & donne toute la préférence au premier qui par la sublimité de ses pensées s'est presqu'élevé jusqu'à la divinité. Il montre ensuite qu'Aristote n'a point connu que l'ame est immortelle, & qu'il lui étoit impossible de le prouver pat les lumieres naturelles. Mais il ajoute qu'un Philosophe persuadé que l'ame périt avec le corps, ne doit pourtant point l'avoüer en public à cause des conséquences dangereuses, & qu'il doit plutôt tromper le monde qui n'est fait que pour être trompé, que de chercher à l'éclairer, suivant

suivant l'axiome Latin: *mendacium humano generi plusquam veritas prodest.*

IV.

Quand je songe combien on a perdu de tems à disputer si Aristote a cru l'immortalité de l'ame ou s'il ne l'a pas cru, je ne puis m'empêcher de plaindre les Philosophes opiniâtres, qui se rendent, pour ainsi dire, les esclaves des sentimens d'autrui. J'avouë que quand on a trouvé une vérité importante, il est fort agréable de voir qu'on est d'accord avec les hommes éclairés qui ont travaillé sur la même matiere. Mais en supposant qu'on ait le courage d'esprit nécessaire pour penser par soi-même; on ne doit point s'embarasser si un autre a une telle opinion, on doit seulement s'embarasser si cette opinion est conforme à la vérité; elle seule mérite qu'on lui soummette sans reserve toutes ses lumieres.

Réflexions.

Fleuri 1 Disc. 5.

Ainsi je ne connois point comment on a pu s'occuper servilement de la question, si Aristote croyoit l'immortalité de l'ame, & en cas qu'il ne l'eût pas cruë, si on pouvoit aller contre son sentiment & la croire en bonne Philosophie. Toutes les écoles sur cela furent partagées: & ce partage excita bien des rumeurs & bien

des

des injures. Les écrits pleins d'amertume volerent dans toute l'Italie, & jamais l'accusation d'Atheïsme ne fut plus commune. J'en ai donné quelques échantillons plus haut.

J'ajouterai ici deux remarques considérables. La premiere, c'est que ni Aristote, ni aucun autre Philosophe de l'Antiquité, n'ont eû de l'ame l'idée que nous en avons; qu'ils ne l'ont point regardée comme une substance spirituelle, capable de penser & de raisonner, susceptible après cette vie de peines & de recompenses. La seconde, c'est qu'Aristote ayant cru que toute la Nature est animée, que la matiere a par elle-même une force & une énergie qui lui sont propres, n'avoit aucun besoin de supposer des ames particulieres, L'ame générale suffisoit, & tous les êtres, suivant les arrangemens de la Nature bienfaisante, y participoient. Ainsi, les principes d'Aristote, loin de conduire à l'immortalité de l'ame, conduisoient seulement à croire qu'il y a une ame universelle qui comme un flambeau éclaire tout ce qui vit, & tout ce qui respire. Ainsi, les Philosophes qui vécurent en Italie au seiziéme siécle, ne sçavoient ni ce qu'ils cherchoient aux dépens de leur repos, ni ce qu'ils désiroient trou-

ver

ver aux dépens même de leur vie.

La queſtion de la ſpiritualité & de l'immortalité de l'ame tient abſolument à la religion, & en dépend. Les lumieres naturelles ne peuvent nous en rien apprendre de poſitif. Il eſt vrai qu'elles nous repaiſſent quelquefois de l'eſpérance flateuſe que nous ſurvivrons au Corps, & qu'un bonheur interminable nous attend après cette vie. Mais tout cela n'a rien de réel. La Religion ſeule peut nous convaincre que l'ame eſt immortelle, ſans cependant nous en donner d'autres preuves que la volonté de Dieu: volonté toute-puiſſante, & à laquelle rien ne réſiſte. Que s'enſuit-il de-là? c'eſt qu'on ne trouve dans tous les pays où la Religion n'a point encore pénétré, que des Peuples ignorans & groſſiers qui bornent toutes leurs eſpérances à cette vie, & ne ſe pomettent rien au de-là. Auſſi affrontent-ils le trépas, non ſeulement avec courage, mais même avec joye: c'eſt le terme de toutes les miſeres & de toutes les duretés, qui les ont pourſuivis. On ne craint point la mort, quand on la regarde, ou comme la fin de tout, ou comme une nouvelle vie qu'on va recommencer.

V.

De Laurent Valle.

Pendant que toute l'Italie retentissoit des loüanges ou de Platon ou d'Aristote, il parut un homme de beaucoup d'esprit, & qui avoit fait une étude partciuliere de la langue Latine dont il connoissoit toutes les finesses : cet homme, dis-je, rappella la Philosophie d'Epicure éteinte depuis plusieurs siécles. Sa jeunesse s'étoit passée à décréditer les Scholastiques, & à les percer de traits piquans & satyriques, dans tous les cercles & toutes les assemblées où il se trouvoit. Il les accusoit d'avoir avili les sciences, eu leur faisanr parler un langage barbare & inintelligible, & d'avoir corrompu par leurs manieres grossieres ce que la jeunesse bien élevée auroit pu entreprendre d'utile. *C'est à elle*, disoit Valla, *que je m'adresse : elle peut seule rendre à la république des Lettres sa premiere splendeur. Le moyen de bien penser, c'est de s'accoûtumer de bonne heure à parler noblement.*

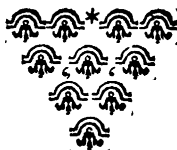
Les Scolastiques suivis de tous les Prêtres & de tous les Moines, furent irrités au dernier point : & lorsque parut le livre de Valla intitulé, *de voluptate & vera bono lib.* 3. ils s'éleverent contre

contre lui avec fureur, & ils firent deffendre ſon livre comme impie. Il eut beau faire ſon Apologie, & même l'adreſſer au ſouverain Pontife: *Apologia ad Eugenium Pontificem contra Columniatores*: tout cela fut inutile. Cependant Valla par un excès de prudence, avoit employé tous les ménagemens convenables pour faire paſſer la doctrine d'Epicure, & la rendre homogene au Chriſtianiſme, Il vouloit que la volupté fut vertueuſe; c'étoit-là ſon expreſſion favorite: c'eſt à dire qu'elle ne fut point accompagnée de débauche ni ſuivie de remords, enſorte qu'un honnête homme put obſerver toutes les loix de la ſociété, tous les devoirs de ſon état. Avec de tels ſentimens, Valla ne pouvoit manquer d'étendre la liberté de l'homme ſans meſure, & ſans bornes: il ne donnoit rien à la grace.

La derniere querelle qu'il eût à ſoûtenir l'obligea d'aller à Naples, où ſes ennemis l'avoient cité devant le tribunal de l'Archevêque. Il comparut fierement & répéta la propoſition qu'il avoit avancée, ſçavoir, que le ſymbole des Apôtres n'étoit point leur ouvrage, mais celui du Concile de Nicée. On ne ſçut que lui répondre. Après pluſieurs autres queſtions moins importantes, l'Archevêque

que à moitié imbécille lui demanda s'il croyoit aux dix Cathegories d'Ariſtote. *Comment Monſeigneur*, repartit Valla en ſouriant, *appartiennent-elles à la foi, & n'eſt-on pas libre de penſer là-deſſus ce qu'on veut?* Un des Evêques de l'aſſemblée ſe leva, & dit avec hauteur: ignores-tu que ces Cathégories ſervent à expliquer pluſieurs points importans de la Théologie. Il faut donc les ſuivre ſans répugnance. *Si cela eſt*, reprit Valla, *Je crois avec docilité & ſur cette matiere & ſur toutes les autres ce qu'en croit l'Egliſe.* Qu'un homme d'eſprit, un homme qui aime la vérité, eſt à plaindre, quand il ſe trouve devant des Juges, ſur-tout Ecléſiaſtiques, ou peu éclairés ou prévenus de quelqu'opinion fauſſe! Il eſt la victime de leur enrêtement, & de leur fanatiſme. Il n'a que ſon innocence pour ſe défendre; mais quelle foible reſſource!

Art de penſer.



CHAPITRE

CHAPITRE XLIX.

I. De la renaissance des Lettres en Allemagne. II. de Rodolphe & de George Agricola. II. Suite de cette renaissance. IV. Des principaux Auteurs qui y contribuerent.

I.

De la renaissance des Lettres en Allemagne.

LE renouvellement des Arts & des Sciences, après tant de siécles de ténébres & d'obscurité, commença par l'Italie: & on en eut l'obligation aux Grecs fugitifs de Constantinople. Ce fut par leur moyen que l'ignorance, mere de la crédulité & de la superstition, se dissipa peu à peu, & que la lumiere se répandit successivement dans toute l'Italie. Quelques Allemands qui y trafiquoient alors en rapporterent des merveilles dans leur pays: ce qui en invita d'autres à y aller, & à détromper les Italiens du peu de cas qu'ils faisoient d'une nation, regardée jusqu'alors, comme propre seulement à soûtenir les fatigues de la guerre & à exercer des arts méchaniques, mais utiles.

I I.

De Rodolphe & de George Agricola.

Parmi les Allemands qui séjournerent en Italie, on distingue Rodolphe Agricola qui se rendit extrêmement habile, & qui de retour dans son pays, refusa tous les emplois littéraires, préférant une vie douce & tranquille à des embarras illustres. Ses livres & quelques amis fidéles lui tenoient lieu de tout. Il s'en occupoit : il s'en amusoit. Heureux, qui exempt d'ambition, vit dans le repos & dans cette indépendance qui plaît si fort aux amateurs de la liberté de penser.

August. l. 4. de Civit. Dei.

A Rodolphe Agricola je joindrai George de même nom que lui, qu'on peut mettre à la tête de tous les *Metallographes* modernes. En revenant d'Italie, les compagnons de voyage de George Agricola le quitterent. Chacun suivit sa route. Pour lui, il s'arrêta sur les montagnes de Bohéme pour étudier curieusement la Nature: & quoiqu'il fût alors assez jeune, il fit plusieurs découvertes sur cette partie de l'Histoire Naturelle qui regarde les métaux & les fossiles. Ces premiers succès l'enhardirent ; & il se dévoüa tout entier à une étude où il trouvoit chaque jour des beautés neuves & inconnuës aux Anciens.

Après

Après plusieurs voyages entrepris à ses dépens, George Agricola se mit à exercer la médecine : mais quoique sa pratique fût heureuse, & qu'elle lui rapportât beaucoup, il se dégoûta cependant de sa profession qu'il trouvoit trop génante, & il se rétira dans cetre partie de la Misnie qu'on nomme les Montagnes. Là, peu ébloui des offres de Maurice Duc de Saxe, il fit un grand nombre d'expériences, & composa divers ouvrages tant sur les métaux & leur formation, que sur les Eaux minérales, sur les exhalaisons qui sortent de la terre & les animaux qui y vivent, enfin, sur-tout ce qui concerne le monde soûterrain.

Outre les pénibles travaux de George Agricola touchant la *Metallurgie*, il écrivit encore sur des matieres qui sans être Philosophiques, ont besoin qu'un Philosophe y porte la main : comme sur les poids & les mesures. Lui seul réussit aux choses de raisonnement, à tout ce qui suppose du calcul & des combinaisons.

III.

Ce fut sous Maximilien I. que les Lettres refleurirent en Allemagne, & que la *Suite de cette renaissance.*

la barbarie qui y regnoit, commença peu à peu à s'évanoüir. Cet Empereur fut même, disent quelques Historiens, assez sçavant : & outre différentes pieces de Poësie, on assûre qu'il composa les Mémoires de sa vie. Maximilien mourût en 1519. après avoir établi un bel ordre dans l'Empire, & avoir réparé les brêches qui y avoient été faites. Charles V: son petit fils lui succéda : & comme les sciences ne sont jamais mieux cultivées que sous les plus grands Princes ce fut aussi pendant le regne de Charles V. le plus grand homme que la Maison d'Autriche ait jamais produit que les Lettres fleurirent véritablement en Allemagne. J'avoüerai pourtant que cet Empereur fut plus recommandable par ses vertus politiques & militaires, par la vaste étenduë de ses domaines, que par son génie & ses connoissances.

Voici pourtant un trait qui fait honneur à Charles V. Pendant sa retraite, dépoüillé de tout le faste & de toutes les grandeurs qui l'environnoient, rendu à lui-même, sans soins, sans inquiétude, il s'occupoit à faire des expériences de Physique & de méchanique avec un fameux Ingénieur Italien, que Strada* nomme *Jannellus Turrianus*.

Les premiers Restaurateurs des scien-

* *Lib. 1. de Bello Belgico.*

ces en Allemagne & dans les Pays-bas, furent tous ou amis ou disciples de ces fameux Italiens dont j'ai parlé, & s'ils n'écrivirent pas aussi poliment qu'eux, ni avec les mêmes agrémens, ils les surpasserent par leur érudition. Il faut cependant tomber d'accord que ces siécles qui commencerent à joüir d'une plus grande lumiere, firent naître beaucoup de nouveautés & d'hérésies. A mesure que l'ignorance se dissipoit de proche en proche, on doutoit des choses qui avoient paru les plus certaines : & ces doutes poussés trop loin devinrent contagieux. Je trouve pourtant qu'ils firent en un sens beaucoup de bien à l'Eglise. Car comme elle étoit plongée dans toutes sortes de désordres & d'abus, dans l'oubli de ses devoirs les plus essentiels, elle se reveilla à la voix de ses ennemis, & elle reprit tout ce qui l'avoit distinguée dans les premiers siécles; science, mœurs, discipline, conduite de décence & de charité.

Je trouve aussi que ce furent ces premiers Novateurs qui obligerent les Théologiens noyés dans une profonde ignorance, à en sortir & à se livrer aux études qu'exige leur vocation. Ces études se réduisent à éviter soigneusement toutes les questions qui ne remontent point à la saine Antiquité, & en les évitant,

de n'admettre que ce qui est fondé sur la parole de Dieu, & sur le consentement unanime des Saints Peres.

Je dois remarquer ici que Luther & les autres premiers réformateurs se déchaînerent contre Aristote, & parlerent de sa Logique avec beaucoup de mépris. Ils la regardoient comme la partie de la Philosophie la plus chimérique, & comme la source de toutes les subtilités & de tous les faux raisonnemens de l'école. Ils se plaignoient que la jeunesse y perdoit un tems précieux, & qu'au lieu de devenir Théologien, on devenoit sophiste & querelleur. Luther même fit soutenir à Heidelberg en 1518 une these célebre, où il maltraita fort Aristote. Melanchton avoit été d'abord dans des sentimens presque semblables : mais forcé par d'utiles réflexions, il changea de langage, & recommanda la Philosophie d'Aristote, *laquelle bien maniée*, disoit-il, *peut être avantageuse dans les écoles publiques.*

IV.

Des principaux Auteurs qui y contribuerent.

Tout cela posé, je viens à ces premiers Philosophes qui ont fleuri en Allemagne. Jean Reuchlin sera le seul ici dont je ne parlerai point, l'ayant fait

fait ci-devant, & n'ayant rien de plus à dire ni sur les ennemis puissans qu'il s'attira, ni sur la Philosophie Pythagoricienne qu'il voulut renouveller. Elle fut cause qu'on l'accusa d'être Juif : ce qui n'étoit pas alors une petite injure. Quel bonheur pour Reuchlin, s'il se fut abstenu de toucher imprudemment aux sciences Cabbalistiques, & s'il eût continué à cultiver les Belles-Lettres !

Le Pere Rapin, Reflex sur la Philos.

I. Erasme nâquit à Rotterdam en 1467. Si son ambition avoit correspondu à ses talens, il auroit surement monté aux honneurs & aux dignités Littéraires & Ecclésiastiques. Mais il aima mieux vivre dans la retraite, affermissant sa raison par de bonnes lectures & par d'utiles réflexions, & composant des ouvrages propres à inspirer la paix & la douceur d'esprit, qui sont si nécessaires à un Philosophe, & sur tout à un Philosophe Chrétien. Il n'imita point ces hommes impétueux qui prennent je ne sçai quelle humeur aigre & sombre pour un excès de zéle, & qui satisfont à leurs passions particulieres, en croyant satisfaire aux devoirs de la Religion.

Erasme fut toujours très-éloigné de cet esprit de fureur & d'intolérance. Il sentoit bien ce qu'il y avoit à faire pour

ramener

ramener les hommes à cette vérité, qui doit être le but de toutes leurs actions. Mais il ne vouloit pas qu'on se servît pour cela de voyes illégitimes & violentes. Il sçavoit qu'on doit souvent se contenter de bien penser pour soi-même, sans songer à troubler la société, en indiquant audacieusement aux autres ce qu'ils doivent penser. *Quand il seroit constant*, écrivoit-il, à un de ses amis, *que nous serions tous dans l'erreur, je souffrirois avec peine & avec douleur que la vérité s'armât de fer & de feux, pour nous désabuser. Il faut encore mieux souffrir quelques erreurs, & laisser le peuple se tromper, que de prendre les armes pour faire recevoir la vérité.* Un tems viendra où elle se fera heureusement écouter. En attendant, il faut instruire les hommes & les plaindre, quand ils ne veulent point être instruits. Imitons Erasme, & répétons avec lui : *non amo seditiosam veritatem.*

Erasm. ep. 46. lib. 17.

Il disoit à un autre de ses amis, mais d'un ton plus doux, que la Philosophie que nous devons aimer & respecter, consiste en deux choses. L'une est de nous enseigner où se trouve le vrai bonheur auquel nous aspirons tous, & l'autre de nous indiquer les moyens d'y parvenir. Mais ces moyens quels sont-ils ?

si ce n'est la vertu, la modération &, l'amour de l'ordre & des bienséances.

II. Melanchton naquit en 1497. Dès son enfance, on pressentit sans peine ce qu'il seroit un jour, & Baillet l'a mis au nombre des enfans devenus célebres par leurs connoissances & leurs Ecrits. Il embrassa avec une très-grande application toutes les sciences, & il en enseigna la plupart : ce qui le fit nommer *totius Germaniæ summum decus*. Ses ouvrages ont un air d'honnête homme qui plaît infiniment, & qui joint à une grande élégance de pensées & une grande netteté de style, intéresse tous les Lecteurs attentifs. Les Allemans l'ont toujours regardé comme un des premiers Restaurateurs de la Philosophie, & des Belles-Lettres. *Primus ille in Germaniâ disciplinarum omnium & purioris Theologiæ Restitutor, nullum eruditionis genus intactum reliquit, ut in singulis habitare, non peregrinari videretur.* Au reste, tous ces talens recevoient un nouveau lustre de la douceur de Melanchton, de sa modestie & de son désintéressement.

Gesner. in Biblioth.

Hornius, Histor. Philos. lib. 6.

Joach. Camerarius in vita ipsius.

M. de Thou le loue d'avoir sincerement aimé la vérité, & d'avoir dit qu'on ne devoit disputer qu'avec ceux qui l'aimoient aussi sincerement, & qui

étoient résolus de l'embrasser, quand on la leur faisoit voir d'une maniere claire & distincte. A l'égard des autres qui ne disputent que par vanité, & sans avoir aucun dessein de changer de sentiment, il faut les regarder avec mépris, & se taire. Et méritent-ils la peine qu'on leur parle, quand ils témoignent si peu de respect pour la vérité, elle à qui les hommes doivent tout sacrifier?

L'amour de Melanchton pour cette vérité le faisoit souvent pancher vers le Pyrrhonisme, tant il craignoit de se tromper, & de tromper les autres. Il décidoit rarement, & son irrésolution se remarque sur-tout dans ses ouvrages de Théologie, & dans ses Lettres. Comme il vivoit parmi des hommes passionnés & ardens à dominer les uns sur les autres, il appréhendoit que la prévention ou la chaleur de la dispute ne lui fissent avancer des propositions qui examinées de sang-froid perdoient tout l'éclat qu'elles paroissoient avoir, ce qui le rendoit extrêmement circonspect, & allarmoit de plus en plus sa conscience. Il sentoit à merveilles qu'il falloit passer beaucoup de choses aux hommes, & ne pas regarder comme essentiel ce qui n'est pas fondé sur l'évidence ou sur la parole de Dieu. En effet, l'expérience

nous

nous apprend à nous défier continuellement de nous-mêmes, & par cette défiance à corriger ce que nous avons cru vrai, & souvent à l'effacer.

Et qui est-ce qui peut compter assez sur sa raison, pour se persuader que l'âge, le tems, les affaires, les réflexions, les hommes mêmes par leur commerce réciproque : que tout cela, dis-je, n'apportera aucun changement à ses pensées ou à ses desseins, & ne lui fera point prendre de meilleures résolutions ? Peut-on se flatter qu'on ne doutera jamais de ce qu'on s'imagine sçavoir le plus certainement, & qu'une connoissance plus approfondie ne fera point rejetter ce qu'on a saisi avec ardeur à la premiere vue ? *V. Terent. in Adel. act. 5.*

III. Joachim Camerarius naquit en 1500. Comme sa famille étoit une des plus anciennes & des plus accréditées du cercle de Franconie, il fit tous les exercices qui conviennent aux jeunes Gentils-hommes, & il les fit avec succès. On dit sur-tout qu'il fut excellent Ecuyer, & qu'il traduisit en Latin le Livre de Xenophon, qu'il orna de Commentaires : ce Livre traite du manege, & de la maniere de dresser les chevaux. Mais bientôt Camerarius quitta toutes ces occupations frivoles & où l'esprit

n'a point de part, afin de s'appliquer à l'étude des Sciences solides & sérieuses. J'appelle ainsi l'Histoire puisée dans ses sources, la Philosophie, les Mathématiques, la Théologie, dont un esprit raisonnable doit uniquement s'occuper; sans se livrer à des choses puériles, à des bagatelles.

Thuan. lib. 86. Et pour ne m'arrêter ici qu'à ce qui concerne la Philosophie, je dirai que Camerarius traita de beaucoup de sujets importans & peu connus, comme *de Thermis plumbariis*, *de plumbariis saxonicis*, *de Bolo Armeniacâ & Terrâ Lemnia:* le tout avec tant de clarté & d'élégance, que toute l'Allemagne prit du goût pour la Physique. Il écrivit encore sur les Cometes, & rapporta tout ce qu'on en savoit de son tems; mais on en sçavoit encore peu de chose.

Camerarius mourut à Leipsic, loué hautement de presque tous les Sçavans de l'Europe, chéri de plusieurs Princes & principalement de Charles V, & laissant après lui des enfans vertueux & dignes de sa réputation.

IV. Je ne parlerois point ici de Zwingle, un de ceux qui songerent à réformer l'Eglise dans le seiziéme siécle, & qui véritablement l'infecterent d'un grand nombre d'erreurs: sans un trait qui

qui peut convenir à cette Histoire de la Philosophie. Comme il vouloit s'opposer à Luther qui donnoit tout à la grace victorieuse dans l'affaire du salut Zwingle au contraire suivit l'erreur des Pélagiens, & donna tout au libre arbitre, en tant qu'il agit par les seules forces de la Nature. La conclusion de ce principe étoit (& Zwingle l'admettoit expressément) que tous les hommes vertueux du Paganisme, & sur-tout les Philosophes avoient gagné le Ciel & par la droiture de leur morale & par la noblesse de leurs procédés, & par la pureté des vues qui les faisoient agir.

Oh! que nos jugemens sont divers & bizarres! Il y a eu des Catholiques qui ont regardé les anciens Philosophes, comme des gens prédestinez, parce que les principales vérités du Christianisme leur avoient été revélées. Voici au contraire un chef d'hérétiques qui croit que cette révélation leur étoit inutile, & que les bonnes actions leur en tenoient lieu. Ce mérite actif, je veux dire celui de bien vivre, vaut certainement mieux que celui de croire.

V. Pierre Vermili qu'on connoît d'avantage sous le nom de Pierre Martir, étoit de Florence. Il fit d'excellentes études dans sa Patrie, évitant toutes les

mauvaises compagnies & se renfermant en lui-même, ce qui commença sa réputation, laquelle s'accrut de jour en jour. Les voyages entrepris par Pierre Martyr acheverent d'établir cette réputation dans toute l'Europe : mais d'un autre côté les Sociétés qu'il fréquenta dans ses voyages, les amis avec lesquels il se lia lui firent un tort infini. Les erreurs dont fourmilloit alors l'Allemagne, le surprirent : ou pour mieux parler, il crut, en les embrassant, faire une grosse fortune & obtenir quelque place distinguée. Mais on ne lui paya point son changement de religion, & s'imaginant tromper les autres, il fut trompé le premier. C'est ainsi que l'intérêt & la vanité font faire aux hommes ce qu'ils ne devroient faire que par amour de la vérité. On en voit des exemples dans toutes les religions.

On met Pierre Martyr au rang de ceux qui commencerent à faire fleurir la Philosophie en Allemagne. Il écrivoit & parloit bien, rare talent qu'il avoit rapporté de sa patrie où l'on se piquoit de parler & d'écrire purement.

VI. Jerôme Zanchius, ami & compatriote de Pierre Martyr, suivit ses traces & embrassa comme lui les dogmes des Protestans. Il disputoit, mais en

honnête

honnête homme, sans aigreur & sans violence; & il disoit souvent, au rapport de M. de Thou, que si l'Eglise Romaine vouloit se réformer elle-même & revenir à ce qu'elle étoit dans les trois premiers siécles, il y rentreroit avec joye: rien ne marquant plus un esprit leger & inconstant, que le changement de religion. *Quid enim pio civi*, ajoute M. de Thou, *optatius, quam ut ubi per Baptismum renatus est, ibi etiam in finem usque vivat!*

Avant que de professer les saintes Lettres à Strasbourg, Zanchius avoit composé une Introduction à la Physique, qui n'est plus d'usage aujourd'hui, & qu'on ne connoît même gueres, depuis que cette science s'est tant perfectionnée. Il faut des observations & des expériences pour y réussir, & non de simples raisonnemens.

VII. Michel Neander vécût quelque tems avec Melanchton: mais comme il sentoit sa supériorité, il fut toujours avec lui sur la réserve. Ses Ouvrages de Théologie sont écrits d'une maniere très-diffuse: & tandis qu'on recherche les Livres de Melanchton, où il y a beaucoup de force & d'élégance, les siens sont absolument négligés. On loue pourtant & on lit volontiers sa traduction

tion des vers moraux & des fragmens attribuez à Pythagore, à Phocylide & à Theognis. Au reste, l'Allemagne lui a beaucoup d'obligation : & George-Daniel Morhof dans son *Polyhistor* le met au nombre de ceux qui y ont servi au renouvellement des Sciences.

Vid. Jonsium de script. Hist. Philos.

J'avoue, en finissant, que la réformation introduite dans l'Eglise & sans doute poussée trop loin, réveilla les esprits qui étoient comme morts, & par-là même elle leur fit un grand bien. Pour s'opposer aux Sectaires qui avoient étudié l'Ecriture-Sainte & applani les routes épineuses de la Théologie, on renonça à l'ignorance qui étoit répandue presque par-tout, & on alla s'abreuver aux sources fécondes de l'Antiquité. Pour les grands génies, on peut leur appliquer ce que disoit Lactance : *Magno & excellenti ingenio viri cum se doctrina penitus dedissent, quidquid laborum poterat impendi, contemptis omnibus & publicis & privatis actionibus, ad inquirendæ veritatis studium contulerunt, existimantes multo esse præclarius divinarum humanarumque rerum investigare ac scire rationem, quam opibus aut honoribus cumulandis inhærere.* C'est un éloge que méritent le peu d'Allemands qui ont excellé dans les Sciences.

Lact. de fal'sâ relig. lib. 1.

CHAPITRE

CHAPITRE LI.

I. De la renaissance des Lettres en Angleterre. II. *De Henri VIII.* III. *De la Reine Elisabeth.* IV. *Du Chancelier Bacon.* V. *De Thomas Hobbés.* V. *Réflexions.*

I.

De la renaissance des Lettres en Angleterre.

ON ne sçauroit parler des Anglois qu'avec une forte estime & une sorte de respect. La liberté qu'ils chérissent, les rend hardis à penser & courageux à exprimer leurs pensées. Ils se piquent d'agir & de vivre en hommes. *Ibi sentire quæ velis & dicere quæ sentias licet.* Ce fut sous le regne de Henri VIII que les sciences presque éteintes en Angleterre, commencerent à refleurir. Ce Prince élevé par Fischer Evêque de Rochester, montra d'abord une grande force d'esprit & des sentimens digne d'un Roi Chrétien. On lui donna le titre glorieux de Deffenseur de la Foi, pour le zele qu'il témoigna contre Luther, & pour les ouvrages qu'il composa contre lui. Son regne seroit même aujourd'hui un des

des plus illustres & des plus renommés dans les fastes de l'Angleterre, si ce Prince n'avoit préféré ses passions & ses haines personnelles à la voix de la raison, sans laquelle les Rois ne sont que des tyrans insupportables ou des voluptueux infâmes. O raison, que vous êtes nécessaire à ceux que la Nature a destinés à gouverner les autres hommes!

Depuis le regne de Henri VIII, l'Angleterre a été fertile en hommes excellens & versés dans presque toutes les sciences. On peut même dire qu'elles y ont fait des progrès plus rapides & plus extraordinaires que dans les autres pays. L'esprit de la nation Angloise est tourné aux réflexions : elle aime les méthodes profondes, abstraites, recherchées, & par amour du vrai, elle va saisir dans les choses ce qu'il y a de plus reculé & de moins exposé aux yeux. Ce n'est point-là seulement le goût des Sçavans de profession; mais encore de tous ceux qui veulent se distinguer, & qui aiment le bien public si négligé dans les Royaumes soumis au pouvoir despotique. En général, un vif attachement à l'étude n'est point une marque de roture en Angleterre; & le Gentilhomme le plus qualifié ne se deshonore point,

point, en approfondiſſant les ſujets qui embraſſent le Droit public, le Commerce & le Gouvernement des Etats, ſur-tout du leur.

Qu'on me permette de rapporter ici un paſſage d'Eraſme, qui avoit paſſé en Angleterre au commencement du regne de Henri VIII. Ce paſſage eſt un tableau en racourci des mœurs & des coutumes du pays. » Admirez, dit Eraſme, le changement & la viciſſitude des » choſes humaines. Autrefois les Moines étoient les ſeuls Sçavans d'Angleterre : mais aujourd'hui ils ne » ſemblent occupés qu'à faire de ſomptueux repas ; ils ne ſongent qu'à » ſe procurer les commodités de la vie, » & à augmenter leurs revenus. Le goût » des Sciences s'eſt introduit à la Cour, » & a pénétré dans les maiſons des » grands Seigneurs. J'oſe même dire » qu'aucune Ecole ni aucun Monaſtere » n'ont jamais produit tant de perſonnes » ſtudieuſes & d'une raiſon ferme, qu'il » y en a dans la Ville de Londres & à la » Cour. Quel ſujet de réflexions ! Les » feſtins des Eccléſiaſtiques offrent en » ce pays-ci un libertinage étonnant, » des paroles indécentes & des diſputes aiguiſées par le vin : les repas de » la Nobleſſe au contraire offrent des

» plaiſirs

» plaisirs modérés ; on y parle tranquil-
» lement & on y met d'ordinaire sur le
» tapis quelque matiere d'érudition. »
C'est avec plaisir que je rappelle ici l'éloge que fait Erasme de l'attachement que la Noblesse Angloise témoigne pour les Sciences. Elle les regarde comme son vrai partage, & comme le moyen le plus assuré pour défendre sa liberté.

II.

De Henri VIII.

Le changement de religion qu'introduisit Henri VIII. & qu'il n'eût pas de peine à introduire dans une Isle ouverte à tous vents de Doctrine, y causa bien des révolutions & bien des desordres. Les abus corrigés en produisirent de nouveaux, & l'Eglise qu'on dépouilla de ses biens & de ses possessions anciennes, perdit tous ses droits & tous ses privileges. Il est vrai qu'elle étoit trop riche en Angleterre : mais sans la déchirer, on pouvoit la rendre plus belle & plus lumineuse, en l'appauvrissant. C'est ce qu'on voit bien clairement aujourd'hui. Tous les Evêques Anglois sont sçavans & de mœurs admirables, quelques-uns mêmes d'un génie supérieur, comme il paroît par leurs ouvrages. Les Evêques des autres Royaumes

au contraire ne se distinguent que par leur luxe, & par le faste qu'ils étalent au dehors. S'ils ont quelque érudition, ce n'est point celle qui leur convient. Au lieu de la tirer des ouvrages précieux par leur antiquité : ils se contentent de lire un petit nombre de Théologiens modernes, qui souvent n'ont pas même remonté jusqu'aux sources.

III.

Des ruisseaux de sang coulerent en Angleterre après la mort d'Henri VIII. Tantôt c'étoit le sang des Catholiques, & tantôt celui des Novateurs. Mais enfin la Reine Elisabeth fit cesser toutes ces exécutions odieuses, & contraires au droit naturel, dès qu'il fût en son pouvoir, *Religio*, dit Lactance, *cogi non potest : verbis potius quam verberibus res agenda est, ut sit volontas*. Cette Reine avoit beaucoup de hauteur dans l'esprit & de fermeté dans la conduite & d'habileté dans l'art de gouverner les hommes, en leur inspirant l'estime, la soumission, le respect. Elle jetta les fondemens de cette Politique qui a rendu l'Angleterre & si utile à ses alliés & si formidable à ses ennemis. Je n'ose presqu'ajouter qu'elle étoit sçavante, & qu'elle

De la Reine Elisabeth.

D'Orléans, révolution d'Angleterre t. 2.

Balzac, let. au Comte d'Exceter. II

elte Hamden. qu'elle traduisit en Latin quelques Tragédies de Sophocle & quelques Harangues d'Isocrate, Ce mérite doit être oublié parmi tant d'autres qualités d'Elisabeth. Il suffit de dire qu'elle regna avec gloire, & que toute l'Europe attentive l'admira. Quel éloge plus magnifique!

Ce fut sous cette Reine auguste, & sous Jacques I. qui lui succéda sans avoir aucune de ses belles qualités, qu'on s'affectionna en Angleterre aux sciences exactes, & qui demandent une profonde méditation. D'un côté la Philosophie y dût sa naissance à François Bacon, Baron de Verulam, Vicomte de saint Albans & Chancelier d'Angleterre. Ce grand homme ayant reconnu l'état déplorable où la Philophie étoit alors réduite, & sur-tout la Physique, tombée dans un honteux avilissement, entreprit de les réformer: & s'il ne réüssit pas en tout, il marqua du moins l'étenduë de son génie & la hardiesse de ses vuës. D'un autre côté, les Mathématiques qu'on n'avoit guéres qu'effleurées depuis les Anciens, & qui étoient hérissées d'épines, se réveillerent, pour ainsi dire: & on en eut l'obligation à Thomas Harriot & à Guillaume Ougtred, qui ouvrirent la carriere où les Anglois ont après eux marché à grand pas, & enseigné

enſeigné aux autres à y marcher. Il faut cependant avouer que ſans Wallis on ne connoitroit guéres aujourd'hui ni Harriot ni Ougtred. C'eſt lui qui par zéle pour ſon pays, & un peu par jalouſie contre le notre qui vantoit avec raiſon le célébre Viet, les a retirez de l'oubli où ils étoient tombés.

I V.

Je reviens à Bacon. Il naquit en 1560. & ſon illuſtre pere qui étoit Garde du grand Sceau d'Angleterre, le fit élever avec un ſoin extrême, & par les maîtres les plus habiles. Le jeune homme y répondit noblement, & montra qu'il feroit un jour de grands progrés dans les ſciences, que les hommes eſtiment davantage. Il s'éloignoit de tous les plaiſirs qui ſéduiſent d'ordinaire la jeuneſſe crédule, & qui lui preparent une longue ſuite de chagrins & de maux. Bacon ne ſe plaiſoit qu'à lire, & qu'à converſer avec des gens de Lettres, dont il faiſoit encore un juſte choix: car il y en a un plus grand qu'on ne penſe à en faire. *Du Chancelier Bacon.*

Son premier ouvrage fut l'hiſtoire d'Henri VII. ſurnommé le Salomon d'Angleterre: hiſtoire écrite avec un grand

Whear in meth. legendi Hist.
Grotius.
Herm. Conring.

grand sens, & une grande connoissance des affaires, où l'élégance du style est jointe à la supériotité du génie. Cet ouvrage admiré contribua à élever Bacon à la dignité de Chancelier & de Pair d'Angleterre. Mais ce qui surprit toute l'Europe, c'est qu'elle lui laissoit le tems de penser, de reflêchir, d'inventer même ce que les sciences demandoient de nouveau pour se perfectionner. Au milieu des intrigues de la cour, des caprices d'un Roi presqu'imbécille & des devoirs de sa charge, il devint un grand Philosophe, & le Pere de la Philosophie expérimentale. Il devina par quelles routes il convenoit de marcher, & on y marcha après lui. Il foüilla dans des mines qu'on ne connoissoit point, & les métaux qu'il en tira, quoique d'abord un peu bruts, furent polis dans la suite. Enfin, ce qu'il y a de vrai, c'est qu'on ne connut bien toute l'étenduë de son mérite qu'après sa mort. Elle y mit son juste prix.

Pour ce qui regarde les ouvrages philosophiques du Chancelier Bacon, j'avoüe qu'ils sont peu lûs aujourd'hui; non qu'ils n'ayent été très-utiles dans les commencemens, mais parce qu'ils ont cessé de l'être à mesure que la Philosophie a fait des progrés si considérables. Je compare volontiers ces ouvrages

ges aux échaffauts des Architectes, lorsqu'ils élevent de grands bâtimens, & qu'ils détruisent, dès que ces bâtimens sont élevez. On ne peut nier que Bacon n'ait fourni des vûes & des idées nouvelles à ceux qui sont venus après lui, & qu'il ne les ait animez à philosopher courageusement, en leur faisant voir qu'il y a des hardiesses d'esprit qui conduisent au vrai.

Les dernieres annnées de la vie de Bacon ne répondirent pas aux premieres. On l'accusa d'avoir fait des bassesses indignes d'un Philosophe, & de s'être laissé corrompre par argent. Il perdit sa dignité de Chancelier, & fut condamné à une amende par la Chambre des Pairs. Qu'il est triste pour le genre humain qu'on ne puisse se promettre d'être raisonnable & vertueux tout le tems de sa vie!

V.

De Thomas Hobbés.

Je ne dois pas omettre Thomas Hobbés de Malmesbury, l'un des plus forts esprits du seiziéme & du dix-septiéme siécle. Il parla toujours & il écrivit très-librement, sans s'embarrasser des suites que pouvoient avoir ses ouvrages & ses discours, qui lui nuisirent beaucoup

beaucoup & qui le laisserent sans aucun établissement fixe. Son Trairé *de Cive* fit un grand bruit parmi les Parlementaires, qui avoient tout infecté de leurs principes séditieux, & qui triomphoient de l'autorité royale. Hobbés au contraire voulut relever cette autorité, & il soûtint qu'elle ne devoit point avoir de bornes, parce qu'elle seule pouvoit empêcher les troubles secrets & les guerres civiles, sur-tout à l'égard de la Religion qui doit contribuer au bonheur des peuples justement soûmis, & ne jamais s'écarter de la constitution du Royaume où elle est établie. J'avoue qu'en gros le systême politique de Hobbés mérite d'être approuvé: mais comme il suppose tous les Rois parfaits, & leurs volontés toûjours conformes à la raison, ce systême ne peut être suivi sans des retranchemens qui conviennent à l'état présent des choses.

L'autre Traité de Hobbés est intitulé *Leviatan*, & contient des propositions que l'usage condamne, parce qu'il n'est point d'usage de les entendre. Hobbés, comme je l'ai déja dit, ne ménage rien, & se donne pour l'inventeur de la Philosophie Politique, qu'il distingue de la Politique ordinaire. Mais que cette Politique est extravagante? Que ses idées

idées ſur l'état de pure nature ſont contraires à celles qu'on en doit avoir? Un Philoſophe peut-il dire ſérieuſement que les hommes n'étoient point nés pour vivre enſemble, pour s'entre-ſecourir mutuellement, mais que le hazard les a raſſemblés, & que la néceſſité plutôt que la juſtice les a obligés à ſe donner des loix qu'ils n'obſervent que par crainte?

Voilà les deux principaux ouvrages de Thomas Hobbés: ouvrages qui lui ont attiré la réputation odieuſe d'Athée, qu'il méritoit certainement par je ne ſçai quelle idée qu'il s'étoit faite de la force & de l'énergie de la Nature, & par une affectation ridicule à parler toujours de ſon pouvoir. Toutes ces idées embarraſſées l'une dans l'autre, le conduiſirent enfin au matérialiſme, en réduiſant toutes les ſubſtances à la matiere où à point nommé l'Univers trouve & de quoi ſe conſerver, & de quoi ſe réparer. Le guide que ſuivoit Hobbés, étoit Epicure, quoiqu'il affectât d'être original & de ne devoir rien aux Philoſophes qui l'avoient précédé. Le ſoin du corps qu'il recommandoit ſans ceſſe, mar que bien de quel maître il étoit diſciple; mais au lieu qu'Epicure diſoit que la volupté étoit le ſouverain bien de l'hom-

me, Hobbés se servit d'une expression moins choquante, en disant que c'étoit l'amour de soi-même.

V I.

Réflexions. La Philosophie ne fut point en Angleterre une étude de pure curiosité, propre seulement à exercer les jeunes esprits & à leur inspirer l'amour des sciences naturelles. Elle se tourna au profit du bien public: elle servit aux différentes branches de gouvernement par des calculs justement appropriés, & par des principes fondés sur ces calculs. Les Philosophes Anglois veulent tout ramener à des regles générales & permanentes, & n'approuvent point que chaque Ministre change le systême du gouvernement, pour se donner du relief & de la considération. Un pas important qu'ils ont fait, & plus important qu'on ne pense, est d'avoir renoncé à l'esprit de systême, aussi dangereux dans l'étude de la Philosophie que dans le maniment des affaires.

Heureux un état où les personnes en place ont toûjours la balance en main; où l'on sçait compter & peser, compter les avantages qui peuvent revenir à cet état & peser les moyens les plus simples

ples & les plus courts de les lui procurer! Quel plus grand Philosophe, que celui qui prévoit les événemens, qui arrange, pour ainsi dire, les circonstances, qui n'est ni prévenu ni trompé, qui par des combinaisons délicates arrive insensiblement à la vérité! C'est-là cette Philosophie, qui mérite seule d'approcher du Thrône, & peut-être de s'y asseoir.

CHAPITRE LII.

I. Remarques sur l'Espagne. II. De Louis Vivès. III. De l'Université de Conimbre en Portugal.

I.

L'Espagne ne fut pas aussi heureuse ni aussi avide que l'Italie & l'Allemagne à prendre le goût des sciences, & surtout de la Philosophie. Il paroit même qu'elle y est aujourd'hui à peine connuë, & que les esprits fermés à la lumiere, n'ont point encore secoüé le joug imposé par les Scholastiques, & entretenu par la sévére Inquisition. Cela ne doit rien ôter des autres mérites Littéraires des Espagnols, ni dégrader les talens de

Remarques sur l'Espagne.

leurs Auteurs distingués. Car ils en ont eu certainement & ils ont montré beaucoup d'esprit : mais par malheur çà été sur des sujets où l'envie de plaire & de briller a fait négliger la vérité, & se contenter des vraisemblances adroitement ménagées. Mais tout cela n'est point la Philosophie, & n'en mérite pas même le nom.

Les Espagnols, dit le Pere Rapin avec son enjoüment ordinaire, devinrent subtils dans leurs raisonnemens, formalistes, métaphysiciens par le caractere de leur esprit né à la Dialectique & aux réflexions. Mais on n'arrivoit à rien de sûr ni de distinct, parce qu'on ne vouloit que disputer & en disputant, acquerir une gloire frivole.

Mr. de Thou a observé que dans le quinziéme & dans le seiziéme siécle, on n'enseignoit en Espagne qu'une Philosophie barbare, & que les Professeurs de cette étrange Philosophie n'avoient ni goût ni connoissances, & que même plusieurs d'entr'eux n'entendoient point la Langue Latine. Et comment pouvoient-ils instruire leurs écoliers, puisqu'ils avoient eux-mêmes besoin d'instruction ? Cela fut cause que les Espagnols qui se sentoient un amour supérieur pour l'étude & qui cherchoient

à se distinguer, prirent la route de Paris & se jetterent entre les bras de l'Université, dont le vif éclat rejaillissoit alors par toute l'Europe. Ce n'est point qu'on n'y agitât encore des questions ridicules, sous le nom de questions Philosophiques : mais il y avoit dans cette Universipé tant de gens d'esprit, tant d'hommes courageux & qui ne trahissoient point leurs pensées, qu'on trouvoit auprès des uns ce qui manquoit de la part des autres.

II.

De Louis Vivés.

Parmi les Espagnols qui alloient étudier à Paris, on distinguera toûjours Loüis Vivés, qui s'acquit une grande réputation par son Traité de la Corruption & de la décadence des Arts & des Sciences : *De Corruptione Artium*. Ce Traité divisé en 20. livres est plein de bon sens, & annonce un zéle éclairé pour la recherche de la vérité ; & j'avoüerai hautement que si l'on trouve plus de pureté de langage, plus de connoissance des Belles-Lettres, dans les Auteurs du seiziéme siécle, on ne trouvera aucune part plus de discernement & de Philosophie que dans Vivés.

Le plus beau trait de sa vie fut la

disgrace qu'il essuya en Angleterre, où le Roi Henri VIII. l'avoit appellé pour enseigner le Latin à la Princesse Marie sa fille. Vivés s'acquitta noblement de cet emploi : mais la sincérité dont il faisoit profession & comme Philosophe & comme Chrétien, choqua le Roi qui n'aimoit que les flateurs, & qui certainement avoit besoin d'être flatté sur tous ses écarts. Il renvoya Vivés mal payé des peines & des soins qu'il s'étoit donnez, & n'en remportant d'autre récompense que d'avoir blamé ouvertement le divorce scandaleux de Henri VIII. Que d'honnêtes gens, que de Philisophes, sont ainsi traités !

On a encore de Loüis Vivés un commentaire sur le fameux livre de saint Augustin : *De la Cité de Dieu*. Ce livre est un des premiers qui ait été imprimé, & un des plus utiles qu'on puisse lire pour bien juger de la Philosophie ancienne. Vivés s'y étoit rendu fort habile ; mais sans donner la préférence à aucun systême. *Nous sommes encore des aveugles*, disoit-il, *le tems viendra où nos yeux s'ouvriront ; & peut-être que ce tems n'est pas fort éloigné.*

III.

Ce fut auſſi à la France que l'Univerſité de Conimbre dut ſon illuſtration. Car André Govea rappellé en Portugal par le Roi Jean III. y mena de Bordeaux où il étoit Principal du College de Guyenne, pluſieurs ſçavans perſonnages, comme les deux freres Buchanan, Nicolas Grouchi, Elie Vinet, Arnoul Fabri, très-verſé dans les Belles-Lettres & très-propre à inſtruire la jeuneſſe. La conduite de Govea fit beaucoup d'honneur à l'Univerſité de Conimbre: & il y remplit ſes devoirs avec tant d'exactitude, que tous les Seigneurs Portugais y envoyoient leurs enfans; cela encore pour faire leur cour au Roi qui favoriſoit cet établiſſement. Mais Govea mourut deux ans après, & les François qui l'avoient ſuivi, s'en-retournerent malgré toutes les promeſſes qu'on leur faiſoit. G. Buchanan qui étoit Ecoſſois, demeura le dernier; mais on voit l'impatience qu'il avoit de regagner Paris, dans les beaux vers qu'il inſtitula: *Deſiderium Lutetiæ.*

De l'Univerſité de Conimbre en Portugal.

C'eſt de cette Uniuiverſité de Conimbre qu'eſt ſorti le plus long & le plus ennuyeux Commentaire, qu'on ait jamais

V. Aloy. Antonii Verneii Apparat. ad Philoſop. & Theol. 1751.

mais fait ſur Ariſtote. Je doute que hors le Portugal, perſonne s'aviſe de le lire aujourd'hui.

CHAPITRE LIII.

Du renouvellement des Lettres & des beaux Arts en France.

CE fut par Charlemagne que l'Empire Romain qui avoit été comme anéanti depuis la fin du cinquiéme ſiécle, ſe renouvella & ſe rétablit. Cet Empereur plein d'utiles & de grandes vues, & qui ſurpaſſa tous ſes prédéceſſeurs, moins Rois que Tirans, travailla de tout ſon pouvoir au rétabliſſement des Lettres. Il diſſipa par ce moyen une partie des ténebres qui obſcurciſſoient ſon ſiecle. Mais il en demeura encore beaucoup. C'eſt ce qu'on voit clairement par ce qui nous reſte d'Auteurs de cet âge ſombre, en qui il ne paroît ni eſprit ni goût, ni amour de la vérité. On ne peut cependant refuſer à Charlemagne les éloges qu'il mérite & par ſon génie & par ſon amour pour les Sçavans. Il fit tout ce qu'il pût: mais les eſprits n'étoient pas encore diſpoſez ni à recevoir

la

la lumiere qu'il leur présentoit, ni à suivre le fil précieux des bonnes études. Aussi la France ne tarda gueres à décheoir de ce point d'élévation où il l'avoit fait monter. Les esprits s'abatardirent, & l'ignorance renouvellée devint plus à la mode que jamais. Elle triompha sur-tout dans le dixiéme siecle, & ravit à la nature humaine toute sa dignité. Ceux qui suivirent, furent un peu plus éclairez : je veux dire ceux qui virent naître la Philosophie scholastique. La France produisit alors quelques Prélats distinguez, & assez instruits pour le tems où ils vivoient. Aussi commença-t-elle dès-lors à s'élever & à faire sentir la supériorité qu'elle a si justement obtenue depuis sur les autres peuples de l'Europe.

On en peut voir le détail dans l'histoire de France, & remarquer par quels moyens, par quels ressorts, enfin par combien d'épreuves notre Monarchie passa, combien d'ennemis elle combattit, par quels faits d'armes elle se signala, pour arriver à la grandeur où elle s'est vuë dans le dernier siecle, & que rien heureusement n'a pu encore affoiblir. A mon égard, je passe tout d'un coup à François Premier qu'on regarderoit aujourd'hui comme le plus grand

homme de son siecle, si la fortune avoit secondé & sa valeur & la noblesse de ses sentimens. Ce Prince qu'on ne peut trop louer malgré ses malheurs & ses imprudences, fut le pere & le restaurateur des arts & des choses d'esprit en France.

Additions à l'hist. de Louis XI.

Naudé raconte mille particularitez touchant l'érudition de ce Prince, ses écrits & son affection réfléchie pour les hommes de Lettres.

François I. succéda à Louis XII son beau-pere & monta sur le thrône en 1515. Quoique la destinée opiniâtre se fût fait un malin plaisir de le traverser presque toujours & dehors & dedans le Royaume & jusques au milieu de sa famille, il doit passer cependant pour un des plus grands Princes qui ayent occupé le thrône de France. Il aima particulierement les personnes de génie, & n'épargna rien pour les attirer, en quelque endroit de l'Europe qu'ils fussent établis. Il leur donna de gros appointemens & les favorisa en toutes rencontres, à la persuasion du Cardinal du Bellai & de Guillaume Budé, célebre principalement par la connoissance qu'il avoit acquise de la Langue Grecque. François I établit en 1529 un College célebre & magnifiquement doté, où il institua des Professeurs pour enseigner les

les Langues, la Philoſophie, la Medecine & les Mathématiques. On dit même qu'il eût envie peu avant ſa mort d'accroître le nombre de ces Profeſſeurs Royaux, & de faire divers autres établiſſemens avantageux aux ſciences. Mais la mort l'en empêcha. François I. ne favoriſa pas ſeulement les ſciences, il fût auſſi ſçavant lui-même. Il avoit toujours à ſa ſuite des hommes d'eſprit, & il aimoit à s'entretenir avec eux pendant ſes repas. Ce qui flattoit le plus ſa curioſité, & ce qui devoit la flatter, c'étoit l'hiſtoire Naturelle: & quoiqu'il n'eut pas eu une éducation trop belle ni trop favorable, il y avoit fait de ſi grands progrès qu'il ſçavoit parfaitement & débitoit à propos tout ce que les Anciens & les Modernes avoient écrit de meilleur touchant les animaux, les plantes, les métaux, & les pierres précieuſes. Il s'étoit ſervi pour cela de Jacques Colin & de Pierre Caſtellan (autrement Duchâtel.) Ces deux hommes l'entretenoient du précis & du ſuc de leurs études, & le rendoient ainſi ſçavant à peu de frais.

Outre tous ces détails, j'en trouve deux autres qui diſtinguent merveilleuſement le regne de François I. 1°. C'eſt lui qui attira les Dames à la Cour, &

avec elles la politesse & les agrémens de la vie. Leur commerce adoucit infiniment les esprits, & mit dans la société ce charme, cette amitié, cet esprit délicat que rien n'égale. Brantome de qui j'emprunte ce trait d'histoire, va nous le rapporter avec sa naïveté ordinaire. *Pour le regard des Dames*, dit-il, *certes il faut avouer qu'avant ce Prince, elles n'y abordoient & n'y fréquentoient que peu & en petit nombre. Il est vrai que la Reine Anne commença à faire sa Cour des Dames plus grande que les autres précédentes Reines, & sans elle le Roi son mari ne s'en fut guéres soucié. Mais le Roi François venant à son regne, & considérant que toute la décoration d'une Cour étoit de Dames, l'en voulût peupler plus de la coûtume ancienne.*

Il faut tomber d'accord que c'est-là l'époque de la politesse Françoise. Les Dames qui furent introduites dans la société civile, en firent un des principaux ornemens. Cela polit la rudesse des mœurs, & empêcha que les François ne donnassent ou dans le travers de la Chevalerie Espagnole, ou dans les rafinemens de la galanterie Italienne. 2°. Une autre chose où réussit François I, ce fût d'abolir la coûtume de faire en Latin les actes publics. On lui fit remarquer

marquer que, puisque la Monarchie Françoise n'avoit jamais été sous aucune dépendance de la Romaine, il étoit ridicule qu'elle en conservât la langue dans ses actes les plus authentiques. Cette raison obligea le Roi en 1539, d'ordonner qu'à l'avenir on ne se serviroit plus que de la Langue Françoise dans toutes les formules publiques. Une Ordonnance si sage lui donna du crédit & fit voir que cette Langue pouvoit suffire à tout. C'est aussi depuis ce Prince qu'on s'appliqua à l'étudier, & qu'elle est enfin parvenue au même rang que la Grecque & la Latine.

Un Allemand, juste appréciateur des choses de goût, a observé que la protection que François I. donna aux sciences, excita les esprits & les porta aux réflexions. Ce qui procura la naissance de la Philosophie : de sorte que depuis le regne de ce Prince, la France a été le Royaume de l'Europe le plus éclairé, le plus philosophe & le plus fertile en hommes qui pensent. Un pareil aveu est très-véritable, & il n'y aura que des personnes ignorantes ou prévenues, qui pourront le révoquer en doute.

Jonsius, pag. 129.

Je dois convenir ici que François I. fût fort appuyé dans son attachement aux sciences, par la Reine de Navarre

sa sœur : Princesse, que la médisance a été forcée d'admirer, & qui favorisa hautement les personnes intelligentes, & composa elle-même quelques ouvrages qui ont été applaudis. Egalement spirituelle & vertueuse, elle excella non-seulement en poësie, mais elle fit encore, comme le remarque Verdier Vauprivas, son occupation ordinaire de la Philosophie & de la lecture des Livres saints. Cela la rendit un peu suspecte aux ames craintives & dévotes : mais il faut avouer qu'il n'y avoit en cette Princesse que beaucoup de bonté & d'indulgence. Elle ne croyoit point qu'on méritât d'être puni, pour avoir des sentimens particuliers, supposé pourtant que ces sentimens ne fussent point tournez au préjudice de la société, ni aux dépens de la paix de la patrie.

Brantome (dans ses Mémoires des Dames illustres) cite une histoire de cette Princesse, qui mérite ici d'être rapportée. Elle avoit oui dire à des Philosophes & à des Théologiens de l'école que, lorsque quelqu'un mouroit, son ame se séparoit du corps : & sur cela elle s'étoit imaginée que cette séparation ne pouvoit se faire, sans quelque bruit ou quelque sifflement extraordinaire. Pour s'en assurer, elle assista une de ses filles

d'honneur

d'honneur au lit de la mort, & elle eut toujours les yeux attachés sur son visage, jusqu'à ce qu'elle expirât. Son intention étoit de voir sortir cette ame, & d'entendre le bruit qu'elle feroit à son départ. Mais elle n'y réussit point comme on peut croire. L'erreur de la Reine de Navarre est encore aujourd'hui celle de presque tous les Philosophes qui ne sont point Cartesiens. Ils soutiennent que l'ame est physiquement présente dans tous les organes du corps humain, & que, sans être matérielle, elle est coëtendue à la portion de matiere qu'elle anime. Il suit de là qu'à la mort, elle cesse d'occuper ce lieu, & passe réellement dans un autre : d'où il n'est pas étonnant qu'on ait crû & regardé l'esprit de l'homme comme un être qui se sépare physiquement du corps au moment qu'on expire. Cette opinion s'enseignoit dans les écoles plus durement alors ; mais elle s'y enseigne encore aujourd'hui avec plus de ménagement. Parmi les Sçavans que la Reine de Navarre eût à sa Cour, le plus considérable étoit Jacques le Fevre surnommé d'Etaples, d'un petit village de Picardie où il avoit pris naissance. La bassesse de son origine & la laideur de son visage ne servirent qu'à rehauf-

fer

ser davantage ses qualitez personnelles. Il fût élevé, comme le remarque Scevole de Sainte Marthe, dans les criailleries de l'école, & n'eût dans sa jeunesse d'autre teinture que celle d'une Philosophie sophistique & inutile. Mais elle ne fit point d'impression sur son esprit naturellement excellent & porté au vrai. Il se dessaisit des principes de l'école, & à force d'étude, il parvint à une grande habileté qu'il ne devoit presque qu'à lui-même. Il composa quelques ouvrages de Philosophie & quelques traitez de Mathématique, qui quoique fort éloignez de la perfection, ne laissent pas de lui faire honneur. Aussi Jacques le Fevre passe-t-il pour un de ceux qui dans le seiziéme siecle rendirent aux Lettres l'éclat que les siecles ténébreux lui avoient ôté : & cet éloge lui est principalement dû dans l'Université de Paris, d'où il commença à chasser la barbarie. Au reste il se rendit suspect de Lutheranisme, quoiqu'il fit toujours profession extérieurement de la religion Catholique : ce qui l'obligea de quitter Paris, & sans la protection de François I. qui étoit alors en prison, mais qui écrivit en sa faveur au Parlement de Paris, il auroit couru risque de la vie ou du moins de sa liberté.

CHAPITRE LIV.

Des Princes qui ſuccederent à François I, & de la conduite qu'ils tinrent à ſon exemple.

I.

L'Attachement que François I témoigna au progrès des ſciences, fût, pour ainſi dire, une nouvelle acquiſition pour ſon Royaume, & ſes Succeſſeurs en hériterent avec la couronne. Auſſi les Sçavans dignes de ce nom ne manquerent plus en France depuis ce tems-là, ſoit à la Cour, ſoit à Paris, ſoit même dans quelques Villes de Province. J'oſe encore aſſurer qu'elle a donné le ton aux autres parties de l'Europe, & qu'il n'y a aucun genre de ſciences ni aucune eſpece d'Arts qu'elle n'ait vû fleurir dans ſon ſein, & dont elle n'ait produit un homme excellent. C'eſt une juſtice qu'on ne peut s'empêcher de lui rendre : & ſi les Nations jalouſes de ſa gloire oſent quelquefois lui diſputer cette prééminence dans leurs écrits, elles l'avouent cependant malgré elles, en

en venant parmi nous puiser le bon goût & la politesse.

En 1547 Henri II monta sur le thrône : & s'il n'eût point tous les talents de François I son pere, il fût plus heureux du moins que lui, & il le vengea noblement, en remportant plusieurs victoires sur Charles Quint, & le réduisant au-dessous de lui-même par de très-grands succès. Ce fut sous le regne de ce Prince que la Cour fût plus brillante qu'elle n'avoit jamais été. Il aimoit les plaisirs; & tout ce qui étoit spectacle, le frappoit à coup sûr. Le goût du Maître voluptueux se communiqua à tous ceux qui l'approchoient. Jamais on n'avoit vû en France tant de galanteries, tant de fêtes, tant de parties agréables. Le Roi même périt à un de ces tournois, & fût la victime de son attachement aux jeux immodérez. On assure que cette mort lui avoit été prédite par Luc Gauric, célebre Astrologue d'Italie. Cet homme à qui son art frauduleux fit avoir les bonnes graces de Paul III souverain Pontife, avoit annoncé que Henri II seroit tué en duel. Une telle prédiction fût long-tems exposée à la moquerie des honnêtes gens, qui ne pouvoient concevoir qu'un grand Roi pût mortellement être blessé dans un combat singu-

lier

liér. Mais l'évenement imprévu les détrompa. Je ne rapporte point ce fait pour relever le mérite de l'astrologie dont la fausseté est très-connue, mais seulement pour faire voir que le mépris où elle est aujourd'hui tombée dans le monde Philosophe est un effet de la nouvelle doctrine qui en éclairant les esprits, les a guéris de bien des erreurs & des extravagances.

On juge assez par le peu que j'ai dit de la Cour de Henri II que les sciences exactes n'y furent pas fort à la mode. On y vit au contraire un grand nombre de Poëtes : & ce ne fût pas un des moindres désordres, dit M. de Thou de son regne. Mezerai en convient aussi. *On eût pu louer*, observe-t'il, *Henri II de l'amour des Belles-Lettres, si la dissolution de sa Cour autorisée par son exemple n'eût tourné les plus beaux esprits à composer des Romans pleins de visions extravagantes, & des poësies lascives pour flatter l'impureté qui tenoit en main les récompenses, & pour fournir des amusemens à un sexe qui veut regner en badinant*. Il n'arrive que trop souvent que les vers & les bagatelles des Poëtes corrompent le goût des jeunes gens & les détournent des bonnes études, parce qu'il est plus aisé de chatouiller l'imagination, que d'éclairer l'entendement. Voici

Voici pourtant trois hommes célebres, qui méritent d'être citez & dont la réputation dure encore dans le monde Littéraire.

I. Jean Fernel premier Médecin de Henri II. L'étude étoit sa passion favorite : il se privoit de toutes sortes de plaisirs & d'amusemens, & sans se soucier de la fortune, il passoit à étudier les jours & les nuits. Aristote, Platon & Ciceron étoient ses Auteurs chéris : il y rapportoit toute son ame, & il ne paroissoit content qu'en leur compagnie, dont jamais il ne se lassoit. Une aplication si continuelle dérangea sa santé. Il fût obligé pour la rétablir, de se retirer à la campagne : mais à peine ses forces lui furent-elles rendues qu'il retourna à Paris & se destina à la Medecine. Avant que de s'y appliquer, il enseigna un cours de Philosophie au College de Sainte Barbe : & comme il s'étoit apprivoisé avec l'éloquence de Ciceron, ses leçons furent aussi éloquentes que celles de ses confreres étoient barbares. Peu de tems après, il fut reçu Docteur en Médecine, & se maria. Quoiqu'il fût engagé à courir une nouvelle carriere, il lui échappoit toujours quelques regards vers la Philosophie & les Mathématiques. Son génie même

étoit inventif, & il travailla à plusieurs instrumens qui devoient perfectionner & l'astronomie & la Géométrie.

L'éclat avec lequel Fernel exerça la Médecine à Paris & à la Cour, les Livres dont il l'enrichit, les Cures difficiles où il réussit, lui acquirent, malgré ses envieux, un grand nom. Il vit de son vivant ses ouvrages servir de texte aux explications qu'on faisoit dans les écoles de Medecine, & son autorité aller de pair avec celle des Anciens. Le Ghilini le traite de Restaurateur de la Medecine moderne, & Gui Patin assure que Fernel est le plus grand homme qu'on ait vu depuis Galien. Theat. d'huom. Litterati.

II. Jules-Cesar Scaliger, qui naquit au château de Ripa près de Verone: il passa les premieres années de sa jeunesse à la guerre, & s'y distingua.

Mais l'inclination naturelle qu'il avoit pour les Lettres, l'arracha au bruit des armes. Il se retira en France & se mit à étudier avec tant d'ardeur qu'il n'y avoit gueres de sciences où il n'excella. En revenche il eût presque tous les vices qui peuvent décrier un homme d'étude: beaucoup d'opiniâtreté, ne changeant jamais d'opinion, disant des injures atroces à ceux qui le critiquoient ou étoient d'un autre sentiment que

que lui, parlant de ses ouvrages avec beaucoup d'éloge. Au reste il paroît en détail qu'il avoit beaucoup de génie & qu'il méditoit profondement sur les matieres qu'il traitoit, enfin qu'il jugeoit avec goût de toute chose. C'étoit-là le fort de Scaliger: & l'on peut dire qu'en fait de discernement aucun des critiques ses contemporains ne l'a surpassé. Il posséda autant de Physique & de Medecine qu'on en pouvoit posseder alors: & dans les ouvrages qu'il composa sur ces deux sciences, son génie & son style ont assez de rapport avec celui de Pline.

Henri II. étant mort en 1559, ses trois fils lui succéderent l'un aprés l'autre. Quoique leurs regnes furent extrêmement traversez par la funeste ambition de leur mere, par les révoltes continuelles des Calvinistes, par l'esprit d'indépendance qu'affectoient les grands Seigneurs, enfin par l'énorme puissance que s'acquit la Ligue & dont elle abusa si horriblement, sous prétexte de religion: la France cependant ne manqua point de Sçavans, il y en eût un grand nombre qui firent honneur à leur patrie & par leurs ouvrages & par leur esprit. On peut lire leurs éloges ou dans M. de Thou, ou dans Messieurs de Sainte Marthe. Mais je m'abstiendrai d'en parler.

Il

Il eſt vrai que la plûpart d'entr'eux furent inſtruits dans l'ancienne Philoſophie, & qu'ils lui rendirent même de grands ſervices par d'excellentes traductions : mais leur principale gloire vient de leur habileté dans la critique & dans les Belles-Lettres.

III. Guillaume Rondelet, naquit à Montpellier au commencement du ſeiziéme ſiecle. Il ſe deſtina de bonne heure à la Medecine, & il eût le bonheur de réuſſir dans cette profeſſion. Etant tombé dans ſa jeuneſſe ſur la lecture de quelques papiers de Guillaume Pelicier, Evêque de Montpellier où il trouva des remarques mal ordonnées ſur Pline : celà lui donna du goût pour l'hiſtoire Naturelle & ſur-tout pour cette partie qui regarde les poiſſons. Brûlant d'envie d'y réuſſir, il ſe rendit dans pluſieurs ports de mer, & il ſéjourna principalement à Anvers, à Bordeaux, à Bayonne, où il trouva dequoi ſatisfaire ſa curioſité. De retour en Languedoc, il mit toutes ſes remarques en ordre & fit paroître ſon Traité des poiſſons, Traité qui lui a acquis une eſtime générale.



CHAPITRE LV.

Histoire de Pierre Ramus.

I.

SOus le regne de François I. & au milieu de l'Université de Paris, il se passa une affaire assez extraordinaire & qui mérite d'être remarquée. Elle fit d'abord grand honneur à la Philosophie d'Aristote, puisqu'elle triompha des menaces de ses adversaires : mais il faut avoüer qu'elle donna lieu à bien d'autres de décrier cette Philosophie. Et comme ce coup doit être regardé comme le premier qui ait été porté contre elle, & que je le regarde moi, comme lui ayant fait un grand tort, j'en vais parler exactement & au long.

Pierre Ramus qui fût auteur de toute cette affaire, naquit en 1515 dans un village du Vermandois en Picardie. Son pere qui étoit un pauvre Laboureur, le destina au même métier. Mais le jeune homme étoit destiné par la Nature à une profession plus honorable. Il s'échappa de la maison de son pere, à l'âge

l'âge de huit ans & vint à Paris. Comme il n'y avoit aucune connoiſſance ni aucune protection, il tomba bientôt dans l'extrême miſere, & fût obligé, pour s'en délivrer, de ſe mettre valet au College de Navarre. Quelque baſſe que fût cette condition, elle ne fît qu'accroître l'ardeur du jeune Ramus pour les ſciences. Il employoit le jour à ſervir ſes maîtres, & il paſſoit la plus grande partie de la nuit à étudier. Comme autrefois Cleanthe qui avoit éprouvé le même ſort, Ramus fît de grands progrès dans l'étude, & vainquît tous les dégoûts & toutes les traverſes qu'il eſſuya dans cette route. A ſa réception au dégré de Maître ès Arts, Ramus s'engagea à ſoutenir que tout ce qu'Ariſtote avoit avancé dans ſes ouvrages de Philoſophie, étoit faux & ridiculement imaginé. Une propoſition ſi hardie étonna tout le monde. On cria contre Ramus, & ceux qui avoient ordre de l'attaquer, voyant qu'on vouloit leur arracher Ariſtote dont ils reſpectoient ſi fort l'autorité, n'épargnerent point le jeune répondant & raſſemblerent toutes leurs forces pour le combattre. Mais ce fut inutilement. Il repouſſa tous leurs efforts avec beaucoup d'habileté, & s'attira l'admiration des perſonnes déſintéreſſées.

 Ces

Ces premiers ſuccès enflerent le courage de Ramus, & le déterminerent à examiner plus particulierement la doctrine d'Ariſtote, & à le combattre ſans aucun ménagement. Il étudia donc avec plus d'aſſiduité que jamais, & ſe retrancha les plaiſirs & les agrémens de la vie qui pouvoient le diſtraire. Les fruits de cette pénible étude furent deux ouvrages qu'il fit imprimer à l'âge de vingt-huit ans. L'un avoit pour titre, Elémens de la Dialectique, & l'autre, Cenſure d'Ariſtote. Ces deux ouvrages où il y avoit beaucoup de feu & de diſcernement, furent lûs avec avidité. Mais ils exciterent de grands troubles dans l'Univerſité de Paris. Tous les Peripatheticiens, gens hardis & follement calomnieux, ſe déchaînerent contre Ramus. Ils le décrioient par tout comme un homme ſans religion, & qui vouloit corrompre les eſprits.

L'affaire s'échauffant de jour en jour, François I. l'évoqua à ſon Conſeil, & ordonna que Pierre Ramus & Antoine Govea qui étoit ſa principale partie, nommeroient des Arbitres pour diſputer en ſa préſence & pour ſoûtenir leurs droits. Govea choiſit Pierre Danés & François Vicomercat: Ramus nomma Jean Quintin & Jean de Beaumont. A

ces

ces quatre Arbitres, le Roi associa Jean de Salignac Docteur en Theologie, afin de les accorder en cas de besoin. C'étoit devant ces cinq personnes que devoit se passer la grande affaire, décisive de la réputation d'Aristote.

Les deux premiers jours se passerent assez tranquillement, & l'on disputa avec politesse, & bonne foi. Mais les Partisans d'Aristote s'apperçurent que la voye du raisonnement n'étoit pas à leur avantage, & qu'ils perdroient immancablement leur Procès. C'est pourquoi ils changerent d'allure & déclarerent pour non avenu ce qui s'étoit passé pendant ces deux jours. Ramus se plaignît hautement de cette injustice, & récusa les Arbitres. Mais François I. les obligea de prononcer, & ne voulût avoir aucun égard à ses remontrances. Alors les deux Juges choisis par Ramus se retirerent, & craignirent de participer à l'injustice qu'on préparoit. Ramus lui-même en fit autant & ne voulût plus parler. Les trois Juges qui resterent, n'ayant plus rien qui s'oppoiât à leur passion, prononcerent sur la cause de Ramus, & le traiterent cruellement. Ils prévinrent ensuite l'esprit du Roi, qui confirma leur jugement, sans entrer dans une plus grande discussion ni un plus grand examen.

Ramus qui n'étoit pas seulement Philosophe par spéculation, mais encore de pratique, regarda d'un œil indifférent tous ces procédés injustes. Il ne daigna point répondre à ses ennemis & se contenta d'avoir raison: il ne se soucia point de se laver aux yeux de l'Europe, ni de demander justice de ce qu'on l'avoit joué sur le theâtre. Patient & par raison & par politique, il souffrit ses disgraces sans murmurer, & disoit souvent ce vers; *Grata superveniet quæ non sperabitur hora.* Le reste de la vie de Ramus ne fût qu'une alternative de bonheur & de malheur. Exposé aux traits de ses ennemis, il ne pût se faire un établissement fixe à Paris, & il fût souvent obligé d'en sortir pour éviter leur fureur. Il périt enfin misérablement au massacre de la S. Barthelemi: journée execrable & dont tous les François doivent avoir horreur. On conjecture aisément de-là que Ramus étoit engagé dans la Religion réformée.



CHAPITRE

CHAPITRE LVI.

I. Que toute l'Europe sentît qu'il falloit penser, lorsque parût la nouvelle Philosophie. II. *Idée de cette Philosophie.* III. *De l'ardeur qu'on témoigna pour les opinions des Stoïciens.*

I.

J'Ai tâché de faire voir comment les Sciences éteintes depuis les disgraces disgraces arrivées aux Grecs & aux Romains, se renouvellerent en Europe après la prise de Constantinople, & comment les yeux fermés depuis si long-tems, s'ouvrirent à la lumiere qui se répandoit par-tout. Foible dans les commencemens, cette lumiere devint dans la suite plus vive, & elle donna lieu à la nouvelle Philosophie. Il y avoit déja plusieurs siecles que les hommes ne pensoient plus, & qu'ils ne faisoient aucun usage de leur esprit flétri par une admiration superstitieuse. Trop prévenus pour des originaux que souvent ils n'entendoient point, & qui plus souvent ne méritoient pas d'être entendus, ils

ne s'occupoient que du soin de les commenter, & se croyoient fort sçavans, quand ils en avoient sondé les profondeurs, ou restitué quelques passages tronquez. Mais enfin toute l'Europe sembla reprendre une nouvelle vie, comme un malade reprend la santé précieuse qu'il avoit perduë. On vît que l'étude de la Philosophie ne consistoit point à interpréter respectueusement les anciens, mais à étudier la droite raison que les anciens avoient eux-mêmes étudiée. On se persuada qu'il falloit chercher les premieres idées du vrai & du beau, non plus dans leurs Livres & dans leurs Traitez, mais dans la Nature, dans son sein invariable, où les anciens les avoient été d'abord chercher: & il est constant qu'elle paya avec usure les soins qu'on prît de la consulter. Elle répandît en un seul siecle les faveurs qu'on s'étoit abstenu de lui demander pendant plusieurs : de sorte que la générosité de la Nature égala le grand ménagement qu'on étoit en droit de lui reprocher.

C'est à Descartes que nous devons non-seulement l'origine de la nouvelle Philosophie, mais le rétablissement entier de la bonne méthode d'étudier. Ce grand homme dont l'heureuse hardiesse nous

nous a procuré tant de découvertes & tant de nouvelles inventions, poussé par son génie & par la supériorité qu'il se sentoit, quitta les routes communément frayées, pour consulter la raison & tirer d'elle les éclaircissemens que les meilleurs ouvrages n'auroient jamais pu lui donner. Par-là l'esprit humain rentra dans tous ses droits, la lumiere devint générale : & il s'introduisit un air de précision & de justesse dans toutes les sciences, un air de force & de solidité ; un air d'agrément & de vérité, qu'on ne connoissoit plus depuis les anciens, & que même tous les anciens n'ont point également connus.

Quoique je fixe à Descartes l'époque de la nouvelle Philosophie, & que je le regarde comme le restaurateur de toutes les sciences exactes, je reprendrai cependant les choses de plus haut. En effet, il y a eu dans le seizieme siecle des précurseurs de la vérité. des hommes qui la cherchoient avec ardeur, & la préféroient aux richesses, aux honneurs, à ce qu'on prise davantage dans le monde. Ces Philosophes ont fleuri en Angleterre, ou en Italie, ou en Allemagne : & l'on peut dire qu'ils n'ont servi qu'à accroître encore davantage la gloire que la France a eue d'avoir produit Des-

cartès. Ainsi les Royaumes de l'Europe qui ont le plus contribué, avant ce Philosophe célebre, à donner du goût pour la nouvelle Doctrine, se sont accordez à lui rendre justice. Les Etrangers méritent sur cela notre reconnoissance. Et qu'elle doit nous flatter ?

Il faut convenir cependant qu'il y a aujourd'hui des François qui refusent à Descartes les louanges qui lui sont duës ; des Communautez, des Ordres religieux, qui en parlent avec mépris, ou du moins avec hauteur. C'est un effet de l'ignorance, ou de la vanité monastique, J'avoue qu'il est tombé dans quelques erreurs, & que suivant ses principes mêmes, une partie de sa Philosophie, du moins ce qui en est sistématique, se trouve hors d'usage. Il lui a fallu inventer : il commençoit une carriere épineuse : il étoit de toutes parts enveloppé de ténébres épaisses. Mais soutenu par son courage & par une application persévérante, il nous a appris à penser & à raisonner, dans un tems sur-tout où l'habitude en étoit perdue : & ce n'est point seulement aux Mathématiques, à la perfection des Arts, à la Physique, qu'il s'est attaché, mais encore aux Belles Lettres, à toutes les sciences dont l'agrément fait le principal

principal objet. Il y a introduit l'esprit Philosophique, cet esprit qui met chaque chose à sa place, qui fait que les pensées qui doivent plaire, en plaisent encore davantage par ce fil simple & imperceptible qui les lie.

Après ce que je viens de dire, qu'on me permette de comparer les deux siecles suivans, je veux dire le seiziéme & le dix-septiéme. Cette comparaison n'aura rien que de juste, pourvu qu'on l'examine avec soin. Le seiziéme siecle a produit un plus grand nombre de sçavans hommes que le dix-septiéme. Il s'en faut pourtant bien que ces deux siecles ayent été également éclairez & recommandables. Dans le premier régnoient la critique des mots & la Philologie, l'étude des langues apprises par vanité de les sçavoir, une vaine application à briller, & non à approfondir les choses. Dans le siecle suivant un esprit plus judicieux, accompagné d'un goût exquis & d'un discernement solide s'est introduit dans la République des Lettres. On a préféré les critiques du sens, si l'on peut parler de la sorte, aux critiques des paroles : on a négligé l'Orateur pour saisir le Consul, & l'Auteur des Commentaires pour arriver jusqu'au Général d'armée & au Maître de

Vid. Bayle, Dict. Crit. tom. I.

Rapin, comparaison de Thuc. & de Tite-Live.

la République. Dans le seiziéme siecle on se piquoit d'une vaste & profonde Littérature; l'érudition étoit ennuyeuse, à force d'être chargée d'un détail inutile; on lisoit, mais on ne sentoit point ce qu'on lisoit. Dans le dix-septiéme siecle, l'étude de la nouvelle Philosophie & des langues vivantes ont fait naître un goût réfléchi: on a eu plus de jugement & moins d'étendue de science: on a enfin été le maître des anciens, de ceux qu'on regardoit comme ses maîtres. Malheur à ceux, qui faute de les bien connoître, les ont méprisez! *Nos laudamus Cartesium: Aristotelem admiramur.* Voilà les avantages que la nouvelle Philosophie a procurez au dernier siecle & même au nôtre, à celui où nous vivons. C'est la suite des progrès que l'esprit humain a visiblement faits, & dont on trouve un trait remarquable dans un petit Traité de Jacques Aconce intitulé: *Methodus sive recta investigandarum tradendarumque artium ac scientiarum ratio.* Je sens, dit cet Auteur mort en 1567. que je vis dans un siecle très-poli & très-cultivé par les Belles-Lettres. Cependant oserois-je le dire, je crains moins les jugemens de mes Contemporains que ceux du siecle qui nous doit suivre, &

Alex. Morus.

où

où j'opperçois déja une clarté qui m'éblouïit. En effet, quoique nous voyons aujourd'hui beaucoup de grands hommes & qu'ils saisissent notre admiration : je vois quelque chose de plus respectable & de plus digne de notre estime dans le siecle suivant. Voici ses propres paroles. *Etsi enim habuit habetque ætas nostra viros præstantes : adhuc tamen videre videor nescio quid majus futurum.*

Je pourrois citer plusieurs autres Auteurs, qui considérant de quelle maniere les sciences s'étoient tirées de cette nuit épaisse qui les avoit toutes obscurcies, ne douterent point qu'elles n'allassent en se perfectionnant, & que la vivacité de l'esprit humain ne se tournât en force & en solidité. Erasme parle ainsi dans plusieurs de ses Lettres, & croit que la raison a donné les véritables preuves de la Religion pour l'ordre & la clarté qu'elle exige.

II.

Cinq choses contribuerent principalement à la naissance, & à l'accroissement de la nouvelle Philosophie. Je les rappellerai chacune exactement, & je les accompagnerai de quelques-unes de ces réflexions que demande une matiere

 intéressante.

intéressante. Et quelle matiere l'est davantage, que celle qui marque comment l'esprit humain s'est renouvellé ?

I. La raison oubliée depuis tant d'années, & foulée, pour ainsi dire: aux pieds, rentra dans tous ses droits : cette raison, qui est le plus beau présent que l'Etre infini ait pu faire aux hommes, & qui surpasse tous les autres biens répandus sur la terre. On a vu que depuis les Grecs on n'avoit rien inventé de considérable dans la Philosophie, & qu'on s'étoit contenté d'étudier leurs ouvrages. Le nom de Philosophe si sublime par lui-même, ne se donnoit qu'à ceux qui entendoient le sistême de Platon & d'Aristote, ou qui croyoient les entendre: on n'exigeoit rien de plus. Cela avoit entierement avili la Physique, & l'avoit réduite en une Métaphysique seche & épineuse, en questions générales, plus subtiles que propres à dévoiler le sein de la Nature. C'étoit l'amas informe de ces questions, & des raisonnemens vagues auxquelles toutes ces questions donnerent lieu, qui formoient la Physique générale. Pour la particuliere, elle n'étoit point connue, & elle ne le fût que lorsqu'on commença à réfléchir & à faire des expériences. On voit bien que la Philosophie n'auroit jamais fait aucun progrès,

progrès, tant qu'on auroit ſuivi les traces des anciens: on ſe ſeroit contenté de diſputer éternellement ſur leurs idées qui n'étoient point fondées en raiſon, & on n'auroit rien avancé. En effet, quelles expériences faire ou ſur les nombres de Pythagore, ou ſur les idées de Platon, ou ſur les qualitez d'Ariſtote? Quelles conſéquences tirer de ces principes, ſi même ce ſont-là des principes? Il fallut donc un homme qui eût la hardieſſe de ſe ſouſtraire au joug de l'autorité, & qui bravant les préjugez les plus impoſans, apprit aux mortels qui avoiens des yeux, à s'en ſervir & à obſerver la Nature ſoigneuſement. Et cet homme fût Deſcartes. Il rapportoit toute choſe à la droite raiſon, & faiſoit voir par des regles invariables que rien ne mérite notre attention que ce qui eſt vrai. Parlà tous les anciens ſiſtêmes ſe ſont détruits, & les nouveaux n'ont de crédit qu'autant qu'ils ſont conformes à cette raiſon dont il faiſoit tant de cas.

II. En apprenant à penſer, on apprit à ne ſe ſervir que d'idées claires & nettes, qui à leur tour enfanterent l'eſprit d'examen & de diſcuſſion ſi néceſſaires à l'avancement des ſciences. Ces idées claires & nettes donnerent à la Philoſophie une force & un ordre, qui ne conſiſtoient

ſiſtoient point dans l'agrément des paroles : dans une expreſſion recherchée, mais dans la profondeur du ſens, dans l'amour de la vérité. Tel doit être le but de nos travaux : ou ſi l'on ne peut point y parvenir, il faut ſuſpendre ſon jugement & ſe contentér de douter. Heureux, qui ſçait prendre ce parti !

III. L'ancienne Philoſophie parloit beaucoup de la matiere & du mouvement, de l'infini, du tems, du lieu, des ſubſtances penſantes : le tout ſans rien éclaircir, & ſans entrer dans la connoiſſance de la Nature. Le peu qu'en a dit la Philoſophie moderne a été fondé ſur les Mathématiques que Deſcartes a fort cultivées, lui-même grand Mathématicien & précurſeur de toutes les nouvelles méthodes qui ont eu l'infini pour objet.

IV. Ce qui a de plus en plus accrédité la nouvelle Philoſophie, ce ſont tant d'inventions modernes, tant de machines ingénieuſement conſtruites, tant de vuës heureuſes ajoutées les unes aux autres. D'un côté le Ciel s'eſt dévoilé à nos yeux, & nous avons admiré la ſuperbe ordonnance de ce monde, qui n'étoit auparavant preſque habité que par des aveugles. D'un autre côté, nous ſommes deſcendus juſqu'aux plus petits ouvrages

vrages de la Nature : nous avons fait l'anatomie des insectes qui échappoient presque à nos regards, & celle des Plantes qui nous ont présenté des merveilles inconnuës aux anciens. Tous les cabinets des Curieux brillent de ces machines & de ces inventions, & on y trouve en petit ce qui forme en grand le spectacle de l'Univers.

V. Dans le seiziéme siecle toutes les sciences étoient comme dispersées. La nouvelle Philosophie les a rassemblées, & les a réünies les unes aux autres, de maniere qu'elles se prêtent un mutuel secours & que la vérité en brille mieux par cet accord unanime. Ainsi un Philosophe, dit le Chancelier Bacon, doit renfermer dans l'objet de ses études, toutes les sciences exactes & utiles, & s'en former une espece d'Encyclopédie, non par vanité, mais pour être en état d'instruire les autres, après s'être instruit soi-même. La vanité est tout-à-fait indigne d'un Philosophe.

I I I.

Vers le tems de la renaissance des Lettres, l'ancienne Doctrine des Stoïciens se réveilla, non que les mœurs fussent alors plus sages & plus réglées, mais

mais par je ne sçai quel fanatisme qui s'empara de beaucoup d'esprits. L'outré les frappe quelquefois plus que le simple & le naturel. Juste Lipse fût le plus distingué de ces nouveaux Stoïciens. Les plaisirs l'occuperent dans sa jeunesse, & tout sembloit lui promettre de beaux jours. Mais les remontrances & les conseils de ses amis le rappellerent à lui-même. Il eût honte de ses égaremens, & il se mît à composer sur les principes des Stoïciens son Traité *de la Constance*, qu'il appelloit la principale vertu du Sage que rien ne peut abbattre ni déconcerter. C'étoit-là le caractere de Juste Lipse. L'extrême lui plaisoit en tout, & avec cela il étoit fort inconstant, Il changea plusieurs fois de religion : revenu enfin à la Catholique, il se porta sous la conduite des Jésuites, à des bassesses de dévotion & à des puérilitez qui le firent mépriser.

Naud. Bibligraphia Polit.

Quelque éloge que Juste Lipse ait fait de la Constance dans le Traité qu'il en a publié, il est facile de voir qu'il n'étoit rien moins que constant. Ses beaux discours démentoient sa conduite : il parloit bien, mais il agissoit d'une maniere inconsidérée & frauduleuse, en affectant des sentimens de religion qu'il n'avoit pas. Son vif attachement à la

doctrine

doctrine des Stoïciens, fit qu'il embrassa dans toute son étenduë leur grand principe : que la destinée est inévitable, & qu'il est impossible d'échapper à cet ordre qui amene les évenemens enchaînez les uns aux autres. Tout arrive, disoit-il, d'après Tacite, parce qu'il doit arriver : & ce qui doit arriver ne peut jamais manquer. Car s'il manquoit, l'univers n'auroit plus le même arrangement ni la même simmétrie.

La fortune, convient-il dans une de ses Lettres, semble aveugler les hommes, & les aveugle en effet, pour les empêcher de sentir son pouvoir irrésistible.

Un dernier trait, mais un trait bizarre va finir le portrait de Juste Lipse. Il avoit une affection singuliere pour les chiens, & il leur croyoit je ne sçai quelle ame raisonnable : *divinæ particulam auræ*. Il avoit même fait peindre dans un grand tableau trois chiens qu'il avoit eus consécutivement, & il faisoit porter ce tableau avec lui par-tout où il alloit, & le regardoit incessamment. J'avouë que cette puérilité est des-honorante pour un homme d'esprit, pour un homme qui pense : à peine l'excuseroit-on dans une femme, & encore dans une femme qui ne sçait poins s'occuper.

Parmi

Parmi les autres Stoïciens qui fleurirent au commencement du dix-septiéme siecle, on compte Gaspard Scioppius le plus redoutable Critique qui ait jamais été, homme hardi sans aucune bienséance & qui se faisoit un mérite de déchirer ce que les autres estimoient, uniquement parce qu'ils l'estimoient. Fra-Paolo raconte qu'il le vint voir, en passant à Venise, & qu'il lui parla de son grand dessein de réhabiliter la Philosophie Stoïcienne. *Pour lui concilier*, ajoutoit-il, *tous les esprits raisonnables, j'ai déja fait imprimer à Mayence les Elémens de cette Philosophie.* Sciopppius ne réussit point dans son projet. Il avoit trop d'ennemis pour s'attirer des Disciples, & ses Disciples, quand il en auroit eu, seroient bien vîte devenus ses ennemis.

CHAPITRE LVII.

JE crois avoir fini tout ce qui regarde l'ancienne Philosophie, sans chercher à dégrader les anciens Philosophes, pour lesquels j'ai une véritable estime. Je vais dans le Livre suivant parler de la Philosophie nouvelle, qui

regne

regne aujourd'hui, ſans témoigner pour les Philoſophes nouveaux une admiration outrée. Ces derniers ont eu des ſecours certains, qui ont manqué aux premiers, je veux dire la Religion, qui a abrégé bien des diſputes, & les connoiſſances Mathématiques, qui ont ouvert la porte de l'infini.

Mais qu'on me permette auparavant de marquer quels étoient les ſentimens d'eſprit dans leſquels je me trouvois, lorſque j'ai composé cette Hiſtoire de la Philoſophie. On juge mieux des ouvrages, des productions d'un Auteur, quand on connoit ſa maniere de penſer & de ſaiſir les objets qui l'environnent.

MON CABINET.

O Vous, ſéjour tranquille (1),
Où je trouve un repos flateur,
Charmant & ſûr aſyle,
Où le vrai ſeul nourrit mon cœur.

(1) *Genus hoc eſt voluptatis meæ: quæ gymnaſio apta maxime ſunt, ea quæro.*
Cicero.

Agréable

Agréable retraite,
Où content (2) & maître de moi,
Dans une paix parfaite,
Je vis & je commande en Roi.



Où la Philosophie
Me prêtant sa vive clarté,
M'instruit, me fortifie,
Accroît ma curiosité.



Où des erreurs fatales;
Qui par tout glissent leur poison,
Je parcours les dédales,
Heureux d'en sauver ma raison.



Où les passions folles,
Dont les Rois mêmes sont épris,
Leurs goûts, leurs soins frivoles,
Tout m'inspire un juste mépris.

(2) *Nos Tusculano ita delectamur, ut nobismet ipsis tum denique, cum illo venimus, placeamus.*

Cicero.

O vous enfin, mon cher Cabinet, qui m'offrez des ſecours certains contre les égaremens de l'eſprit & les foibleſſes du cœur, que je vous ai d'obligation ! ſans vous, je paſſerois des jours triſtes & fâcheux : ſans vous je me verrois livré au plus mortel ennui.

Dans un coin de Province,
Tout environné de marais,
Où le vin eſt très-mince,
Où les hommes ſont très-épais.



Où la fiévre au teint pâle
Tient ſes ſéances tout l'Eté,
Et des feux qu'elle exhâle,
Corrompt la meilleure ſanté.



Où Zéphir ſur la plaine,
Ne vient point careſſer les fruits,
Et pour eau de fontaine,
On ne boit que de l'eau de puits.



Dans ce lieu, que l'envie
Trouble,

Trouble, & se plaît à décrier ;
Je vois couler ma vie,
Sans sçavoir à qui me fier.

Quelle est alors ma ressource ? Quel parti puis-je prendre ? Un seul heureusement, un seul m'est offert. Je me retire dans mon cabinet : J'y suis tranquille sans dégoût, & isolé sans ennui. Tout m'y présente des images riantes & agréables.

D'un côté, deux (3) Armoires
Renferment les dons précieux,
Livres, Ecrits, Mémoires,
Que recherchent les Curieux.



O ciel ! que de richesse !
Que je m'énorgueillis du choix !
C'est Rome, c'est la Gréce
Que je réünis à la fois.



L'Antiquité sublime

(3) *Bibliothecam tuam cave cuiquam despondeas. Nam ego omnes meas vindemiolas ei reservo, ut illud subsidium senectuti parem.* Cicero.

Ne

Ne borne point tous mes desirs.
Modernes que j'estime,
Vous avez part à mes plaisirs.



Que d'Auteurs tous d'élite!
Que d'art, de goût, de sentiment!
Leur différent mérite
Forme un heureux assortiment.



Tour à tour j'apprécie
Le vif, le charmant des François,
L'éclat de l'Italie,
Le fier, le noble des Anglois.

De l'autre côté, sont des Tableaux d'une excellente main, entremêlés d'Estampes qui représentent plusieurs grands Philosophes, tels que Descartes, Le Chevalier Newron, Locke, le Pere Mallebranche, Hobbés, Clarcke, Gassendi & Halley.

Le premier est le guide
Que tous les autres ont suivi,
Esprit ferme, intrépide,
Héros vrai seul asservi.

Tout

Tout près d'un si grand Maître
Newton brille, Maître à son tour.
Depuis qu'on l'a vû naître,
La nuit s'efface, tout est jour.



De la vertu sincere,
Dans ton sein je puisai le goût.
Sublime caractere!
Mallebranche, je te dois tout.



Par ta main repoussée,
Se cache la prévention,
Et l'erreur méprisée
Ne nous fait plus d'illusion.



Ton amitié propice
Voulut me fixer (*) dans ces lieux,

(*) Le Pere Mallebranche avoit fait tous ses efforts pour m'attirer à l'Oratoire. Mais des considérations de famille, jointes à un voyage indispensable que je devois faire dans les païs étrangers, m'empecherent alors de prendre ce parti. Combien ai je depuis eu lieu de m'en repentir, lorsque surtout livré

Où

Où la paix, la justice,
T'offroient un avant-goût des Cieux.



Mais mon ame égarée
Méconnut le prix du bonheur;
Que ta main éclairée
Cherchoit à verser dans mon cœur.

Des Livres d'un côté, des Tableaux & des Estampes de l'autre : ce sont-là les principaux meubles qui tapissent & ornent mon Cabinet. En y entrant, on apperçoit d'abord deux grandes croisées qui donnent sur une prairie, souvent inondée, presque toujours couverte de nombreux & riches troupeaux. Quelques maisons, ou plutôt quelques cabanes se trouvent répandues au milieu de cette prairie. Rien n'est plus simple que ces habitations champêtres. La nature y regne, sans aucun artifice.

Sensible à cette vue,
Je m'en amuse quelquefois:

aux hommes, & engagé dans un tourbillon d'affaires, j'ai soupiré après la vie douce & tranquille que j'aurois menée à l'Oratoire.

Mon ame en est émue,
Mais je n'ose élever la voix.



Heureux, dis-je en moi-même,
Qui vit obscur dans son état!
Quelle folie extrême
De chercher le bruit & l'éclat!



Habitans de ces plaines,
Qui vous bornez dans vos desirs,
Vous ignorez nos peines,
Si vous n'avez point nos plaisirs.



Pleins de mille caprices,
Environnés de mille abus,
Nous donnons à nos vices
Tous les noms dûs à vos vertus.

De si tristes réflexions ne durent pas long-tems. D'autres leur succedent, qui sont & plus vives & plus gaies. Je prens Anacréon ou Horace. Je me jette nonchalamment sur un fauteuil. Je puise dans leurs écrits cette douce Morale & cette Philosophie aimable, qui ser-

vent à répandre un baume salutaire sur tous les âges & toutes les situations de la vie.



Pourquoi chercher sans cesse
Des biens frivoles, incertains?
Jouissons, le tems presse:
Vivons, tout s'enfuit (4) de nos mains.



En bonne (5) compagnie,
On peut s'oublier quelquefois.
Buvons par fantaisie,
Mais n'aimons jamais qu'avec choix.



D'une Beauté novice,
Qu'en passant on cueille la fleur.
Si c'est un pur caprice,
C'est toujours un moment flateur.

(4) *Quid sit futurum cras, fuge quærere,*
Quem sors dierum cumque dabit, lucro adpone.

Horat.

(5) *Misce stultitiam consiliis brevem.*
Dulce est desipere in loco.

Horat.

Au corps notre ame unie,
Partage ſes biens & ſes maux;
Traitons ſans jalouſie,
Ménageons bien ces deux rivaux.

Mais quel objet ſe préſente à mes yeux, & parle en même tems à mon cœur ! Le dirai-je ! & mon amour propre y conſentira-t-il ! C'eſt mon Portrait ; c'eſt l'ouvrage d'un Peintre illuſtre, & qui étoit fort de mes amis. A peine finiſſois-je alors mon cinquiéme luſtre : quatre autres s'y ſont joints depuis. Mais loin de m'en plaindre, ſatisfait de mon ſort, mettant toujours mes deſirs au niveau de mes facultés, je m'en félicite chaque jour. C'eſt une véritable conquête pour moi.

La trop vive jeuneſſe
M'offrit ſouvent un doux poiſon;
M'en défiant ſans ceſſe,
J'oſois conſulter ma raiſon.



Soigneux dès mon enfance
De m'unir aux plus forts eſprits,
Sous eux, de la ſcience
J'ai connu quel étoit le prix.

L'âge

L'âge & l'expérience
M'ayant tour à tour éclairé,
Par leur douce influence,
De cent erreurs m'ont délivré.



Aux pieds de la Fortune
Trop ferme pour m'agenouiller,
D'une crainte importune
J'ai toujours ſçu me dépouiller.



A la grandeur altiere
Je n'ai jamais offert des vœux :
Oui, mon ame eſt trop fiere,
Pour encenſer un vice heureux.



Les eſſais de ma plûme
N'ont point manqué d'aprobateurs ;
Et mon dernier volume
A trouvé par-tout des lecteurs.



Mais la ſage nature
Regloit en vain mes ſentimens :

Deux fois de (6) l'imposture
J'ai ressenti les traits cuisans.



Deux fois l'hypocrisie,
En chapeau plat, en manteau noir,
M'a fait par jalousie,
Eprouver son triste pouvoir.



Alors, de mon courage
M'étayant contre le malheur,
Ni les vents, (7) ni l'orage
N'ont troublé la paix de mon cœur.



Ainsi, pour grace entiere,
Puissé-je arriver doucement

(6) *Male de te loquuntur homines : sed mali. Moverer, si de me Marcus Cato, si Lælius sapiens, si alter Cato, si duo Scipiones ista loquerentur : Nunc malis displicere, laudari est.* Seneca.

(7) *Justum ac tenacem propositi virum*
Non civium ardor prava jubentium,
Non vultus instantis Tyranni
Mente quatit solida, neque Auster

A

À cette heure derniere,
Où cesse tout (8) déguisement!



Sans regretter la vie,
Puissé-je à peu d'amis discrets,
De ma Philosophie
Transmettre en mourant les secrets!



Doux sommeil, dernier terme,
Que le sage (9) attend sans effroi,
Je verrai d'un œil ferme
Tout passer, (10) tout s'enfuir de moi.

Dux inquieti turbibus hadriæ,
Nec fulminantis magna manus Jovis.
Horat.

(8) *Nam veræ voces tum demum pectore ab imo*
Ejiciuntur, & eripitur persona, manet res. Lucret.

(9) *Extremo quidem tempore ætatis, quia conscientia acta vitæ multorumque benefactorum recordatio jucundissima est.* Cicero.

(10) *O præclarum diem, cùm ad illud divinorum animorum concilium, cœtumque proficiscar, cumque ex hac turba & colluvione discedam.* Cicero. I iv

HYMNE
A
LA PARESSE.

VENEZ, adorable Pareſſe,
Retranchez de mon cœur les ſoins & les
deſirs :
Sans vous il n'eſt point de ſageſſe,
Il n'eſt point de vertus, ni même de
plaiſirs.

ꟷ

Vos favorables ſoins, & toute votre
adreſſe
Ne tendent qu'à nous rendre heu-
reux :
Vous ſçavez ajuſter nos vœux
A l'aimable délicateſſe
D'un ſentiment voluptueux.

ꟷ

Le bien faits que par vous diſpenſe la
nature,
Quel

Quel Dieu pourroit nous les ôter?
Vous livrez à nos cœurs une richesse
sure,
En nous (11) accoutumant à très-peu
souhaiter.



Ainsi que de Thémis & du Dieu de la
guerre,
Votre cour est fertile en Sages, en Hé-
ros,
Qui d'eux seuls occupés & dans un
plein repos,
Comptent pour rien toute la terre,
Qui regardent du port les soins tumul-
tueux
Et les vastes projets des mortels mal-
heureux.



Guidé par tes conseils, trop utile Pa-
resse,
Je connus tout le prix d'un studieux
loisir:

(11) *Multa petentibus*
Desunt multa: bene est cui obtulit
Parca, quod satis est, manu.
Horat.

Mon cœur ne chercha point la brillante richesse,
Moins jaloux d'amasser que de sçavoir jouir.



De-là vint mon humeur docile,
Que les soins importuns troublerent rarement :
Amoureux d'un destin tranquille,
J'empruntai mes vertus de mon tempérament,
Et paisible, au milieu d'un embarras illustre,
J'approchai sans regret de mon dixiéme lustre.



O douce nonchalance ! ô repos précieux !
Vous me faites goûter un sort délicieux.
Vos charmes rafinés par une heureuse adresse,
Déridant l'austére Sagesse :
Et tel passe pour vertueux,
Qui n'est au fond que paresseux.





TABLE GÉNÉRALE

DES MATIERES

Contenues dans cet Ouvrage.

§ Les Chiffres Romains I, II, III. IV, marquent les Tomes, & les chiffres Arabes les Pages.

A

Concert

F

H

I

J

L

M

N

O

Voyez

S

T

Fin de la Table des Matieres.